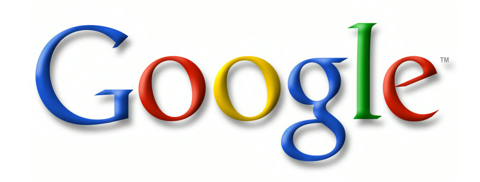
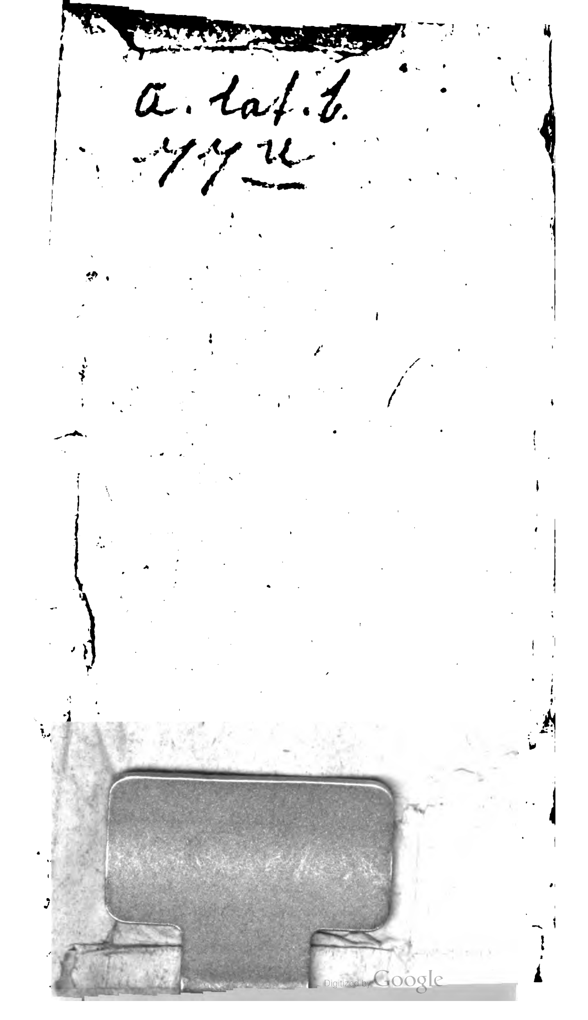
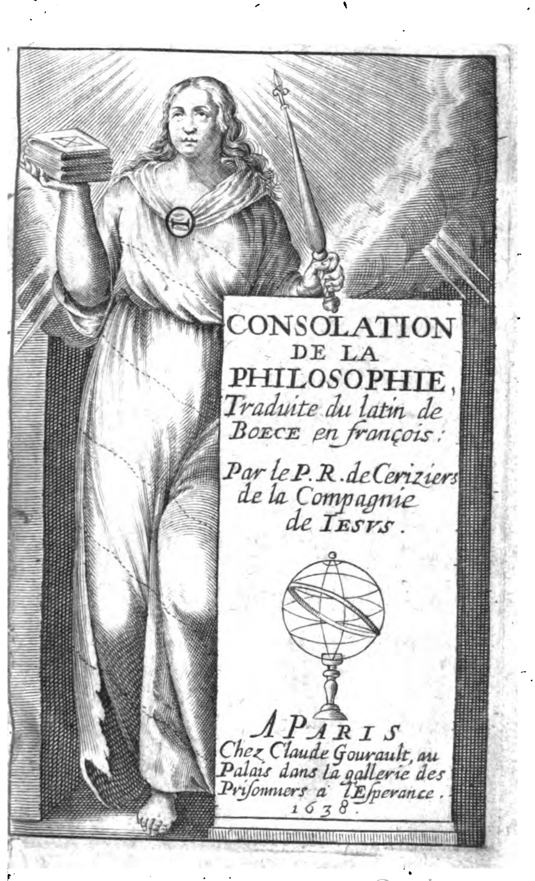
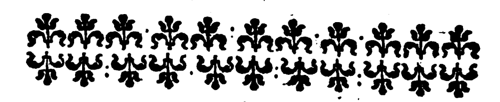







CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE,
Traduite du latin de
BOECE en françois:
Par le P. R. de Ceriziers
de la Compagnie
de IESVS.
A PARIS
Chez Claude Gourault, au
Palais dans la gallerie des
Prisonniers a l'Esperance.
1638.



A MONSEIGNEVR PIERRE SCARON, EVESQVE DE GRENOBLE.

MONSEIGNEVR,

Ceste composition estant vn remede general & vne medecine publique contre toutes sortes d'afflictions, on doit appreuuer que i'en prescriue l'vsage sous l'authorité de vostre Nom, & que ie luy cherche du credit dans l'estime que vous

aurez de son merite. Apres l'illustre tesmoignage de Theodoret, qui peut ignorer que les Euesques sont les Medecins du gẽre humain, & qu'il leur appartient, à l'exemple de nostre charitable Samaritain, de mesler le vin auecque l'huile. Ce grand Homme, qui nous à laissé vne si belle idée dans l'ancienne Loy, du zele, & que Dieu reserue, pour assister aux dernieres agonies de la Nature, n'ouuroit iamais la bouche sans miracle, puis que selon la remarque des Hebreux, toutes les paroles d'Elie, estoient de salutaires me-

decimes. Et que font les Prelats dans ces courſes ordinaires de leurs Dioceſes, que de porter la ſanté aux Malades, & d'offrir du ſoulagement aux Miſerables? Ce n'eſt pas de mon ſens particulier, que ie compare les Eueſques à ce Prophete, le rapport en eſt ſi iuſte, qu'il n'eſt point d'eſprit aſſez peſant pour n'en pas apperceuoir le paralelle. Ne ſont ce pas eux, qui entrent dans les ſentimens, auſsi bien que dãs les pouuoirs de celuy, dont l'aymable voix inuite les affligez à rechercher ſon aſsiſtance? Ne ſont-ce pas eux, qui ſont malades auec

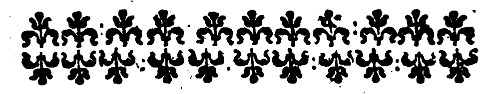
S. Paul, de toutes les infirmitez connoissent? Ne sont-ce pas ces Astres de faueur, & ces nuées volantes de l'Escriture, qui ne paroissent sur nous, que pour dissiper nos nuicts, & nos miseres? Sur ceste consideration, MONSEIGNEVR, *quant Dieu auroit faict vne exception de vostre Personne, & que vous seriez tout seul exempt des communes souffrances de la vie, i'aurois tousiours subiect de vous presenter ceste* Consolation, *comme vn rare epitheme, dont vous partagerez le secours, auec autant d'addresse, que de zele. Il est*

vray que i'ay beaucoup de motifs particuliers, qui arrestent le choix de mon appuy en vostre Personne ; mais i'ayme mieux les taire auec iugement, que de les produire auec danger de complaisance. Ie souffriray que ceux qui ne sçauent pas mes considerations secrettes, attribuent plustost ceste offres, à l'inclination generale que tout le monde doit à vostre Vertu, qu'aux deuoirs particuliers, qui me forcent à cét hommage. Que si mon affection a moins de succez que d'ardeur, ie me promets que vous ne iugerez pas par là de mes intentions, & que ce pe-

ce tribut, estant vn tesmoignage du respect que tous ceux de ma robe porte à vostre merite, il peut-estre encor consideré, comme vne preuue du pouuoir, que vous aurez tousiours sur mes volontez, en qualité de.

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Seruiteur en N. S.
RENÉ DE CERIZIERS,
de la Compagnie de IESVS.



ECLAIRCISSEMENT
necessaire à l'intelligence de cét ouurage.

IL importe de connoistre la qualité de Boëce & la force de son esprit pour rendre l'estime qu'on doit à ses productions; non pas qu'il soit necessaire d'emprunter les Panegyriques, que le R. P. Caussin luy a faicts, dans son Homme d'Estat, ny qu'on soit obligé d'auoir toutes les nobles pensées de cét Autheur, pour

prendre la veritable idée de cét excellent Philosophe. Il suffit de sçauoir qu'il estoit sorty de ces Manlies, qui tous seuls ont empéché les Gaulois de triompher entierement du Capitole, & qui ont tiré l'illustre nom de Torquats, des chaines que leur courage preparoit aux Romains. Ceste race estoit si feconde en Heros, qu'elle a donné l'espace de mille ans, des Consuls à l'Empire, & si quelqu'vn n'a pas possedé ceste grande dignité, on l'en a iugé digne. Boëce que Ennonde, appelle LA VEINE DES POVRPRES, eut cét honneur

par trois fois, & le merita toute sa vie. Theodoric Roy des Gots connoissant ses rares qualitez, le fit principal Ministre de son estat, & l'employa en de si continuelles affaires, qu'il sembloit n'auoir pas assez de loisir pour respirer. Ce grand employ, qui n'estoit qu'vn diuertissement à son esprit, ne l'empeschoit pas de donner de bõnes heures à la composition de beaucoup d'Escrits, qui luy ont merité le nom de dernier des Doctes chez Laurẽt Valle. A peine y a t'il vne matiere dãs la quelle il n'ait monstré sa suffisance. L'Academie a neant-

moins poſſedé ſes meilleures eſtudes, quoy qu'il eut vne parfaicte intelligence des autres Sectes, particulieremẽt de celle de Platõ, qu'il promettoit d'accorder auec Ariſtote, ſi la mort n'eut empeſché ſon deſſein. Ce grand hõme ayant trop d'éclat pour ne point faire de mal aux yeux de l'enuie, treuua beaucoup d'ennemis à ſa vertu. Trigilla, Conigaſte & Cypriẽ, qui auoient la meilleure part dans les affaires de Theodoric, iugerent bien que ne le pouuant auoir pour complice de leurs deſſeins, ils le deuoient apprehender pour cenſeur de leur

conduite. La liberté de les contredire au Conseil, & méme de conuaincre leurs intentions de malice, leur fit preuoir vne funeste issuë de leurs pratiques. Tout leur soin fut dõc de rẽdre sõ credit suspect à leur Maistre & ses seruices inutiles au public A cét effet, ils supposerent des Lettres de Boëce à Iustin Empereur, ennemy iuré des Arriés, dont Theodoric estoit le principal appuy en Italie. Ceste trame s'ourdit par les artifices de Cyprien, qui eut pour témoins de sa calomnie Opilion, Basile, & Gaudence. Le Roy sans cõsiderer que l'enuie s'attache

toujours à ceux qui ont la principale confidence du Prince, écouta auec trop de foy les soupçons qu'on luy donnoit de sa fidelité, & à contre de se roidir à la defense d'vn si genereux Ministre, il l'abandonna lachement à la haine de ses Ialoux. En suitte des inclinations de Theodoric, les Senateurs partie par complaisance, partie par émulation de grandeur, condamnerent ce grand Homme au bannissement. Pauie eust le bon-heur d'estre le lieu de sa prison & le theatre de son martyre. Theodoric luy ayant faict proposer par le Gouuerneur de

la Ville, l'adueu de la coniura-
tion pour moyen infaillible de
sõ pardõ, ceste ame courageuse
ne se pût contraindre de mẽtir
pour viure, choisissant plustost
de souffrir la mort, que d'ay-
mer si honteusement la vie. Le
Got iugeant que Boëce estoit
aussi peu capable de feindre
vne trahisõ, que de la faire, de-
pécha vn Tribun, pour execu-
ter sõ arrest de mort, qui ne luy
fut pas plustost signifié, qu'il se
porta au lieu du supplice, cõme
s'il eust marché à vn triomphe.
Comme il apperceut vn de ses
Gentilshõmes qui fondoit en
larmes, il luy commanda de les

garder pour les miſerables, & de dire à Symmaque ſon beau Pere, & à Ruſticiēne ſa femme, de ne rien faire indigne de luy en le plorant, puis qu'il ne faiſoit riē indigne d'eux en mourant. Apres ces genereuſes paroles, il ne tarda pas beaucoup à perdre la teſte qu'il recueillit de terre, comme vn ſecond S. Denys, & la porta deuāt l'Autel d'vne Chapelle prochaine, où il ſe mit a genoux, pour en faire l'offrande à ce grand Dieu, duquel il venoit de defendre la cauſe. Martian qui a d'écrit ſa vie, aſſeure que comme quelqu'vn luy eut demādé, le voyāt

en ceste posture, qui l'auoit fait mourir, il repartit, que c'étoiét, les Impies. On voit encore auiourd'huy sa prison à Pauie. Ce fut dãs ce triste sejour qu'il cõposa ce precieux ouurage de la Consolation, où il introduit la Philosophie, qui luy propose toutes les raisons, qui peuuent adoucir vne affliction, & qui preparent vne ame, contre les plus rudes attaques de la Fortune. Il n'y a rien de rare, ny de subtil dãs les Auteurs, ou Boëce pretend à ceste gloire. Ses pensées sõt sublimes, son stile poly, son raisonnemẽt profond, sa Poësie delicate. Si l'oreille est

flatée de la naïueté de ſes pointes, l'eſprit eſt perſuadé de la ſolidité de ſes raiſons : s'il adoucit quelquefois ſa plume, il ne l'affoiblit iamais : s'il releue sō diſcours, il ne l'embroüille point, s'il brille par tout, il eſchauffe toujours, pourueu qu'on ait de l'attention il a de la ſuitte : quiconque apporte des yeux à ſa lecture il y treuue des lumieres. De moy i'aduouë, ſi ce grand Philoſophie, qui adoroit la Croix, luy eut donné vn de ſes chapitres, & qu'il nous eut repreſenté vn Dieu ſouffrāt, parmy ſes motifs de conſolation, qu'il ne manqueroit rien à ſon

ouurage, & que le desespoir ne seroit pl⁹ que pour les Reprouuez. De quelque cruauté que la F   une nous persecute, nous y auõs dequoy guerir nos maux, ou au moins dequoy soulager toutes nos peines. Si elle nous rauit nos biẽs, elle nous apprẽd à nous posseder nous mesmes; si elle mesle nos plaisirs d'aigreur, elle nous resueille de l'assoupissement d'vne trop molle ioüissance; si elle nous oste les honneurs, elle dissipe vn peu de fumée: si elle change nos Amis, elle nous preuue qu'il n'y a rien d'aymable que Dieu, & que comme, il est le

ſeul principe de nos cœurs, il doit étre l'vnique objet de nos amours. Mais ce qui rend cette piece plus digne de recõmandation, c'eſt que l'agreable & l'vtilité y ſont diſpenſez auec tãt de iugemẽt & d'artifice, que la douceur de la Poëſie n'y a pas moins d'attraits & de charmes innocens, ſur l'eſprit, que la force du diſcours a de pouuoir, ſur les plus profõdes playes de l'ame. Il eſt vray qu'il y a de l'obſcurité dans quelques-vns des Vers, parce que noſtre Poëte Philoſophe parle tantoſt cõme Platon, & que maintenant, il s'accommode au porche des

Stoïques. La diuersité de ces sentimẽs m'a quelque fois dispensé de la rigueur, qui doit arrêter vn Traducteur aux paroles de son Autheur, quoy que i'aye taché d'en exprimer presque toutes les pensées. Que si pour rendre nettemẽt vn vers, il semble que i'employe quelque fois la Paraphrase, on me doit pardõner cette infidelité, puis que ie me contrains auec pl⁹ de scrupule à toute la Prose. I'auouë bien pourtant, qu'vn autre, qui pourroit étre vn peu plus esclaue que moy, rencontreroit sans doute mieux que ie n'ay fait, & en l'vn & en l'autre.

Aussi puis ie protester que tout le bõ heur & l'auãtage que i'ay en cecy, cedera aisément au moindre effort de ceux qui se voudront diuertir à nous traduire Boëce. Neantmoins si quelqu'vn veut iuger de ce que i'ay cõtribuer à ceste piece, ie le supplie de cõsiderer, qu'il n'est pas facile de reüssir sur les projets d'vn autre particulieremẽt en vers, où l'on n'a pas la liberté de monter au Ciel, de décendre dãs les abismes, & de se promener au milieu des prairies, pour prẽdre des estoiles, des fleurs & des Diamans, qui seruent de grace & de beauté à la Poësie.

Vn homme qui eſt attaché ne ſe peut eſtendre que iuſques au bout de ſa corde; ſon pouuoit n'eſt pas plus grãd que ſa chaine, & ſa liberté ne va pas plus loin que les limites qu'on luy donne. Cela me fait croire que tout ce qui eſt de rude dans cét ouurage, ayant vne ſi raiſonnable excuſe, l'apprehenſion d'vne trop grande ſeuerité en mon Lecteur, ne le feroit pas, & que ſi ie ne puis meriter ſon approbatiõ, ie ne dois pas beaucoup craindre ſa cenſure. Ie veux meſme penſer equitablement de ceux qui verront ceſte traduction, & croire qu'il y en

aura vn bõ nõbre, qui appreuuerõt, qu'vne personne qui est aux gages de la Philosophie, lui serue au moins vne fois d'interprete. Si le grãd S. Thomas est loüable de nous auoir laissé vn iudicieux Commentaire sur cette Consolation, qui pourra treuuer mauuais, que pour cõsoler tout le Monde, ie tâche de rendre la Sagesse intelligible. Toute la piece est diuisée en 5. Liure: Le 1. n'est qu'vne plainte que l'Auteur adresse à la Sagesse, des maux qu'il a iniustemẽt soufferts. C'est cette grande Dame qu'il dépeint dans sa premiere Prose, qui touche le Ciel

Ciel de sa téte, d'autãt qu'elle y porte sa connoissance, & qui s'ajuste par apres à vne raisonnable grandeur, parce qu'elle abaisse ses pensees à la consideratiõ des choses inferieures. Le Thita & le Pi, qui tiennent les extremités de sa robe, marquẽt qu'elle cõprẽd la Theorie & la Pratique. Les diuerses bãdes de ce vestemẽt sõt les degrez qui éleuent l'esprit à la science: ses dechirures mõtrent que toutes les Sectes tachent de les tirer à leur party. Par cette noirceur qui charge ses habits, Bœce taxe l'ignorãce de son siecle & l'artifice des premieres Philoso-

phes. Et a n'en point mentir, il a sujet de les soupçõner d'enuie, ou du moins de les reprendre de peu de charité, puisque Platon nous desguise les sciences sous des Enigmes, qu'Empedocles les rend Esclaues dãs ses vers, & qu'Aristote ne semble nous en parler que pour n'estre pas entendu. Le second comprend vne Apologie de la Fortune, qui fait voir à Bœce qu'il a aussi peu de sujet de se plaindre de ses disgraces, que de raison d'esperer toutes ses faueurs. Toute la suitte n'est qu'vn excellẽt tissu de puissantes considératiõs, qui esleuent

l'esprit à cette sublime verité, que ny les Richesses ny les Dignitez, ne sçauroient rendre vn hõme content, & que nous ne sommes iamais pauures, si nous sommes toujours à nous. La derniere Prose conclud cét estrange paradoxe : *que la mauuaise Fortune profite dauantage à l'homme, que la bonne.* Dans le troisiéme Liure, la Philosophie mõtre par vn rare discours que les Riches du Monde en sont les Pauures, puis qu'ils ont besoin de beaucoup de choses, dõt ceux qui ont plus de moderatiõ que de desirs, se passẽt sans aucune peine. Il est diffici-

le d'aymer les Honneurs, la Gloire, & la Noblesse, si on penetre les raisons qui les decreditent, dans la quatriéme, cinquiéme, sixiesme & septiesme Prose. Vn peu aprés ceste sage Maitreisse, touche les Voluptez auec tãt de dédain, mais toutefois auec tãt de solidité, qu'elle en preuue la recherche aussi vaine, qu'elle est infame. Puis elle marque, en quoy consiste la vraie beatitude, te ietãt celles qui sont fausses & apparentes, La neufiéme Poesie pourra faire comprendre ce que couste quelquefois vne traductiõ. S. Thomas tache de nous en dõ-

ner l'eclaircissement dans son docte cõmentaire, expliquant ceste Ame du Monde qui nous y est representée, de l'intelligẽce qui le meut. Si quelqu'vn n'est satisfait de sa glose, qu'il lise le Timée de Platon : peut estre que prenãt le loisir de réuer vn peu sur ses pẽsees, qu'il en pourra tirer vne expression plus nette. Pour moy, i'auoüe franchement que la plus grande partie de ce traicté ne m'est qu'vn profonde Prophetie, & que ie ny voy pas plus de paroles que de Mysteres. C'est le quatriéme Liure qui nous fait comprendre, qu'il n'y a que

l'homme de bien qui soit heureux; que les Grands ont autát de Tyrans que de vices: que les Méchás ne sõt ny heureux, n'y puissans, & que la Vertu pour étre affligée, n'est iamais miserable. C'est pareillemẽt icy où par vn enchainemẽt merueilleux de cõsequences & de suites, la Philosophie mõtre que ceux qui ne veulent pas estre Dieux deuiennent Bestes: à ce dessein elle emploie la fable de Circé La quatriésme prose n'est qu'vne preuue de ceste importante proporsitiõ: que les Méchás sont plus heureux dás les supplices des crimes, que dans

leur impunité. Sur la fin, aprés vne claire distinctiõ du Destin & de la Prouidence, la Sagesse marque les raisons pourquoy Dieu laisse souffrir les Bõs auec les Méchans. Le dernier Liure, propose l'accord admirable de la presciẽce de Dieu auec l'euenemẽt libre des actions humaines dõt l'infaillibilité n'interesse en rien nostre frãchise. Il n'y a persõne qui ne soit capable des trois premiers; pour les deux suiuãs, il faut auouër que la liaisõ en est delicate, & que pour comprendre le discours de la Sagesse, il s'y faut rendre tout attẽtif. L'vsage or-

dinaire de certains mots, ne pouuant auoir la méme grace dans le François que dãs le Latin, ie me suis cõtenté de marquer vn P. lors que la Philosophie parle, & vn B. quãd Bœce luy rẽpõd ou l'interroge, retrãchãt auec liberté, ce qui n'eut serui que de redit auec dégout. Mon LECTEVR, si vous tirez tout le profit que ie vous souhaite de ceste Cõsolatiõ, vous pourrez bien estre quelquefois affligé, mais vous serez tousiours content.

APPROBATION.

CE Liure (qui faict reuiure cét ancien Senateur & Consul Boece) n'a pas tant besoin d'Approbation, que de loüange, si en iceluy la sagesse donne de la consalation à nostre esprit dans l'aduersité, le style releué & le discours elegant dont il est enrichy par ceste traduction, ne luy donnera pas moins de contentement dans la prosperité. Ie l'estime tres-digne d'estre mis en lumiere, ce 2. iour de Mars, 1636.

I. Godinot, Docteur en Theologie.

APPROBATION.

CE liure intitulé, *La Consolation de la Philosophie, &c.* approuué de tant de siecles, & admiré de tous ceux qui en ont entẽdu & pratiqué la doctrine, est traduit si fidellemẽt en nostre Langue, qu'il nous donne sujet de croire qu'il n'y a plus rien en Vers & en Prose dedans les Tresors de l'antiquité, que nous ne puissions nous approprier, aussi ne merite-il pas moins de loüange pour sa version, qu'il a esté estimé pour les rares vertus de son Autheur. C'est pourquoy outre l'asseurance que ie donne à vn chacun, qu'il n'y a rien en iceluy qui ne soit conforme à la Foy & Doctrine de l'Eglise Catholique: Il me semble que l'on le doit reçeuoir comme vn chef d'œuure de la perfection de nostre Langue, ce que i'ay souz-signé Docteur en Theologie, & Chancelier de l'Vniuersité de Rheims certifie par les presentes. Faict à Rheims, ce 3. Mars 1636.

P. DOZET.

CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

POESIE I.

MOy qui ay consacré tant de vers à la ioye,
Ie ne puis essuier les pleurs où ie me noye:
Ie vois tous mes plaisirs changez par ma douleur,
Et si i'escris des vers, ie les dois au malheur.
Les faueurs d'Apollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces sont esteintes.

Toutesfois les biens-faicts de sa douce bonté,
Tousiours de mes ennuis m'ont tousiours assisté:
L'honneur dont autrefois il cherit mon enfance,
Adoucit le chagrin, qui choque ma constance,
Quoy que tant de mal-heureurs conduisent à grands pas
Ma languissante vie à l'heure du trespas.
L'Hyuer a commencé de neiger sur ma teste,
Et mon corps tout usé au sepulchre s'appreste.
Heureuse ceste mort, qui finit nos desirs
Aussi tost que le sort trauerse nos plaisirs:
Mais de vray celle-là est sans grace & sans charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes:
Elle est sans sentiment, ou bien sans amitié,
Puis que ie ne suis plus qu'vn obiet de pitié.
O Mort quand ie viuois Amy de la Fortune,
La rigueur de tes loix me fut presque importune:
Maintenant que le Ciel commence à m'affliger
En me faisant mourir, tu crains de m'obliger;
Pourquoy donc croyoit-on ma Fortune prospere?
Si i'eusse esté heureux, ie serois sans misere.

PROSE PREMIERE.

COmme ie discourois ainsi à part moy & que ie traçois mes plaintes auec la plume, il me sembla voir sur ma teste vne Dame pleine de majesté, de qui les yeux estoiét beaucoup plus vifs & plus estincelans que ceux des hommes ordinaires. Son teint estoit frais, & ses jouës auoiét vn embonpoint, qui n'estoit aucunemẽt décheu, bien que son aage fit paroistre ceste beauté d'vn autre siecle que du nostre. La taille de son corps n'estoit pas tousiours esgale : car tantost elle se ramassoit à vne grandeur iuste & mesurée, & puis tout à coup on eut crû qu'elle touchoit les Estoilles. En haussant sa teste, elle portoit sa veuë, non seulement au dessus des Astres, mais encore celle des hommes estoit trop foible, pour la suiure. Ses habits n'auoient pas moins d'artifice en leur façon, que de prix en leur estoffe, d'autant (comme i'appris d'elle-mesme) que ses seules mains les auoient tissus. La vieillesse les auoit chargez d'vne noirceur toute semblable à celle de ces Tableaux, d'où les hommes tirent l'esclat

de leur Noblesse, & les rayons de leur gloire. Au bas de la Robbe, on voyoit vn Pi meslé dans la broderie, & au haut vn Thita: entre ces deux Lettres, il y auoit certains degrez, qui faisoient vne montée du plus bas au plus haut des Caracteres. Il paroissoit pourtant aux deschireures de sa Robbe, qu'on l'auoit tirée auec violence, & que chacun en auoit arraché ce qu'il auoit pû. Ceste Auguste Deesse tenoit dans sa droicte des Tablettes, & dans la gauche vn Sceptre. Aussi-tost qu'elle eut apperceu les Muses aupres de moy, & recognu qu'elles dictoient des vers aux sentimens de ma douleur: elle s'émeut vn peu, & auec vn regard meslé de seuerité, s'escria. Qui a permis à ces petites effrontées d'approcher ce malade, puis qu'il n'est pas en leur pouuoir de donner de bons ny d'vtiles remedes à ses maux: mais seulement de les nourrir d'vn doux & agreable poison? Ce sont elles qui estouffent les solides fruicts de la raison, par les espines des affections mal conduites, & qui accoustument l'esprit à souffrir des maux, dont elles ne le peuuent deliurer. Si vos caresses attiroient vn homme du vul-

gaire, i'estimerois vostre temerité d'autant plus pardonnable, que sa perte me seroit indifferente : mais vous estans adressées à vn homme esleué dans mes Escoles, ie ne puis estre patiente, si ie ne suis insensible. Sortez d'icy maudites Sirenes, qui flattez iusqu'au mourir, & me laissez le soin de sa guerison. Ceste troupe de Nymphes baissant les yeux, se retira fort triste, aduoüant sa crainte, par sa honte. Mes yeux noyez de larmes ne pouuant recognoistre ceste Dame, dont l'authorité estoit si absoluë, la veuë arrestée contre terre, & tout pensif, i'attendis ce qu'elle feroit. A mesme temps elle s'approcha de moy, s'appuyant sur le bord de mon lict, & regardant mon visage que la tristesse colloit au paué, elle commença ainsi de se plaindre de mes troubles.

POESIE II.

HE! Dieu que ceste pure flame
Qui brilloit au fond de nostre Ame,
Se couure d'vne espaisse nuict,
Depuis qu'vne morne tristesse
Nous importune de son bruict,
Et vient tenter nostre foiblesse.

Cét esprit qui suiuoit les tours
Des nuages qui vont au cours,
Poußez du vent & des orages
Sur le plus haut féte de l'air,
Et qui, sans peur, voit les rauages,
Et de la foudre & de l'esclair.

Celuy qui couroit la carriere
De ceste inesgale Courriere,
Qui console les longs ennuis,
Que le iour faict par son absence,
Et qui fauorise les nuicts
Du tresor de son influence.

Celuy qui mesuroit de l'œil
Le vaste globe du Soleil,
Et qui contoit toutes les courses
De cét infiny mouuement
Que faict le Cortege dés Ourses
Sur les voutes du Firmament.

Celuy qui sçauoit la caverne
Où les fureurs de la Galerne
Conspirent de troubler la Mer,
Et pourquoy une Estoille grimpe
(Quand elle s'y veut abysmer)
Iusques au sommet de l'Olympe.

Celuy qui remarquoit ce temps,
Dont est composé le Printemps,
Qui de son innocente haleine,
Et de deux ou trois de ses pleurs,
Enrichit le sein de la plaine
D'vn million de belles fleurs.

Celuy qui voyoit où l'Automne
Prend les raisins de sa Couronne,
Et qui penetroit les secrets
Les plus cachez de la Nature,
Sans que ses desirs indiscrets,
Craignissent aucune aduenture.

Celuy là de qui le pouuoit
Se limitoit à son vouloir,
Frappé d'vn prompt coup de tonnerre,
Est contraint de quitter les Cieux,
Et de laisser languir à terre
Les regards mourans de ses yeux.

PROSE II.

MAis il est temps (dit-elle) de penser tes playes & non pas de les plaindre. Puis arrestant les yeux sur moy: Es-tu celuy qui as sucé les douceurs de

mon laict, qui a esté nourry de mes viandes, & qui es arriué, par mes soins, à l'aage d'vn homme parfaict. Certes ie t'auois donné des armes, qui te pouuoient defendre, si tu ne les eusses point quittées. Ne me cognois-tu plus? d'où vient ce silence? est-ce de confusion ou de stupidité? Ie voudrois bien que ce fust d'vne raisonnable honte; mais à ce que ie vois c'est d'vne sotte stupidité. Comme elle eust apperceu que mon silence estoit plustost vne impuissance de discourir, qu'vne discretion de me taire, & que i'auois aussi peu de langue que de parole, elle toucha doucement mon estomach, & dit: Sans doute son mal n'est autre chose que ceste Lethargie, qui a coustume d'assoupir les Esprits: il s'est vn peu oublié de soy-mesme: mais il s'en peut aisément ressouuenir, s'il peut auparauant nous recognoistre. Afin de le secourir, il faut escarter ces tenebres, qui luy sillent les yeux. Comme elle eut acheué ce discours, elle ramassa les plis de sa Robbe, dont elle essuya mes larmes.

POESIE III.

Comme on void dans le Ciel le souffle de Borée
Rappeller la clarté,
Et donner des rayons à la troupe d'orée
Qui cachoit sa beauté.

Aussi-tost que ce vent a dissipé la nuë,
On voit fuir la nuict:
Le Soleil en riant monstre sa face nuë,
Et ramene le bruict.

Ainsi l'obscurité, qui pressoit mes paupieres
A delaissé mes yeux:
Et mes yeux s'entrouuans ont repris leurs lumieres
Dans les Astres des Cieux.

PROSE III.

LEs nuages de ma tristesse s'estans esuanoüis, ie reuins à la liberté de respirer: & ie pris l'asseurance de regarder le visage de mon secourable Medecin. I'eus à peine porté les yeux sur ceste Deesse que ie reconneu ceste bonne nourrice, chez qui i'auois passé la plus grande partie de ma ieunesse, ie veux dire la Philosophie, à qui ie fis aussi-tost ce discours. O saincte Maistresse des Ver-

tus, d'où vient que vous auez quitté les delices du Ciel, pour vous ranger dans les solitudes de mon exil ? n'estes-vous point coupable des mesmes crimes que la calomnie m'a imposez, pour en souffrir injustement les peines en ma compagnie ? Est-il raisonnable (repartit-elle) mon cher Nourrisson, de te voir gemir sous vn faix dont la seule haine de mon nom t'a chargé, sans en partager l'incommodité auec toy ; La Sagesse ne pretend rien au droict de laisser l'innocence sans appuy, & ie craindrois d'estre blasmée auec justice, si ie t'abandonnois sans raison. Crois-tu que ce soit d'aujourd'huy que la Sagesse a esté trauaillée des mauuaises mœurs : ne sçais-tu pas que deuant le siecle de nostre Platon, i'ay soustenu de rudes combats contre l'insolence de la folie, & que par mon moyen (lors qu'il viuoit encore) Socrate son Maistre remporta l'honneur d'vne glorieuse mort. Sa memoire est demeurée sans reproche : mais non pas son heritage sans dispute, d'autant que l'Eschole des Stoïciens & celle d'Epicure, ont tasché de se le rendre propre, & bien que i'appor-

tasse de la resistance à leur dessein, ils m'ont tirée auec tant de force, qu'ils ont déschiré ma Robbe, que i'auois faicte, & se sont retirez auec ses lambeaux, sur ceste croyance, qu'ils me rangeoient à leur party, s'ils se paroient de mes despoüilles. Ceste retraicte seconda aucunement leur desir, car l'imprudence les voyant parez de mes liurées, crut, qu'ils estoient de mes intimes, & trompa par ceste apparence quelques-vns des Ignorans. Que si tu n'as point ouy parler du bannissement d'Anaxagore, du poison de Socrate, & des supplices de Zenon, parce qu'ils sont estrangers, sans doute tu cognois les Caniens, les Seneques, & les Sorans, de qui la memoire n'est pas vieille, ny la gloire inconnuë. Ne cherche point leurs excez; tout leur crime n'a esté que l'incompatibilité que mes enseignemens leur ont donnée auec l'humeur des Meschans. Et partant c'est sans suiet que tu t'estonnes de nous voir agitez de quelque tempeste en ceste mer, puis que nostre principal dessein est de déplaire aux scelerats. Et quoy que leur nombre soit infiny, il n'en est pas plus redoutable, d'autant que leur

troupe enragée n'a point d'autre conduite que la fureur. Si par fois la malice dresse ses forces contre nous, la prudence nous met à l'abry de ses injures, pendant qu'elle s'amuse à se charger d'armes inutiles; & ainsi retranchez dans les Forts, qui sont impenetrables à ses assauts, nous payons de mocquerie sa rage, & brauons son insolence.

POESIE IV.

Celuy qui d'vn mesme œil regarde la
Fortune,
Soit que sa passion le flatte ou l'importune
En sa prosperité,
Celuy-là sans palir aura tousiours la teste
Par dessus la tempeste
Et les pieds sur le front de son aduersité.

Que la mer escumant souleue son abysme,
Qu'elle trempe le Ciel du fond iusqu'à la cime
De ses flots orgueilleux,
Et que le Mont Gibel vomisse feu & flame,
Il iouït dans son ame
Du bon-heur dont iouït l'esprit d'vn Bien-heureux.

L'air pourra bien lancer les carreaux de
sa foudre,
Et chãgeãt des rochers en des amas de poudre,
Tesmoigner son pouuoir:
Il pourra de la voix de son puissant tonnerre
Faire trembler la Terre,
Mais de luy faire peur, c'est ce qu'on ne peut
voir.

N'ayons point de desir, n'ayons point d'espe-
rance,
Nous rirons des douleurs que fait la violence
Des superbes Tyrans:
Aymons & desirons nous craindrons la colere
De la moindre misere,
Et les moindres ennuis seront nos Conquerans.

Quiconque veut seruir l'inconstante Deesse,
Il met les armes bas & monstre sa foiblesse,
Afin d'estre blessé,
Et cherchãt sa faueur, & redoutãt sa haine,
Il se faict vne chaine,
Pour retenir sa main, quand il est offensé.

PROSE IV.

CEs veritez font elles quelque impression sur ton esprit? ou bien es tu du naturel de ce pesant animal, qui n'a

ny oreilles, ny gouſt pour les agreables douceurs d'vn Lut? Pourquoy ſouſpires-tu? quel eſt le ſujet de tes larmes? eſueille toy vn peu, & ne permets pas à l'ennuy d'engourdir ainſi ton eſprit. Si tu deſires la gueriſon de tes playes, il les faut deſcouurir. Comme i'eus vn peu rallié mes penſées, voicy ce que ie reſpondis: La rigueur de la Fortune n'eſt elle pas aſſez impitoyable en mon endroit (ma chere Maiſtreſſe) iugez-vous qu'il ſoit neceſſaire de luy donner de nouuelles inſtructions pour m'eſtre plus cruelle? l'horreur de ceſte priſon ne vous a t'elle pû eſloigner? N'eſt-ce point icy ceſte belle Librairie, où par fois, vous veniez diſcourir auec moy des ſciences humaines & diuines? Ay-ie encore le meſme viſage & la meſme contenance que i'auois, lors que vous me marquiez auec vne baguette le cours des Aſtres, & que vous rapportiez nos mouuemens & nos inclinations à leurs influences, me faiſant voir que tout ce qui ſe paſſe en nous, eſt vne image de ce qui ſe faict au Ciel. Eſt-ce icy le prix de l'obeïſſance que i'ay renduë à vos commandemens? Certes vous auez faict dire

à Platon que les Republiques seroient heureuses, lors que les Philosophes en seroient Gouuerneurs, ou du moins quand les Gouuerneurs s'addonneroient à l'estude de la Philosophie. De plus vous auez aduerty tous les Sages, par la bouche du mesme Philosophe, de l'estroitte obligation qu'ils ont de prendre la conduite des affaires publiques, de peur que l'insolence des Meschans ne se seruit de l'authorité au prejudice de la vertu, & à la ruine des Bons. Suiuant ces maximes, tout mon desir a esté de produire en public, ce que i'auois appris de vos enseignemens en particulier, & de faire voir en l'action, le fruict de mon repos. Vous, & ce grand Dieu, qui vous a commis le soin de former nos esprits, m'estes tesmoins, que toutes les intentions que i'ay apportées au gouuernement de la Republique, n'en regardoient que les interests & les commoditez. Voila d'où est née la mauuaise intelligence auec les Meschans, voila comme quoy la liberté que i'ay apportée à la conseruation de la Iustice, m'a accueilly la haine de ces Puissances, dont ie n'ay iamais redouté les menaces.

Combien de fois ay-je resisté à ce Conigaste, dont l'insolence ne tendoit qu'à l'oppression des foibles? Combien de fois ay-je empesché l'effet des outrages de Trigilla intendant de la Maison Royale? Combien de fois mon authorité a t'elle serui de defence à ceux que l'auarice chargeoit de calomnies? Iamais la consideration de personne ne m'a faict plier à l'injustice, ie n'ay pas moins eu de regret de voir les impositions publiques & les larrecins particuliers que ceux qui en souffroient l'incommodité. Pendant ceste cruelle famine, qui sembloit vouloir deuorer la Champagne, ie contredis le Prefect du Pretoire en ce cruel Edict de la vente des bleds, & en la presence du Roy, j'obtins par mes remonstrances, que l'achapt ne s'en feroit point. I'ay retiré Paulin homme Consulaire de la gueule beante de ces Matins de Cour, qui le deuoroient déja du desir & de l'esperance, & sans craindre d'encourir la haine de Cyprien, ie garantis Albin de la peine qu'vne fausse accusation luy auoit procurée. Ne vous semble-t'il pas que ie me suis assez faict d'ennemis? A vray dire ayant si peu re-

cherché la faueur des Courtisans pour mon asseurance, ie deurois en auoir aupres de mes amis, & l'amour de la Iustice estant le seul motif de mes actions, il semble qu'elle ne peut estre équitable sans ma conseruation. Qui sont ceux dont les tesmoignages ont conuaincu mon innocence ? Ceux-là mesmes qui se sont seruis de la pauureté d'vn miserable Basile chassé de la maison du Roy. Que diray-je d'Opilon & de Gaudence, dont les excez & les injustices furent chastiées du bannissement, & que s'estans seruis du priuilege des Autels contre le commandement du Roy, furent menacez, s'ils ne sortoient incontinent de Rauenne, de porter sur le front, les marques de leur desobeïssance. Deuoit-on quelque croyance à de semblables Coquins ? & toutesfois le mesme iour on receut leur deposition contre moy. Quoy ! ma qualité me rend t'elle criminel ? ou bien leur condemnation les a t'elle iustifiez ? La Fortune n'a t'elle point eu de honte de la calomnie, dont on a trauaillé mon innocence, ou du moins de la bassesse de ceux qui m'ont accusée ? Vous me demandez quel

crime l'on m'a imposé ? On dit que i'ay voulu sauuer le Senat ; vous desirez sçauoir les moyens que i'auois choisis pour en executer le dessein ? On crie que i'ay empesché l'Accusateur de produire les preuues de sa condemnation. Que dites-vous là dessus ma saincte Maistresse ? voulez-vous que ie nie ceste faute, de peur qu'elle ne vous soit honteuse : mais quoy, i'ay eu ce desir, & rien du monde n'est capable de me l'oster. La confesseray-ie ? tout l'empeschement que i'apporte à l'accusation seroit leué par cét adueu. Et puis qu'elle apparence d'estimer que le desir de sauuer cét ordre fleurissant, fût vn peché ? Il est vray que les mauuais conseils qu'il auoit pris sur ma vie, auoient iustifié la calomnie de mes ennemis. Que cela soit, l'imprudence des autres ne changera iamais l'obligation de mon deuoir, s'ils sont meschans, ie ne cesseray pas d'estre bon. Quand i'aurois vn Arrest de Socrate, ie ne croirois pas qu'il me fût permis d'aduoüer vn mensonge, ou de dissimuler vne verité. Quoy qu'il en soit, ie laisse le iugement de ceste affaire à vostre prudence, & à celle de tous les Sages.

Neantmoins afin que la memoire ne s'en perde point, i'en ay laissé la pure verité par escrit; car pour ces Lettres supposées, où ie semblois esperer la liberté Romaine, qu'est-il besoin d'en parler? puis qu'il estoit facile d'en monstrer l'artifice, s'il m'eut esté permis de me seruir du tesmoignage mesme de l'Accusateur. Et puis qu'elle liberté pourroit-on attendre? hé plust à Dieu que ceste esperance pût estre raisonnable, ie me fusse seruy de la genereuse responce de Canius, lequel interrogé de Cesar Fils de Germanicus, s'il estoit complice du dessein qu'on auoit pris contre sa vie, repartit; si ie l'estois tu ne l'eusses pas sceu. En quoy le desplaisir n'a pas tellement vaincu ma patience, que ie me doiue plaindre de ce que les Meschans ont entrepris contre la vertu. Seulement ie m'estonne que leur mauuais dessein ait eu vn bon succez. Peut-estre que desirer de moindres choses seroit vn defaut de courage: mais de pouuoir tout ce que la malice a de mauuaises volontez contre l'innocence, c'est vn estrange prodige. C'est de là que l'vn de vos Nourrissons a pris suiet d'vn peu murmurer:

car (disoit-il) s'il y a vn Dieu, d'où vient le mal, & s'il n'y en a point, d'où peut naistre le bien? Ie veux qu'il soit permis aux Meschans de souhaitter le sang du Senat, & la vie de celuy qui la voulu conseruer; auois-je merité vne pareille haine des Senateurs? Vous vous en pouuez souuenir, puis que mes paroles & mes actions ont eu vostre cõseil & vostre aueu: vous sçauez auec quel danger de ma vie i'embrasse la deffence du Senat, lors qu'à Veronne, le Roy resolu de tout perdre, en perdant vn homme, luy renuoya la cognoissance du crime d'Albin, à dessein de rejetter toute la haine de sa condamnation sur les Iuges, ou de les rendre coupables par sa iustification. Vous connoissez que ce que ie dis & la verité ne sont pas deux choses, & que ie ne suis pas assez faict à la complaisance, pour me flatter en cecy. Ie n'ignore pas que celuy-là pert vne bonne moitié de son merite, qui en reçoit volontiers la loüange; neantmoins vous voyez la recompense de ma vertu; pour le iuste prix de mes peines, on a banny l'innocence. En quelle rencontre à t'on iamais veu la seuerité de tous les

Iuges, s'accorder si bien en la punition d'vn crime, quant mesme le Criminel l'auroit auoüé. Si l'on m'accusoit d'auoir voulu brusler les Temples, esgorger les Prestres, & d'vn seul coup, arracher la vie à tous les gens de bien, la Iustice me feroit ceste faueur de ne me point condamner que present, & apres m'auoir oüy. Et voila qu'on me decerne l'exil & la mort, estant à cent cinquāte lieuës de mes Iuges, & priué de l'appuy de toute deffence. O qu'il y a de personnes, qui desireroiét auoir faict vn crime que les Accusateurs mesmes estiment honorable. Ie leur dois neantmoins ceste action de graces, qu'ils n'ont point noircy ma reputation auec d'autres couleurs, que celles du mensonge, disant auec effronterie, pour en cacher l'esclat, que mon ambition s'estoit aydée du sacrilege. Vous sçauez quel mespris vous m'auez donné de toutes les choses sensibles, & combien ceux qui s'approchent de vous, sont esloignez de ce peché. Chaque iour vous me ramenteuiez cét Oracle de Pythagore; Recognois vn seul Dieu. Estoit-il croyable qu'vn homme que vous instruisiez ainsi, & à qui vous donniez de

si nobles pensées, s'abaissast iusques à rechercher le secours de ces infames Esprits, dont le commerce est aussi honteux que l'assistance inutile. Outre l'innocence de ma famille, vn grand nombre d'honnestes gens, & mon beau Pere Symmaque, dont la saincteté merite de la veneration, me tiroient assez du soupçon de ce crime, si l'on eust voulu escouter la raison plustost que l'enuie. Mais c'est assez estre coupable, que de vous estre amy, & ie suis asseuré, que tout mon crime vient de l'inclination que i'ay apportée a receuoir vos instructions. Et ainsi ce n'estoit pas assez que vostre consideration me fut inutile, si mon malheur ne vous eut esté reprochable. Ce qui faict le comble de ma misere, c'est que le sentiment de la plus-part des hommes regarde plustost les euenemens de la Fortune, que le merite des choses, & iuge seulement celles-là sagement premeditées, qui ont vn heureux succez : d'où il arriue, qu'vne bonne opinion n'est iamais auec vne mauuaise fortune. Ie n'aurois iamais faict, si ie voulois rapporter icy la diuersité des pensées & des opinions : seulement ie veux dire

que les malheureux sont tousiours coupables & qu'on les estime dignes des peines, qu'ils ne peuuent esuiter. Et moy qui suis despoüillé de mes richesses, priué de mes charges, & soüillé en ma reputation, i'ay merité des supplices par des bien-faicts, & ie m'aduouë criminel, parce que i'ay esté vertueux. Pour le regard des meschans, il me semble que ie voy leur insolẽce triompher de la vertu & l'accuser impunément. D'autre-part les gens de bien demeurent tous esperdus par la crainte de mon infortune. Ie voy que la malice s'entretient par la liberté de pecher, & mesme qu'elle s'encourage par l'atteinte de la recompense. Au contraire les Innocens ne sont pas seulement sans asseurance : mais encore sans appuy : si bien que ie puis m'escrier auec raison.

POESIE V.

Grand Maistre de la Masse ronde,
Sage intelligence des Cieux,
Qui d'vn seul rayon de vos yeux,
Esclairez la face du monde,
Ie sçay bien que vostre pouuoir,

Impose les loix du deuoir,
A tout ce qu'il y a d'estoilles,
Et que vostre seule bonté,
Oste le crespe de leurs voiles,
Pour nous faire voir leur beauté.

Par vous la fille de Latone,
Faict voir vn Soleil dans la nuict,
Et chassant de sa main le bruict,
Paroist entiere dans son Throne:
Puis remontant sur l'Orizon,
Le deuoir contraint sa raison,
De monstrer par vn humble hommage,
Que les lumieres du soleil
Luy auoient donné l'aduantage
Sur tous les Astres du sommeil.

C'est par vostre sage conduitte,
Que le Soir dans le Firmament,
Donne aux Astres le mouuement,
Et le matin les met en fuite,
Sans vous la rigueur des hyuers,
N'osteroit point aux arbres vers,
Ce qui les rend si agreables:
Les fleurs garderoient leur couleur,
Par le soin des vents fauorables
Qui attiedissent la chaleur.

Ce que

Ce que l'haleine de Borée
A faict trespasser de beauté.
Se reuoit alors que l'Esté
Rameine l'Empire de Rhée,
Le mesme grain que les glaçons,
Sembloient dérober aux moissons,
Tombe enfin dessous la fueille,
Et le diligent Laboureur
Se sert des mains de sa famille
Pour recueillir tout son bon heur.

Il n'est aucune Creature,
Qui ne cognoisse son deuoir,
Et qui ne suiue le vouloir.
Du grand Autheur de la Nature:
L'homme seul chef-d'œuure des Cieux,
Comme vn obiet tres odieux,
Et soustrait à ses prouidences,
Et aux effects de son appuy,
Quoy que la fin de ses souffrances
Ne puisse venir que de luy.

Autrement seroit il croyable
Que toute la rigueur du sort
Le trauersast iusqu'à la mort
Sans estre iamais fauorable:
Le merite de la vertu

Gemit sous le vice abbatu,
Et les testes plus criminelles,
Se parent tres-iniustement
De ces couronnes eternelles,
Qu'on doit aux Vertus seulement.

Vn mot dit auec artifice
Vn mensonge bien déguisé
Profite tousiours au rusé,
Pousse le iuste aux precipice,
Et sans reuerer ceste Loy,
Qui maintient le Sceptre d'vn Roy,
Par le mespris de sa personne
Vn meschant fera vanité,
En abbatant vne couronne
D'appuyer son impieté.

Grand Gouuerneur de la Nature
De qui les miracles diuers
Tiennent tout ce vaste Vniuers
Dans vne iuste procedure:
Appaisez ceste émotion,
Qui faict nostre agitation,
Plus inconstante que n'est l'onde:
Puis qu'il plaist à vostre pitié
Prendre le soin de tout le monde,
N'en oubliez pas la moitié.

PROSE V.

MA douleur s'étát ainsi échappee, & mon impatience ayãt soulagé mon cœur de ce peu de soupirs ; la Sagesse me regarde d'vn visage riant & sans se beaucoup émouuoir de mes plaintes, me dit: Quand ie t'ay veu triste & pleurant, i'ay aussi tost connu que tu estois miserable & banny, mais si tõ discours ne m'eut aydé, ie serois encore à sçauoir combien le lieu de ton exil est éloigné de ton païs, quoy que ie t'en estime plutost vn peu separé que banny. Que si tu crois en estre chassé, c'est ton erreur qui fait cet exil plutot que la verité, d'autant que personne n'a iamais peu auoir cette puissance sur toy. Si tu te souuiens de ton païs, tu connoitras qu'il ne se gouuerne pas comme celuy des Atheniens, par le peuple, mais qu'il n'y a qu'vn Maistre & vn Roy, qui tire beaucoup de plaisir du grand nombre de ses Citoyens, & qui rend ses suiets libres par les seruices qu'on luy rend. As-tu oublié cette maxime, qui veut que tous ceux, qui ont logé leur desir dans ce lieu de delices, n'en puissent estre bannis, d'au-

tant que l'exil n'est pas à craindre à ceux qui n'ont point d'autre souhait que pour le Ciel, & que celuy qui cesse de desirer ceste demeure, cesse de la meriter? C'est pourquoy, ie ne suis pas si estonnée de l'horreur de ce lieu que de celle de ton visage, & ie ne recherche pas tant les marbres polis, & les fenestrages luisans de ton estude, que la force de cét esprit, dans lequel i'ay autrefois mis tous les plus rares thresors de mes sciences. Pour le regrad de tes bien faicts, le sentiment que tu en as est veritable, mais il n'esgale pas encore leur merite, si l'on considere leur qualité on en doit prendre de plus hauts. Quant à la malice des accusations, tu en as dit ce que l'opinion commune en tient. Les souplesses de tes ennemis ne t'ont pas esté inconnuë, & si quelqu'vn en desiroit vne connoissance plus entiere, ce sera assez d'oüir là dessus la voix du peuple. Ce n'est pas sans vehemence que la lacheté du Senat a esté impreuuée, ny sans larmes que tu t'es plaint de l'injure qu'on m'a faicte. En dernier lieu, ta colere s'est attachée à l'injustice de la Fortune, qui ne met iamais la recompense, où est la vertu.

Sur la fin tu as demandé auec des vœux à ceste paix, qui gouuerne le ciel, de ne point mespriser la terre. Mais ton esprit agité de tant de diuers mouuemens de douleur & de tristesse, n'estant pas capable des meilleurs remedes, ie veux vser des plus doux, afin que les playes qui se sont enuieillies par ta faute, s'adoucissent par la delicatesse d'vn appareil plus mol & plus agreable.

POESIE VI.

Qvand le Pere du iour se ioint à l'Ecreuisse
Celuy qui auoit mis sõ espoir aux guerez
Connoit qu'il est trompé, & que tout son seruice
N'oblige point Cerez.

L'ingrate humeur des champs retenant son
salaire,
Pousse son desespoir à des actes sanglans,
Et la peur de mourir le contraint de se plaire
A l'vsage des Glans.

Quand les froids d'Aquilon triomphant dans
la plaine;
Ne cherchez pas les pleurs que l'Aube auoit
versez,

Les fleurs ne viuent pas de la cruelle haleine
De ces vents courroucez.

La grappe de raisin se cueille dans l'Autõne
La chercher hors de là, c'est perdre son loisir:
Chaque chose a le temps que le Ciel luy ordonne,
Non pas nostre desir,

L'ordre que les saisons tiennent en leur seruice,
Est vne iuste Loy qui ne vient que des Cieux:
Si quelqu'vn l'accusoit, ceste aueugle malice
Le rendroit odieux.

Le bon-heur du succez approuue la conduite,
Quelque sage que soit nostre foible discours,
S'il trouble les saisons en l'ordre de leur suite,
Il renuerse leurs cours.

PROSE VI.

ME permettras-tu de sonder les dispositions de ton Ame par quelques demandes? ce que ie feray seulement, afin de recognoistre les moyens que ie dois tenir en ta guerison. Que si tu desires t'esclaircir de quelques doutes, tu peus m'en interroger auec liberté. En premier lieu, crois-tu

que la conduite du monde soit vn effect de la Fortune, ou de la la raison? vrayment (reprins-ie) ie n'auray iamais opinion que des choses si certaines & si reglées soient conduites par l'incertitude; au contraire i'estime que Dieu prend soin de son ouurage, & ie suis asseuré, que rien du monde ne me peut diuertir de ceste croyance. Tu as raison (repartit la Philosophie) il me souuient pourtant que tu te plaignois tantost qu'il n'y auoit que l'homme abandonné de sa prouidence, tout le reste des Creatures en ressentant les amoureux soins. De verité ie m'estonne ayant vn sentiment si sain, que ton esprit soit malade. Pour penetrer plus auant; dis-moy, puis que tu aduoües, que Dieu gouuerne le monde, sans doute tu en connois la façon. B. A n'en point mentir, i'ay de la peine de conceuoir vostre demande, tant s'en faut que i'y puisse faire vne bonne responce. P. Ne me suis je point mesprisé d'auoir creu que la maladie s'estoit glissée dans ton ame, comme l'ennemy par la bresche d'vne muraille? Mais dis-moy ie te prie quel est le dessein de la Nature, & où tendent toutes ses actions?

B. Alors ie luy repartis : certainement ie l'ay appris autrefois, mais la tristesse en a effacé le souuenir dans ma memoire. P. Tu n'ignores pas neantmoins d'où toutes les choses ont tiré leur naissance. B. Ie sçay fort bien que Dieu en est la cause. P. Et d'où vient donc que tu ignores la fin de ces choses, dont tu connois le principe ? Les passions de l'Ame ont bien le pouuoir d'ébranler la raison, mais non pas de la renuerser. Ie voudrois encore bien sçauoir si tu n'as point oublié que tu es homme. B. Pourquoy ne m'en souuiendroit-il pas. P. Me pourras-tu donc expliquer sa nature ? B. Peut-estre que vous voulez sçauoir, que ie suis vn animal raisonnable, & suiet à la mort : Ie sçay que ie ne suis rien que cela, cét adueu de ma foiblesse ne me causera iamais de confusion. P. Ne crois tu pas estre quelque chose de plus ? B. Non. P. Ie commence à connoistre que l'ignorance de ce que tu es, faict la plus grande partie des maux que tu souffres : c'est pourquoy i'ay trouué les moyens de guerir entierement, ou d'amoindrir en partie ton infirmité. Par ce que l'oubliance de toy

mesme te trouble, tu te plains d'estre desppoüillé de tes biens & chassé de ta Maison : & parce que tu ignores la fin de l'homme, les Meschans te paroissent heureux s'ils sont puissans. Ayant oublié la conduite des Etres, tu as creu que tout arriuoit à l'aduenture ; tous ces defauts ne causent pas seulement le mal : mais encore ils donnent la mort. Ie rends graces neantmoins à ton Conseruateur de ce qu'il ne t'a pas laissé perir entierement. I'ay vn remede qui te rendra vne santé toute parfaicte, c'est la ferme foy d'vne Prouidence, que tu dis se conduire par raison & non point par l'aueuglement du sort. Ne crains rien ; de ceste petite estincelle, tu commence de conceuoir vne chaleur salutaire. Mais puisque ce n'est pas la saison de se seruir des remedes plus forts & plus violens, & que nostre esprit embrasse des opinions fausses, ayant negligé les vrayes, d'où il arriue que la raison ne voit pas l'esclat de la verité : Ie te veux traicter auec vn plus doux regime, afin qu'ayant dissipé les ombres de ton erreur, tu puisses porter les yeux sur les claires lumieres de la verité, & non pas sur l'apparence du mensonge.

POESIE VII.

Qvand les tristes voiles
De l'obscurité
Cachent les Estoilles
Où est leur beauté?

Pendant vn orage,
Qui void le roseau
Branler dans l'image
Qu'il peignoit sur l'eau?

La Lune en la nuë
Se cache à nos yeux,
Et ne paroist nuë
Qu'aux Astres des Cieux.

Lors qu'on void l'areine
Nager dessus l'eau,
On seroit en peine
D'y voir son tableau.

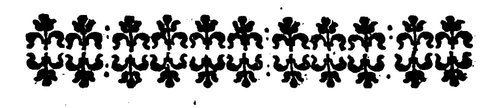
Le torrent superbe
Qui court en rampant,
Se traine sur l'herbe
Comme le serpent.

Toutesfois sa course
Semble rechercher,
Où il prend sa source
Trouuant vn rocher.

Veux tu que tes ioyes
Soient sans changement,
Et toutes tes voyes
Sans esgarement?

Chasse l'Esperance
D'vn obiet trompeur,
Que la confiance
Asseure ta peur.

Nostre ame souspire
Quand ces paßions
S'vsurpent l'Empire
De nos actions.



LIVRE SECOND.

PROSE I.



Pres auoir ainsi parlé, elle se t'eut quelque tẽps, & puis m'ayant rendu attentif à ses discours par la douce grauité de son silence, elle continua en cette sorte. Si ie ne me trompe dans la cognoissance des causes, & de l'estat de ta maladie : c'est le desir de ta premiere fortune qui t'afflige: c'est son changement seul qui a changé la bonne disposition de ton Ame. Ie commence d'apperceuoir les artifices de ceste traictresse, qui feint vne estroitte amitié, afin de tromper plus faci-

lement ceux qu'elle veut perdre, & charger de veritables douleurs, par des careſſes diſſimulées. S'il te ſouuient de ſon genie, & que tu n'ayes pas oublié ſon merite, tu ne croiras point auoir rien poſſedé de conſiderable dans ſa faueur, ny rien perdu de precieux par ſa diſgrace. Il ne ſera pas difficile de r'appeller en ton eſprit la memoire de ces choſes-là, puis que tu auois couſtume par de genereux deſdains, de rejetter ſes flatteries, & de blaſmer ſa legereté auec des ſentences tirées de mon Eſcole. Il eſt neantmoins vray que tous les changemens qu'on n'attend pas, n'arriuent iamais ſans inquietude, & ainſi ton repos meſme a perdu vn peu de ſa tranquillité. Mais il eſt temps de prendre quelque douce & agreable medecine, pour te diſpoſer à des remedes plus forts & plus violens. Que ceſte Eloquence qui a touſiours de bons effets, lors qu'elle ſuit mes inſtructions te parle vn peu, & que la Muſique, qui n'eſt que la moindre de mes ſeruantes, meſle auec elle les charmans accords de ſon harmonie. Qu'eſt-ce qui te trouble, pauure homme? peut-eſtre que l'experience de tes malheurs t'a

faict voir quelque chose de nouueau dans le monde? Si tu crois que la fortune se soit changée en ton endroit, tu te trompes: voila son ordinaire, voila son naturel; si elle a renuersé ta prosperité, elle a esté constante. C'est la mesme qui te flattoit autrefois d'vne vaine esperance de felicité. Tu as veu le visage tout entier de ceste aueugle Diuinité, celle qui demeure encore cachée aux autres t'est parfaictement connuë. Comprends-tu sa coustume, sers toy de ceste cognoissance, ne t'en plains pas. Si tu apprehendes sa trahison, mesprise ses caresses, d'autant que celle qui est maintenant le sujet de tes desplaisirs, deuoit tantost estre la cause de ton repos. Celle qui t'a abandonné, c'est la mesme de qui personne ne se peut promettre d'estre constamment suiuy. Peut-estre qu'vn bonheur qui se doit bien tost esloigner, te semble cōsiderable, & que tu estime ceste Fortune precieuse, dont la joüissance est incertaine, & la perte lamētable. que s'il est impossible de la retenir à nostre gré, & qu'elle fasse des miserables, lors qu'elle se retire, sa legereté est vne marque infallible d'vne

misere future. Ce n'est pas assez de s'arrester au present ; la prudence regarde l'auenir, & ainsi elle faict qu'on ne desire pas beaucoup la faueur de ses caresses. En outre depuis que tu as soufmis tes desirs aux volontez de la Fortune, tu t'es imposé vne Loy d'agreer toutes ses actions: Que si tu veux qu'elle vienne, & qu'elle demeure quand il te semblera bon, n'est-ce pas faire vne seruante de celle que tu as choisie, pour Maistresse, & augmenter ta misere par ton inquietude. Si tu faisois voile sur mer, les vents te porteroient & non pas les mouuemens de ton desir ; si tu semois les champs, la fertilité d'vne année adouciroit la sterilité de l'autre. Tu t'es donné à la Fortune, c'est à toy de suiure sa conduite, & non pas à elle d'estudier tes inclinations. Quelle folie ! tu veux arrester la rouë de la Fortune; si elle commence d'estre constante, elle cesse d'estre Fortune.

POESIE I.

L'Euripe en son reflux n'a pas plus d'inconstance,

On ne peut s'asseurer de la perseuerance
De son affection:
Celuy qu'on admiroit au plus haut de sa rouë,
Se voit auec effroy trainer dedans la bouë,
Chargé d'affliction.

Son pié foule les Rois, que sa main fauorable,
Elle mesme esleuoit au feste redoutable
De la prosperité:
Puis chãgeãt de cõseil, elle prẽd dans la poudre
Vn Coquin qu'elle met à couuert de la foudre
De sa legereté.

Elle rit de nos cris, elle rit de nos larmes,
Nos pleurs & nos soupirs sont les rauissans
De son contentement, (charmes
Croyant que son pouuoir paroist en nos miseres,
Si par vn mauuais sort nos fortunes prosperes
Changeant en vn moment.

PROSE II.

IE voudrois bien te dire trois mots en sa faueur ? iuge toy-mesme si sa demande est équitable ? Pourquoy tes plaintes m'accusent-elles tous les iours, comme si i'estois criminelle ? Quel ou-

trage t'ay-je faict ? quels biens t'ay-je oſtez ? Ie conſens de diſputer de la ioüiſſance des richeſſes & des honneurs deuant vn Arbitre de ton choix, & ſi quelqu'vne de ces choſes appartient aux hommes, i'aduoüeray franchement qu'il y a de la violence de te rauir ce que tu redemandes auec tant de ſouſpirs. Quand la nature te mit hors du ventre de ta mere, ie te reçeus tout nud entre mes bras ; depuis ie t'ay aydé de mes biens, & ce qui te faſche maintenant, ie t'ay eſleué auec trop de courtoiſie, en te donnant preſque tout le droict que i'ay aux richeſſes. S'il me plaiſt maintenant de les retirer, remercie-moy de l'vſage que ie t'en ay permis, & ne murmure pas de la perte que tu en fais, puis que c'eſtoit ſeulement vn preſt & non pas vne donation. Tu aurois ſuiet de me blaſmer, & tes regrets ſeroient raiſonnables ſi tu perdois quelque choſe qui fut à toy. Pourquoy ſouſpires-tu ? ie ne t'ay point faict de tort : les richeſſes, l'honneur, & les grandeurs ſont de mon domaine, ce ſont mes ſeruantes ; quand ie vais quelque pas, elles me ſuiuent ; ſi ie ſors, elles

m'accompagnent. I'ose dire auec asseurance, que si ces biens, dont tu desplores la perte, eussent esté à toy, que tu les posséderois encore. Seray-je toute seule qui ne puisse vser de mes droicts? On ne se fasche point que le Ciel cache ses plus beaux iours dans vne nuict tres-obscure. L'Année a liberté de couronner la terre de fleurs, de la charger de fruicts, de la semer de roses comme de perles, & puis de la transir de froid & de gelée. La blancheur des neiges dont elle la couure, ne faict rien paroistre que son innocence. On s'estonne bien de voir la Mer, lors que les tempestes la sousleuent, mais on ne s'en plaint pas d'auantage, que quant ses flots sont vnis & tranquilles. Et les hommes pour satisfaire à vn desir insatiable du bien, me voudront contraindre à la constance qui est entierement contraire à ma nature. Voicy mon ieu, ie tourne sans cesse vne rouë, ie prends plaisir à esleuer les choses basses, & à abaisser les hautes : monte si tu veux : mais à condition que tu ne te tiendras point offensé de descendre, quand la chance le portera. Ignorois-tu ma coustume, ne sçauois-tu

pas que Cresus Roy des Lydiens fut vn deplorable suiet de cōpassion à Cyrus, auquel il auoit donné tant de craintes, & qu'il ne fut defendu des flāmes de son brazier, que par vne pluye, qui tomba fortuitement du Ciel ? As tu oublié que Paul mesla ses larmes à celles de Persee son captif, & qu'il ne peut estre heureux au milieu d'vn triomphe ? Les Theatres ne chantent autre chose que les coups de la fortune, qui sans aucune discretion renuerse le bon-heur des Royaumes & des Prouinces. N'as tu pas appris tout petit enfant, qu'il y a deux vaisseaux auprés de Iupiter, dont l'vn est plein de bien, & l'autre de maux ? Que diras tu si ie te monstre, que ie t'ay donné plus de ceux là, que tu n'as cōnu de ceux-cy ? Quoy ? si ie ne me suis pas entierement esloignée de toy. Quoy ? si mon inestabilité t'est vn iuste suiet d'esperance. Neantmoins de peur que ton esprit ne s'afflige par trop, & que dans vne conduite generale tu n'en desire vne particuliere : escoute ce que i'ay à te dire.

POESIE II.

QVant la Fortune à pleine mains,
Espancheroit sur les humains
Autant de biens que le Ciel à d'estoilles,
Lors que la nuict nous couure de ses voiles,
Et que la Lune à son retour
Tasche de faire vn second iour.
Quant l'Ocean n'auroit pas plus de sables,
Ils se croiroient encore miserables
Que Dieu prodigue de son or
Leur espuise tout son thresor:
Que sa bonté, pour auoir la victoire
Sur leurs desirs, leur presente la gloire:
Leur inuincible ambition
Sera sans satisfaction.
L'ardente soif de ceste conuoitise
Plus elle boit & plus elle s'attise:
Iamais on ne possede rien
Si l'on croit n'auoir point de bien.

PROSE III.

SI la fortune te parloit ainsi en sa propre cause, sans doute tu n'aurois pas plus de raison que de moyen de te

partir: si tu as pourtant quelque iuste suiet de te plaindre, il faut me le cõmuniquer, ie t'en donne liberté. Alors ie commence ainsi. Veritablement ce que vous venez de dire, s'est rẽdu agreable par la douceur, qui est naturelle à l'Eloquence, & à la Musique : mais elles flattent seulement vn peu la peau à mesme qu'elles touchent l'oreille. Les sentimens d'vn miserable sont bien plus profonds : d'où il arriue, que la douleur recommence de nos faire souffrir, quand ces belles paroles cessent de nous chatoüiller. Ie n'aduouë (repartit la Philosophie) parce que ie n'apporte pas encore les vrays remedes à tes maux, mais que i'applique seulement vn lenitif à ton impatience. Quand il sera temps, i'en prepareray, qui passeront iusques au fond de la playe. Neantmoins afin que tu ne contribuës rien à l'estime de ton propre malheur : ne te souuiens-tu point de tes prosperitez passées ? Ie laisse à part qu'apres la mort de ton Pere, les soins des plus honorables de la Ville se porterent à ta conseruation : tu leur fus agreable, deuant que de leur estre allié,

ce qui est vne maniere d'appartenir plus noble que celle du sang. Qui ne t'estimeroit heureux d'auoir rencontré vn beau Pere d'vn si rare merite, vne femme d'vne si parfaite honnesteté, & auec tous ces auantages, de posseder vn fils masle ? Ie m'oublie à dessein des faueurs communes ; Ie pourrois dire que l'on a honoré ta ieunesse, des mesmes charges qu'on auoit refusées aux Vieillards. Ie veux venir au comble de ta grandeur, S'il est rien de considerable parmy les choses d'icy bas, le sentiment des plus extrémes miseres, doit il effacer de ta memoire ceste glorieuse iournée, en laquelle tu vis tes deux enfans parmy les applaudissemens du Senat, & les loüanges du Peuple, declarez Consuls, & que tu meritas par vn discours excellent, l'estime d'vn grand Esprit, & d'vn parfaict Orateur ? Ne sçaurois-tu te souuenir de ce iour auquel estant assis au milieu de ces deux Consuls, dans le Circ, tu representas aux Romains la gloire & la magnificence des anciens triomphes. Si ie ne me trompe tu faisois de beaux complimens à la Fortune,

quand elle te careſſoit comme ſes plus cheres delices : certes tu as remporté vn bienfaict que iamais perſonne n'auoit obtenu de ſa bien-veillance. Veux-tu donc conter auec elle ? voicy la premiere fois qu'elle te regarde vn peu moins fauorablement. Si tu conſideres tes proſperitez & tes infortunes, tu ne ſçaurois encore nier que tu ne ſois heureux Qui ſi tu eſtimes le contraire, par ce que tu n'as plus les choſes que tu poſſedois, tu n'as point de ſujet de te croire miſerable, puis que les maux qui t'affligent maintenant, paſſeront tantoſt. Peut-eſtre que tu ne fais que de venir au monde: L'inconſtance de ſa conduite te trouble, bien qu'vn ſeul moment ruine l'homme méme, qui en eſt la plus noble partie. Quoy qu'il n'y ayt point d'aſſeurance dans les choſes, qui ſe gouuernent par le ſort, le dernier iour de noſtre vie ne laiſſe pas d'eſtre la mort certaine de la Fortune. Qu'importe-t'il, que tu la laiſſes en mourant, ou qu'elle t'abandonne en fuyant?

POESIE

POESIE III.

Qvand le Soleil Pere du iour
Retire ses rayons de l'onde,
La Lune se cache à son tour
Et ne paroist plus dans le Monde.

Quand les agreables Zephirs
Ont peuplé de leur douce haleine
Et de leur innocens soupirs,
Le sein des prez & de la plaine.

Si le sousle des Aquilons
Ennemy des plus belles choses,
Se promene dans les valons,
L'Eglantier n'aura plus de roses.

Souuent la Mer retient ses flots
Dans un repos si fort tranquille,
Que les plus laches Mathelots
Ne doiuent pas craindre sa bile.

Souuent le Maistre de la Mer
Agite tellement son onde,
Qu'on croiroit qu'il veut abismer
Auec un peu d'eau tout le Monde.

Quel prodige si l'Vniuers
Gardoit tousiours la mesme forme,
Parmy ce changement diuers,
Qui le deguise & le transforme.

Fiez vous à la vanité,
Prenez d'elle vostre asseurance:
Ce qui n'a point d'eternité
Ne peut auoir de consistance.

PROSE IV.

VOus auez raison aymable Nourrice des Vertus, & ie ne puis nier que les beaux iours de ma prosperité n'ayent esté courts; c'est aussi ce qui afflige cruellement ma pensée d'autāt que la plus sensible douleur des miserables, c'est le souuenir d'auoir esté heureux. P. Quant à ce, que tu estimes souffrir la peine d'vn mauuais iugement, & non pas d'vne mauuaise vie, ie n'auray pas beaucoup de difficulté de l'accorder, pourueu que tu n'en reiettes point le blâme sur la nature des choses. Si le nom d'vne felicité passagere te flatte, ie te veux faire voir de combien de veritables biens tu es encore riche. Que si la For-

tune t'a oté les moindres commoditez, te laissant les plus considerables, n'as tu pas plus de suiet de loüer sa courtoisie, que de raison d'accuser ses disgraces. La gloire de tout le genre humain vit, si ton beau Pere n'est pas mort. Et ce que tu estimes sans doute dauantage que ta vie, ce grand homme, qui n'est composé que de vertus & de sagesse, n'ayant point d'iniures à plaindre, soupire les tiennes propres. Le plus rare exemple de modestie & de pudeur vit en ta Femme, de qui toutes les loüanges se peuuent ramasser en ce mot, si l'on dit qu'elle est semblable à son Pere Symmaque. Elle vit, mais elle vit pour toy seul, par le desir ardent qu'elle a de te reuoir: en quoy pour ne rien dissimuler, i'auoüeray franchement que tu es vn peu moins heureux, puis que la condition de ta vie presente & la connoissance de ta foiblesse la font mourir. Que diray-ie de tes deux Fils, en qui tous enfans qu'ils sont, ie remarque le courage de leur Pere, & de leur Ayeul. O que tu es heureux de posseder encore maintenant ce que tout le monde croit estre plus precieux que la

Aye. Essuye donc ces larmes: la Fortune de t'est pas encore ennemie iusqu'au dernier point, & cét orage qui t'agite n'est pas dangereux, puis que l'anchre qui te retient, te soulage pour le present, & te fait esperer pour l'auenir. B. Que cela me demeure, & que le reste aille comme il pourra, ie tacheray de me tirer de ce naufrage. Vous voyez pourtant ce que i'ay perdu. P. Nous auons dé-ia auancé quelque peu, si ta condition ne t'est pas entierement insupportable, mais certes ie ne sçaurois approuuer ceste trop molle delicatesse, qui ne peut souffrir aucun defaut en ta prosperité, & qui iouït d'vn bon-heur accomply de tout poinct? Les biens de la Fortune sont de cette Nature, qu'ils ne se laissent iamais posseder tous entiers, ou si la constante. Celuy-cy aura de grands reuenus, mais sa naissance sera honteuse: Cét autre sortira de bon lieu, mais il cachera sa noblesse, de crainte que sa misere ne soit connuë, aymant mieux n'auoir point d'éclat que d'en auoir pour paroistre mal-heureux. Vn troisiesme sera

noble & riche, dans vne vie retirée & ſecrette. Celuy-là dans vn heureux mariage amaſſera dés biens à vn eſtranger. Vn autre qui aura des enfans, ſera obligé de pleurer leurs crimes. Et partant perſonne n'a vne parfaicte intelligence auec ſa condition, d'autant qu'il reſte touſiours quelque choſe à deſirer, où à craindre. Adjoute à cecy que les plus heureux ſont ordinairement ſi ſenſibles aux infortunes, que les moindres attaques les troublent, tant il faut peu de choſe, pour faire qu'ils ne ſoient pas contens. Combien eſt-il de perſonnes qui croiroient auoir la teſte dans les eſtoilles, s'ils jouïſſoient du plus petit de ces biens, qui te reſtent encore? Ceſte Contrée que tu appelles vn exil, eſt le païs de tout plein d'honneſtes gens; & ainſi il eſt veritable, que noſtre vertu ou noſtre impatience fait noſtre Fortune. Qui poſſede vne aſſez heureuſe condition, pour n'en point deſirer de meilleure, s'il eſcoute l'inquietude de ſes deſirs? De combien d'amertumes, la proſperité du monde eſt elle meſlée, & quant bien elle n'auroit rien de faſcheux, on ne ſçauroit la retenir

à la premiere inclination qu'elle auroit de nous abãdõner. Il est dõc facile de connoitre combien le bon-heur des hõmes est miserable, puis qu'il est également importun à ceux qui en iouïssent, & à ceux qui ne le possedent pas. Pauures aueugles, pourquoy cherchez-vous vne beatitude hors de vous, qui ne peut estre que dans vous? l'ignorance & l'erreur vous trompent. Ie te veux mõstrer le vray poinct de la felicité. As tu rien de plus precieux que toy mesme? B. Rien sans doute. P. Si tu es donc parfaictement à toy mesme, tu possederas vn bien que la Fortune ne te pourra rauir. Et afin que tu connoisses que le bon-heur de l'homme ne peut consister en la iouïssance des biens de Fortune, tu le peux recueillir de ceste consideration. Si la beatitude est dans le souuerain bien, celuy qui nous peut estre enleué ne l'est pas, puis que celuy qu'on ne sçauroit nous oster, est beaucoup, sans comparaison, plus grand & plus estimable, Et partant il est certain que l'inconstance de la Fortune ne nous peut donner vn solide bon-heur. En outre celuy qui

joüit de cette felicité, qui nait de la possession des biens de Fortune, sçait que sa condition est sujette au changement, ou bien il ne le sçait pas: s'il ne le sçait pas, quel bon heur peut venir de l'ignorance, s'il le sçait, il est impossible de ne pas craindre la perte de ce que l'on connoit pouuoir étre perdû: & ainsi vne peur continuelle ne luy permètra pas d'étre heureux. Que si cette perte ne le tourmente pas beaucoup; il faut croire qu'vn bien, qui donne si peu de regrets & de craintes, ne donnoit pas de grandes satisfactions. Et par ce que ie ne sçaurois douter que l'immortalité de l'Ame ne te soit connuë, par beaucoup de raisõs & que tu vois fort bien que tous ces biẽs finissent auec la vie; si nous faisions consister la felicité de l'homme en leur iouïssance, il faudroit aduoüer que la mort nous rend miserables. Que si beaucoup de personnes ont cherché cette beatitude, non seulement par le mespris de la mort, mais encore par la souffrance des plus effroyables supplices, comme quoy la vie presente nous peut-elle faire heureux, puis qu'estant finie, elle nous rend miserables.

POESIE IV.

QVicõque veut iouyr d'une paix asseurée,
Qu'il se mette à couuert des coups de la marée,
Qu'il éuite auec soin l'orage furieux,
Qui du fond de la Mer éleue dans les Cieux
Des Montagne de flots pesle meslez de sable,
Que le souffle enragé de ce vent redoutable
Abaisse iusqu'au fond, à dessein d'abismer
Ceste Maison de bois, qui marche sur la Mer.
Veux tu que ton repos soit tout à fait trãquille?
Le Siege le plus bas est le plus immobile.
Arreste ton vaisseau au plus humble rocher,
Si tu veut que le vent ne te puisse toucher:
Car bien qu'il ébranlat le Ciel de sa tempeste
Tu le verras sans peur passer dessus la teste.

PROSE V.

MAis puis que mes raisons commencent d'auancer ta guerison, i'estime qu'il est à propos d'en adiouster de plus puissantes. De grace dis-moy; supposant mesme que les biens de la Fortune ne soient pas sujets à la vicissitude,

ont ils quelque chose capable d'exciter en vous du desir & qui ne soit point digne de vostre mespris. Les richesses sont elles precieuses de leur propre nature, ou par l'opinion que vous en conceuez? L'or en est-il la plus considerable partie, ou bien les monceaux d'argent? sans mentir ils esclattent plus viuement dans la main d'vn prodigue, que dans la bourse d'vn auare, puis que la profusion a tousiours eu plus de lustre que la chicheté. Que si vn present ne demeure plus dans la puissance de celuy qui le faict, l'argent commence d'estre vtile, quand on commence de ne le plus posseder. Si toutes les richesses faisoient vn seul homme riche, elles rendroient tous les autres miserables. En quoy elles sont contraires à la voix, qui se laisse posseder de tout le monde, sans estre partagée à personne. Et ainsi quand les biens quittent vne maison, elle demeure pauure. Helas! que les richesses sont peu desirables, puis qu'elles ne sçauroient estre possedées qu'à moitié, ny faire vn seul homme puissant que de la pauureté de plusieurs. Vos yeux ne se laissent-ils

point surprendre à l'éclat des pierreries? Si elles ont quelque rayon de lumiere, il appartient aux Diamans, & non pas à l'homme, & ainsi j'admire son admiration, quand elle n'a point d'autre suiet que la beauté des pierres. Est-il quelque chose parmy ces corps, où il ne se retrouue aucune distinction de parties, ou qui sont sans mouuement, qui puisse plaire auec raison à vne creature raisonnable? Que si toutes ces choses sont belles de l'artifice de celuy qui les a faites comparées à vostre beauté, elle ne le sont plus, & partant ie ne vois rien qui merite vos extase que la trop grande facilité à les estimer. L'Email des châps flatte-il vos sens? pourquoy non, estant vne belle moytié d'vn excellent ouurage. Ainsi la surface de la Mer nous agrée quand les vens n'y mettent point de rides: ainsi le Ciel & les Estoilles offrent mille rauissans attraits à nos yeux. Quelqu'vne de ces beautez t'appartient-elle? oserois tu prendre ta recommandation de leur merite? les fleurs du Printemps te parent-elles? Les fruits de l'Autonne viennent-ils de ta fecondité? Pourquoy en pren-

tu tant de vaine complaisance ? & à quoy bon t'attribuer l'autruy ? Iamais la Fortune ne te pourra donner ce que la condition des natures leur faict propre. Les fruicts de la terre sont deubs à la nourriture des Animaux : si tu veux rassasier simplement ton desir naturel, ie ne vois pas qu'il soit necessaire de chercher les superfluitez de la Fortune ; d'autant que la Nature se contente de peu, & que tout ce qui est superflu nuict ou importune ! Peut-estre que tu tires beaucoup dauantage de la pompe des habits ; leur matiere vient de la Nature ; & leur façon du Tailleur. Vne longue suite de seruiteurs te rend elle heureux ? s'ils sont meschans, tu traines auec toy l'apprehension d'vne trouppe de Voleurs, non pas la commodité d'vn grand nombre de Valets ; s'ils sont bons, leur bonté augmente t'elle la tienne ? D'où ie conclus que de tout ce que tu t'attribuës, il n'y a rien proprement qui t'appartienne. Que si tu confesses qu'ils n'ont rien d'excellent, pourquoy t'affligeras-tu de leur perte, & pourquoy te resiouïras-tu de leur possession ? Que si toutes ces choses sont belles de leur

nature, tu en dois faire autant de cas, ne les ayant pas en ta puissance, que si elle estoient à toy, d'autant qu'elles ne sont pas precieuses ny bonnes pour estre parmy tes biens, mais tu les as mises parmy tes biens, par ce que tu les as estimées bonnes & precieuses. Que cherchez vous auec tant de peine & de soins? peut-estre de chasser la pauureté par l'abondance? Tout le contraire vous arriue, puis qu'il faut beaucoup d'aydes & de secours pour conseruer beaucoup de biẽs, & ainsi il est vray que les Grands ont de grãdes necessitez, & que les petits, qui reglent leur desir par le besoin, & non point par l'excez de l'ambition, se passent presque de tout. Mais quoy n'auez vous rien de propre pour recourir aux biens estrangers: le bon estat des choses est-il tellement changé, que ceste Creature, que la raison met au rang des choses diuines, s'estime estre sans esclat, si elle ne luit de la clarté d'autruy? Les Estres se contentent de ce qu'ils ont, & l'hõmme dont l'esprit est vne Diuinité, cherche (à la honte de son Createur (les ornemens de plus viles

Creature. Il a releué l'excellence des hommes au dessus de tous les Etres, & vous en abaissez la dignité au dessous des plus chetifs. En quoy certes vous vous faictes vne iniure signalée : car si le bien est toûjours meilleur que celuy qu'il faict bon, mettant vostre bon-heur en la iouïssance des choses basses, par vostre propre adueu, vous vous reconnoissez encore moindres, d'autant que la nature de l'homme est de ceste condition qu'elle surpasse toutes choses, quand elle se connoit, & leur deuient inferieure, quand elle s'oublie de sa dignité. C'est vn desaduantage naturel, aux Animaux de s'ignorer, & à l'homme vn vice, mais vn vice qui va bien auant; puis que vous estimez que les perfections estrangeres vous peuuent estre auantageuses, bien qu'il soit impossible: d'autant que l'éclat de ce qui luit, ne peut dõner du merite à ce qui n'en a point. De moy ie ne sçaurois accorder que ce qui nuict à son possesseur soit bon. Peut-estre que ie me trompe? ie sçay pourtant que tu ne me contredis pas. Les richesses ne sont donc que de faux biens, puis qu'elles ont causé

de veritables maux à ceux qui les ont poſſedées ; puis que les plus meſchans ſe ſont eſtimez les plus dignes d'auoir tout ce qu'il eſt d'or & de pierres precieuſes. Pour toy qui apprehendes la main des Voleurs, tu te mocquerois de leurs deſſeins ſi tu n'eſtois point chargé dans ton chemin de ce qui te peut donner de la crainte. O l'excellente felicité des biens de la Fortune qui nous rauiſſent noſtre aſſeurance, [illegible] donnant à nous.

POESIE V.

Ce ſiecle eſtoit heureux, qui ſans ſoin &
Sans peine.
Trouuoit tous ſes repas au milieu de la plaine,
Et qui ſe contentoit de l'uſage des glans,
Au lieu que nous cherchons dans les meurtres
ſanglans
De quoy viure, & nourrir les infames delices
Qui corrompent nos mœurs & les changent
en vices.
Cet age n'auoit pas l'adreſſe de meſler
Le vin à ce doux ſuc que l'on voit s'eſcouler
D[illegible] d'une fleur dans le corps d'une abeille,
Pour faire l'Hypocras des liqueurs la merueil-
le.

Le superbe venin, qu'on apporte de Tyr.
N'auoit pas deguisé ny contraint de mentir
L'innocente couleur de la laine etrangere.
On prenoit son repos sur la molle fougere.
Le Nectar qu'on beuuoit glassoit dans les ruisseaux,
L'ombre que l'on cherchoit, venoit des arbrisseaux.
Personne n'auoit veu ces tours que la Fortune
Promene sans respect sur le dos de Neptune,
Et qui volent dans l'eau auec des auirons.
Le silence pressoit la bouche des clairons.
Le sang ne donnoit point sa couleur à nos armes,
Les cœurs ne trembloient pas à l'effroy des alarmes,
Et qui eut bien voulu s'exposer à credit
En recherchãt des coups, qui estoient sãs profit.
Que pleut-il au grand Dieu que l'age de nos peres,
Nous prestât ces vertus, qui nous sõt estrangeres.
Mais le desir ardent de posseder des biens,
Surpasse en son excez, les feux Siciliens.
He! qui fut le premiere, qui creusa des abismes
Pour y treuuer de l'or, seul suiet de nos crimes
Qui chercha le premier ces dangers precieux
Qui se cachãt sous l'eau se cachoiẽt à nos yeux

PROSE VI.

QVe diray-ie des dignitez & des grandeurs, que voſtre ignorance eſleué iuſques au Ciel. Quel embrazement du Mont Gibel, quel deluge cauſera tant de maux, qu'vn Meſchant qui a du pouuoir. Si tu n'as point perdu la memoire, tu te peux ſouuenir que la ſuperbe qui auoit chaſſé les Rois de l'Empire, a reietté le gouuernement des Conſuls, quoy qu'il eut eſté le commencement de ſa liberté. Si par fois les honneurs ſe deferent aux gens de merite, rien ne nous y agrée que la probité de ceux qui en vient bien, & ainſi il arriue que la Vertu honore les charges, & non pas les charges la Vertu. Et ie vous prie qu'elle eſt ceſte puiſſance, pour qui vous auez tant de ſouhaits ? ne prenez vous point garde petits hommes de bouë, ne prenez vous point garde, à qui vous commandez ? Pourrois tu t'empeſcher de rire, ſi tu voyois vn Rat faire le Roy parmy les autres Rats, & s'vſurper l'empire de ce puiſſant Peuple. Eſt-il rien de

plus foible que le corps de l'homme, à qui la piqueure d'vn moucheron peut oster la vie : & neantmoins toute la puissance des Monarques ne s'estend pas plus auant, puis qu'elle ne peut rien que sur le corps & la Fortune. Peut-estre que tu pourras commander à vne Ame libre, & rauir la paix à vn esprit qui la voudra conseruer ; Vn Tyran ayant mis à la gesne vn Philosophe, afin de tirer de sa confession les complices d'vne coniuration, qui auoit esté tramée contre sa vie. Ce grand courage couppa sa langue & la cracha au nez de son Bourreau, & ainsi des tourmens que le Tyran estimoit vne matiere de cruauté, nostre Sage en fit celle de la Vertu. Peut on faire quelque mal, qu'on ne puisse souffrir d'vn autre ? Hercule a faict passer Busiris par les mesmes Loix qu'il auoit faictes. Regulus mettant plusieurs Carthaginois à la chaine, monstra comme on le deuoit lier. Estimeras-tu donc qu'vne personne soit puissante, si elle ne peut faire que le mal qu'elle peut souffrir ? En outre, si les dignitez auoient quelque bonté naturelle, iamais elles n'auroient aucun commerce auec les

Meschans, puis qu'il y a vne incompossibilité entre les choses contraires. Et partant il faut passer pour verité, que les honneurs n'ont rien de bon, puis qu'ils se laissent posseder aux Scelerats. Les plus beaux presens de la Fortune sont ordinairement les recompenses du vice. I'adiousteray encore que personne ne doute que celuy-là ne soit fort, qui a de la force, & celuy-là leger, qui a de l'agilité: de mesme la Musique fait les Musiciens, la Medecine, les Medecins, & la Rhetorique les Orateurs, par ce que chaque chose donne l'effect qui luy est naturel, & chasse celuy qui luy est contraire. Les richesses n'esteignent pas la soif de l'auarice, ny la puissance ne se soubmet pas celuy qui obeït au vice. Ainsi la dignité descouure plustost ceux qui en sont indignes, qu'elle ne les en rend capables. D'où vient donc que les hommes les appellent ainsi, si ce n'est que vous prenez plaisir de donner le nom du bien aux choses qui n'en peuuent auoir la nature: & partant vous appellez richesses, pouuoir & dignité, ce qui ne l'est pas. En dernier lieu, ie puis dire de toute la

Fortune, qu'elle n'a aucune bonté, puis qu'elle se communique quelquefois aux vicieux, & qu'elle ne rend pas bons ceux qu'elle semble fauoriser.

POESIE VI.

Nous sçauons les fureurs de ce Monstre inhumain
Qui tacha de brusler tout l'Empire Romain,
Qui se rongit du sang, qu'vne méme naissance
Deuoit bien asseurer contre sa violence,
Et qui sans s'emouuoir fit souffrir à ses yeux
D'arrester fixement leurs regards curieux
Sur les restes flaitris des membres de sa mere;
Et qui pour acheuer l'excez de sa misere,
Voulut estre Censeur des charmes trespassez,
Qui venoient d'expirer dans ses membres glacez
Ce brutal neantmoins ne limitoit son monde
Que des extremitez de la terre & de l'onde:
Soit de celle où le Ciel fait naistre son soleil,
Soit de celle où le iour va chercher du sommeil,
Soit du septentrion, soit du point ordinaire
D'où il monstre l'esclat de toute sa lumiere.
En fin le iuste effort d'vn absoulu pouuoir
A t'il rangé Neron aux termes du deuoir,

Impitoyable sort, quand l'art & l'artifice
Aident impunément, la licence du vice.

PROSE VII.

ALors interrompant mon silence, ie luy dis? vous n'ignorez pas que l'ambition est vne des choses, qui m'a le moins commandé, mais seulement que i'ay cherché des suiets, pour employer ma vertu, de peur qu'elle ne s'engourdit dans l'oisiueté. Voila (reprit la Sagesse) le seul desir qui pique les Ames, qui de vray sont genereuses, mais qui n'ont pas encore leur derniere perfection, puis qu'elles desir de laisser à la Republique vne bonne opinion de leur merite. Pour te faire comprendre la vanité de ce dessein, ie te prie de repasser en ta memoire que toute la Terre comparée au Ciel n'a presque point d'estenduë, comme l'Astrologie te l'a appris; & de ce petit Monde si nous croyons Ptolomée, à peine la quatriesme partie est habitée d'hommes & d'animaux. Si nous considerons maintenant en ceste partie, ce que les Mers & les Lacs en noyent, ce que les soli-

tudes & les Deserts en occupent : les hommes n'auront presque point de place pour y demeurer. Quel aueuglement? vous voulez estendre vostre gloire dans ce d'estroit, & dilater vostre reputation dans le point d'vn point. Mais quelle grandeur peut auoir la gloire des hommes dans vn si petit espace, si ce n'est le dereiglement de l'ambition ? Adioustez à ceste cósideration, que ce peu de terre est partagé à vne infinité de Peuples, qui ne sont pas moins separez de mœurs, que de l'interualle des contrées qui les esloignent, & ainsi il n'est point de renommée assez forte, non pas mesme celle des Villes entieres, qui puisse passer tant de Mers & tant de Montagnes. Au temps de Ciceron la gloire Romaine ne s'estendoit pas au delà du Caucase, bien qu'elle fut pour lors en son plus grand esclat, & que les Parthes tirassent toute leur crainte de sa puissance. Ne vois tu donc pas combien ce que vous taschez d'amplifier est estroit? n'esperes tu point que la reputation d'vn Citoyen de Rome aille, où la gloire de son empire n'a pû penetrer? Et puis ignores tu que les actions, qui sont dignes de

loüange chez vne Nation, meritent des supplices parmy vn autre Peuple, tant ils s'accordent bien en l'opinion de la vertu. D'où il est aisé d'inferer qu'vn homme qui est amoureux de sa reputation, ne doit pas souhaitter de l'étendre à beaucoup de Nations. Et partant celuy qui sera content de la bonne estime qu'il possedera dãs son païs, aura toute l'immensité de sa gloire bornee dans vne Prouince, combien l'oubliance à t'elle perdu de beaux exemples à faute d'Escriuains? Mais à quoy mesme sert l'Histoire, puis que l'âge consomme les Liures & les Auteurs. Et vous penserez donner de l'immortalite à vostre nom, si vous lefaites passer par la pensée aux siecles à venir. Quel suiet aurez vous de faire les vains, si vous comparez la duree de vostre reputation a celle de l'eternité. Vn moment à quelque proportion, quoy que petite, auec dix mille ans, par ce que la duree de l'vn & de l'autre est finie, mais certes pour grande que soit celle de nostre gloire, elle n'arriuera iamais à cette éternité, puis que celle là souffre des bornes, & que celle-cy n'en a

point. Et de là vient qu'vne reputation de beaucoup de siecles comparée à ceste immensité des temps n'est pas petite, mais qu'elle n'est point du tout. Chose estrange que vous appreniez à bien faire de la vanité d'vn peu de bruit, & non pas de la veritable gloire de la vertu, ny du tesmoignage de vostre cōscience. Escoute combien plaisamment vn certain se mocque de ceste foiblesse. Quelqu'vn ayant attaqué d'opprobres, vn homme qui vouloit paroistre sage, sans l'estre, & qui luy eut dit, vrayment c'est à ce coup que ie connoistray si tu as la patience d'vn Philosophe. Celuy cy dissimulant vn peu sa passion, repartit comme s'il eut eu l'auantage. Et bien connois tu maintenant que ie suis Philosophe; de vray (repartit l'autre) ie l'eusse compris si tu n'eusse point parlé. Qu'elle gloire demeure apres le tombeau à ceux qui ayment la vertu; Que l'homme meure entierement, il ne reste plus aucune reputation: que si par les droits de son merite, l'ame desliurée de son corps, est receuë dans le Ciel, elle mesprisera tous les biens de la terre, par la iouissance de ceux de la gloire.

Comme

POESIE VII.

CEluy qui se pique d'honneur
Qui cherit follement la gloire,
Et qui termine son bon heur,
Dans quelque lignes de l'Histoire.
Qu'il compare le Firmament
Et tout ce que sa voute enserre
A cés atome d'element,
Que les hommes nomment la Terre.

Tout chargé de confusion,
Il condamnera la manie,
Qui portoit son ambition,
Aux vœux d'une gloire infinie,
Et qui cherchoit à son renom
Dans un poinct une grande place,
Quoy que la grandeur de son nom
Vint seulement de son audace.

Mais pourquoy superbes Mortels
Aymez vous tant la Renommée,
Si l'on vous dressoit des autels.
Vous n'auriez que de la fumée:
Pourquoy tachez vous vainement
De vous rendre recommandables

Pourquoy

Pourquoy dans vostre sentiment,
Vous estimez-vous adorables.

Quant tout ce qu'il y a d'Humains
Employeroit toutes ses langues
Toutes ses voix, toutes ses mains
A vous composer des harangues:
Tout se termine dans l horreur
De ces impitoyables Parques,
Qui font égale au Laboureur
Le plus illustre des Monarques.

Où sont les cendre de Caton?
Où est le genereux Fabrice,
Où est Brutus, y pense t'on,
Apres son immortel seruice?
La gloire dessus leur tombeau
Marque en deux ou trois caracteres
Se qui nous reste de plus beau
De ces ames toutes guerrieres.

Mais quoy que leur illustre nom
Se conserue en nostre memoire,
La vertu de ce grand renom
Les laisse sous la tombe noire:
Mesme si par un heureux sort
L'Honneur prolonge leurs années,

Il leur reste encore vne mort
Et de secondes destinées.

PROSE VIII.

MAis afin que tu ne croye pas, que ie sois portée de quelque haine contre la fortune, & que ie luy fasse vne iniuste guerre, ie veux luy accorder qu'elle oblige quelque fois les hommes, mais c'est quand elle leur fait voir son inconstance. Tu ne comprends peut-estre pas mon discours? C'est vne chose estrange, que ie ne puis exprimer ce que ie desire, voicy neantmoins mon opinion. La mauuaise Fortune est plus vtile aux hommes, que celle qui semble estre heureuse; d'autant que celle cy se feint tousiours pour tromper, où celle là confesse sa legereté par ses changemens, l'vne deçoit, l'autre instruict: celle-là gesne l'esprit par des apparences de vray bien, & celle-cy le desire par l'experience d'vne fausse beatitude. Et ainsi tu vois celle-là tousiours plaine de vent, glissante & aueugle en la connoissance de ce qu'elle est: au contraire celle-cy paroist sombre, composee & prudente, En dernierer lieu; la bonne Fortune

détourne les hommes de la possession du vray bien, par ses caresses, & la mauuaise les y pousse par ses aduersitez. Ne contes-tu pour rien, que ceste Fortune que tu estimes si austere & si facheuse, a fait la distinction de tes veritables Amis. C'est elle qui t'a fait discerner leur visage: en se retirant, elle a emmené les siens, & ta laissé ceux qui sans faintise sont à toy. Combien eusses tu achepté ce bien, lors que tu estois heureux en ton opinion, ie te prie ne cherche plus tes biens, tu les possedes en la connoissance de tes Amis.

POESIE VIII.

SI les saisons en leur retour
Garde les droicts de preseance:
si le Soleil preside au iour,
si la Lune sa sœur reluit en son absence.

Si l'Occean respecteux
N'e sort point du lict de son onde
De peur que ses flots orgueilleux,
Ne cachent a nostre œil la moitié de son mõde.

C'est l'amour qui fait ces accors
Qui estend au Ciel son empire,

Qui retient la mer dans ses bors,
Et qui fait ce doux air, que la terre respire.

Que ces mouuemens si diuers,
Se relaschent dans la Nature,
On verra fondre l'Vniuers
Et suiure à l'abandon le sort & l'auanture.

Tous ces Estres qui sont vnis,
Du nœud d'vne saincte alliance,
Voyant tous ces accords finis
N'auront plus le doux fruit de leur intelligēce.

L'Amour vnit les Nations
Ostant le fiel de leurs courages:
L'Amour nourrit les passions
De cét innocent feu, qui fait les mariages.

L'Amour est la loy des Amis:
O qu'il nous seroit souhaitable.
De voir aussi nos cœurs soubmis
A la loy que le Ciel trouue douce & aymable.

LIVRE TROISIESME.

PROSE. I.



LLE auoit des-ja acheué ces beaux vers, que leur douceur me rauissoit encore : reuenant donc vn peu de l'admiration de tant de merueilles, ie m'escriay : Souueraine Consolation de Ames trauaillées d'inquietude, vous m'auez tellement soulagé, & par le poids de vos belles sentẽces, & par les charmes de vostre agreable melodie, que ie me sens assés fort contre les attaques de la Fortune. Et partant ie desire à ceste heure, auec passion, les mesmes remedes que ie fuyois tantost auec diligence. Ton attention & ton silence (repartit la Philosophie) me l'ont fait connoistre : aussi attendois-ie ceste disposition, ou à parler

plus veritablement, ie la mettois dans ton esprit. Ceux qui restent sont vn peu amers à la bouche, mais ils sõt doux à l'estomach: ils agacent le goust, mais ils flattẽt le cœur. Tu confesses que le desir d'oüyr mes discours t'a esmeu: de quel rauissemens ne serois tu surpris, si tu sçauois le lieu où i'ay commencé de te conduire. B. Quel est donc vostre dessein? P. Point autre que de te monstrer la vray felicité d'ont tu as eu quelques songes, sans que ton esprit occupé aux images sensibles, puisse arrester sa pensée sur sa veritable nature. B. Ie vous supplie, sans apporter de plus longs retardemens de me faire voir ceste felicité. P. Ton desir est trop raisonnable pour souffrir vn refus, ie cõsens à ta requeste, neantmoins ie te la veux dépandre, afin que tournant les yeux de son costé tu ne sois poinct trompé en la connoissance de la vraye beatitude.

POESIE I.

CEluy qui veut semer ses champs,
Pour y faire naistre des gerbes,
N'y plante point le fer de ses contres tranchans,
Qu'il n'en ait arraché la fougere & les herbes.

Le miel est plus delicieux
Quand vne liqueur bien amere
Prepare nostre goust à ce boire des Dieux,
Qui surpasse en douceur le sucre de Madere.

Les Astres ont plus de beauté
Apres le regne des orages:
Les lumieres du iour ont plus de maiesté
Lors qu'vne sombre nuit a chassé ses nuages.

Par ceste Loy tu dois souffrir
L'iniustice de la Fortune,
Afin de l'obliger en suitte t'offrir
Les dons d'vne faueur, qui ne soit pas cōmune.

PROSE II.

COmme elle eut vn peu arresté ses yeux, & recueilly ses pensées, elle commença de ceste sorte. Les soins qui trauaillent les hommes, sont differens dans leurs moyens, mais ils se recontrent tous dans la poursuitte d'vne mesme fin, qui est la fidelité, Or à proprement parler, la felicité n'est rien que ce qui contente le desir de celuy qui le possede, & vn bien qui comprend tous les autres. Il ne luy peut rien manquer, autrement il ne seroit pas le sou-

uerain, par ce qu'il laisseroit encore quelque chose hors de soy à souhaiter. D'où ie conclus que la beatitude est vn estat accomply de touts poincts & vn amas de tout ce qui est bon. C'est là que tendent tous les hommes comme i'ay dit, quoy qu'ils marchent par des chemins diuers : d'autant que leur inclination naturelle les porte à la recherche de ce bien, mais l'erreur les en destourne. Il y en a qui faisant consister ceste felicité à n'auoir besoin d'aucune chose, tachent d'amasser des richesses. Les autres estimant que ce qui est digne de reuerence est le souuerain bien, s'efforcent par les dignitez de meriter du respect de leurs Cytoyens. Quelques autres ne pouuant s'imaginer ceste parfaicte beatitude que dans vne puissance absoluë, ils employent toute leur industrie à ne reconnoistre point de maistre, ou s'ils en ont vn, de s'en approcher le plus prés qu'il leur sera possible. Mais ceux qui ayment passionnement la gloire, se portent à l'exercice des armes, ou du barreau, afin d'en acquerir. Ceux qui mettent le bon-heur dans la ioye & les plaisirs, croyent que la volupté est le seul bien des hommes. Il est d'autres qui meslent ces

biens, comme ceux qui desirent les richesses, raportant leur vsage à la iouïssance des plaisirs, ou au pouuoir: ou bien ceux qui font seruir la puissance au desir d'auoir de l'argent, ou d'acquerir de la reputation, souhaitant d'estre puissans seulement, pour deuenir riches ou illustres. C'est donc en ces desseins que toute la vie des hommes roule: c'est à dire que tout leur soin est de posseder la bien-veillance du peuple pour estre glorieux, & d'auoir vne femme & des enfans, afin d'estre contens. Pour le regard des Amis, c'est vn bien si sainct & si auguste qu'il ne faut pas le ranger parmy ceux de la Fortune, mais le mettre auec celuy de la vertu. Tout le reste se fait ou pour la puissance, ou pour la volupté. Il est maintenant aisé de rapporter les perfections du corps à ce que nous auons dit puisque la force & la grandeur regardent la puissance, la beauté & la vigueur, la gloire & les plaisirs. C'est seulement par ces attraits que la felicite ce fait desirer: la raison de cecy est que le souuerain bien n'est rien que ce que tout le monde recherche. Mais nous auons des-ja arresté que le souuerain bien estoit la beatitude. La felicité n'estant donc

que ce qui excite de plus grands ſouhaits, tu as deuant les yeux l'image du bon-heur de l'homme, ayant en veuë les richeſſes, les honneurs, la puiſſance, la gloire & la volupté. Epicure s'arreſtant à ceſte derniere, y eſtablit le ſouuerain bien, par ce que tous les autres biens ſeruent au contentement de l'eſprit. Ie reuiens aux hommes, qui de vray pourſuiuent la beatitude, mais comme ceux, qui cherchent leur maiſon eſtans pleins de vin. Ne vous ſemble-t'il pas que ceux-là ſe trompent, qui taſchent de n'auoir beſoin d'aucune choſe? certes cét eſtat peut ſeulement eſtre eſtimé heureux, qui n'a aucune neceſſité, & qui ne va point à l'emprunt des biens d'autruy? Peut-eſtre que ceux qui attribuent vn ſouuerain reſpect à la ſouueraine felicité, n'ont pas de veritables ſentimens? Tant s'en faut: puis que les deſſeins des hommes ne ſe pourroient porter à l'acquiſition d'vn bien, qu'ils iugeroient indigne de leur recherche. La puiſſance ne doit elle pas eſtre rangée parmy les biens? pourquoy non. Faudra t'il croire que ce qui ſurpaſſe toutes choſes en l'eſtime des hommes ſoit foible & infirme. L'honneur peut-il compatir auec le meſpris? ie ne cô-

çois point comme quoy on peut separer ce qu'on iuge excellent de la gloire. Qui oseroit dire que la felicité fut triste, pleine d'inquietudes & subiette aux atteintes de la douleur: puis que dans la iouïssance des moindres choses, on ne veut pas souffrir ces incommoditez. Si vous desirez sçauoir ce qui fait que les hommes poursuiuent auec tant de soin, les richesses, la gloire, les Royaumes, & les plaisirs: c'est qu'ils se figurent dans leur iouïssance, du contentemét, de la reuerence du pouuoir & de l'esclat. C'est donc le souuerain bien que les hommes s'efforcent d'acquerir par tant de diuers soins en quoy on reconnoist la force de la Nature, qui anime d'vne mesme inclination tant de differentes humeurs.

POESIE II.

Il me vient vn dessein de marquer en mes vers,
Les loix & les accords de ce vaste Vniuers
Et d'y faire admirer l'instinct de la Nature
Qui ne sçauroit souffrir l'outrage d'vne iniure,
Quoy que l'or & l'émail attachent les Lions,
Que pour se garentir de leurs rebellions,
Vne amoureuse main les flatte & les caresse,

Ils ont tousiours horreur du lieu qui les presse:
Le sang qui les nourrit, les fait ressouuenir
Que des Roys cõme ils sont, ne peuuent soutenir
L'insupportable ioug de ce rude esclauage.
S'ils forcent leur prison leur violence rage,
Escoute sans respect la voix du Gouuerneur:
Son sang est le premier, qui chãge leur couleur.
Ces Chantres innocens, qu'on oyt sous la ramée
Sentant leur leberté d'une cage enfermée,
Ne s'appriuoisent point à ces charmans apàs,
Dont vn soin curieux appreste leurs repas.
Ils foulent à leurs pieds ceste riche ambroisie,
Dont on veut achepter leur douce melodie,
Leur petit abreuoir est remply de poison:
Ils ne peuuent souffrir leur estroite maison.
Que s'ils ont apperceu les ombres d'vn bocage
Les plus rauissans tons de leur plaisant ramage
Ne sont que des souspirs, qui aprennent aux bois,
Que les faire chanter, c'est les mettre aux abois
Vn arbre estant contraint de la main qui le plie,
Panche tous ces rameaux, se courbe & s'humilie,
Et puis en vn moment, on le voit remonté
Au poinct, ou ceste main forçoit sa liberté.
Le Soleil en mourant, se laisse choir en l'onde,
Puis renaist au matin & r'anime le monde.

Chaque chose a son cours & son seul reglemẽt
Et de ioindre sa fin à son commencement.

PROSE III.

DE mesme vous autres petits animaux de terre, vous auez vne legere connoissance de vostre principe Quelque foible que soit vostre pensee, elle conçoit ie ne sçay quoy de la beatitude; vostre inclination vous y conduit, mais l'ignorance vous en destourne. Considere si de toutes ces choses dont les hommes composent la felicité, il y en a vne qui les puisse rendre contens. Si l'argent, les honneurs & les plaisirs establissoiẽt vn bien à qui rien ne mansquast, il faudroit aduouër que leur ioüissance, rendroit heureux celuy qui les posséderoit: mais si tout cela n'a que l'apparence de ce qu'il promet, & qu'il ait plus de veritables deffauts que de solides perfections, ne faut-il pas confesser que c'est seulemẽt vne vaine image de la felicité? C'est de ta bouche que ie veux tiré cét adueu; tu as esté riche dis-moy pendant que tu viuois dans l'abondance de tant de cõmoditez, le deplaisir d'vne iniure n'a t'il iamais troublé ton esprit? B. Ie ne me sçaurois souuenir d'auoir esté content iusques à

ne point ressentir d'inquietudes. P. Cela ne venoit il point de l'absence d'vn bien que tu eusses voulu posseder ; ou de la presence d'vn mal que tu eusses desiré ne pas souffrir? B. Vous dites bien. P. Tu souhaittois donc la presence du premier, & l'absence du second. B. Ie l'aduouë. P. On souffre la necessité de ce que l'on desire. B. Il est ainsi. P. celuy qui a besoin de quoy que ce soit, ne peut suffire à soy-mesmes. B. Ie ne le sçaurois nier. P. Donc dans la possession de tant de biens, tu auois ce defaut, puis que tu auois des desirs & des craintes. B. Ceste verité me contraint. P. Donc les richesses ne sont point capables de contenter vn cœur, ce que toutesfois elles sembloient promettre. Voicy vne consideration que ie n'estime pas de peu de poids : l'argent n'a rien que la violence ne puisse oster à celuy qui le possede. B. Ie le confesse. P. Tu ne sçaurois auoir vn autre sentiment, sans reietter l'experience qui nous aprend tous les iours, que le foible n'a des cõmoditez que pour l'auarice du plus fort. D'où naistroient tant de procez, s'il n'y auoit point d'iniustices, & si on n'vsoit point d'artifice & de force pour rauir l'autruy. B. Sans doute le monde seroit sans

brouïllerie & ſans querelle. P. Il faut donc aduouër que celuy qui aura de l'argent, aura beſoin d'vn ſecours eſtranger pour le conſeruer. B. Cela ne peut eſtre contredit. P. Il ne ſeroit pas obligé d'obeïr à ceſte neceſſité, s'il ne poſſedoit rien des choſes qui ſe peuuent perdre. B. Ie ſuis encore de cét aduis. P. Voicy vn eſtrange prodige: les richeſſes, qui promettent de porter l'homme au point de n'auoir beſoin de perſonne, le contraignent à ſe ſeruir de tout le monde. De plus, conſiderons comme quoy les richeſſes chaſſent la pauureté? Peut-eſtre que les Riches ne peuuent auoir faim: peut-eſtre que la ſoif ne les altere iamais: peut-eſtre que le froid n'oſe geler les membres de ceux qui ont leurs coffres pleins d'écus. Cela ne va pas ainſi (me diras tu) mais ils ont des remedes à tous ces maux. C'eſt ſoulager la neceſſité non pas la guerir. Et puis ſi le deſir d'auoir eſt continuel, il y a tousjours quelque defaut à reparer: ie ne dis point que la nature ſe contente de peu & que l'auarice n'a iamais aſſez & partant ſi les richeſſes ne peuuent chaſſer l'indigence, mais au contraire, ſi elles la font; pourquoy eſtimes tu qu'elles puiſſent donner vn bien qu'elles n'ont pas.

POESIE III.

Qvoy que l'Auare ambitieux
Pust s'enrichir de tout vn Monde,
Et rendre son coup glorieux
Des perles qui naissent dans l'onde:
Bien que cent Bœufs dedans ses champs
Trainassent le soc & le coutre
Les soins de ses remords tranchans
Perçeront son cœur d'outre en outre.
Et rien auec luy ne descend au tombeau
Aussi tost que la mort a esteint son flambeau.

PROSE IV.

MAis quoy les charges rendent dignes de respect, ceux qui les tiennent? les dignitez ont elles ce pouuoir de mettre les vertus dans l'esprit de ceux qui en sont honorez, & de les purger de leurs vices? certainement il arriue trop souuent que les Magistrateurs seruent plustost à faire esclatter la malice qu'à la corriger. C'est de là que nous prenons suiet d'accuser l'iniustice vsurpation que les meschãs en font: ce qui donna pareillement l'asseurance à Catule d'appeller Nonius, Apostume, biẽ qu'il fut assis dans la chaire d'iuoyre des

Senateurs. Ne vois tu pas quel blame les honneurs apportent à ceux qui n'en sçauēt pas vser, puis que tout leur esclat ne sert que pour esclairer & faire voir combien ils en sont indignes. Tu pourrois douter de ceste verité, si toutes les miseres qui t'affligent, t'auoient pû faire consentir de partager l'honneur du Consulat auec Decoratus, de qui tu connoissois l'esprit bouffon & malicieux ? Il est impossible d'estimer que celuy là merite du respect à raison de l'honneur qu'il possede, quand nous le iugeons mesme indigne de posseder l'honneur. Mais si tu voyois vn homme sage, tu ne sçaurois luy refuser la reuerence qu'il merite, ny le croire incapable d'vne sagesse que tu admires en luy ? non tu ne sçaurois. Et la raison de cecy est, que la vertu a vne certaine splendeur, qui ne permet pas que ceux qui en sont pourueus, demeurent cachez. Et parce que les honneurs populaires n'ōt pas cét effect, il est aisé de recueillir qu'ils n'ont pas mesme assez de beauté ny de merite pour eux, ce qui est à considerer attentiuement. Car si vne personne est d'autant plus contemptible que plusieurs la mesprisent, les grandes charges,

qui font voir les Meſchans à plus de perſonnes ſans rendre capables de reſpect, les expoſent à plus de meſpris. Et à vray dire ce n'eſt pas ſans raiſon, puis que les Meſchans rendent la pareille aux dignitez, les foüillans de leur honte & de leur infamie. Mais afin que tu ne puiſſes ignorer que ces grãdeurs apparentes ne ſont point capables de donner vn veritable merite. Peſe ceſte cõſideration. Si quelqu'vn apres auoir eſté Conſul pluſieurs fois, ſe treuuoit parmy les Barbares, ſeroit il honoré d'eux. Si les charges auoient cét effect naturel, quelque ſauuage que fut vn peuple, il ne manqueroit pas de luy rendre les témoignages de ſon deuoir, de meſme que le feu eſchauffe par tout par ce qu'il n'y a point de pays, où il ne ſoit chaud Les grandeurs n'ayant pas cét aduantage de leur nature, mais de la ſeule opinion des hommes ceux qui les poſſedent, ne ſont pas plutoſt arriuez parmy les peuples: qui ont d'autres ſentimens, qu'ils perdent l'eſtime de leur Nation. Voila ce qui arriue parmy les Eſtrangers. Ce n'eſt pas que leur gloire ſoit conſtante au lieu meſme où elle eſt en vogue. Croyez vous que ceſte opi-

nion de grandeur dure tousiours? La Perfecture qui estoit la grande vanité d'autrefois, n'est plus qu'vn nom, & vne charge odieuse à ceste heure. C'estoit iadis vne illustre loüange d'auoir soin du mesnage des bleds: est-il rien de plus mesprisé dans le siecle, ou nous viuons? il faut reconnoistre la verité de ce que i'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui n'a point de propre gloire, l'emprunte de l'opinion & la pert aussi-tost. Donc si les grandeurs ne rendent pas vn homme digne de respect, si elles se tachent du vice des meschans, si le temps ternit leur lustre, si les diuers Peuples en font des iugemens cõtraires, qu'ont elles de beau & de recõmandable de leur nature, tant s'en faut qu'elles puissent rien communiquer aux autres.

POESIE IV.

Quoy que la soye & l'escarlatte
Prétassent leur éclat à l'Empereur Neron,
Et qu'il eut les attraits, dont la perle nous flatte
Si n'estoit-il pourtant qu'vn illustre Larron.

Par fois il partageoit sa gloire
Aux Peres du Senat, demy-Dieux des Romains :
Qu'ils en fussent heureux, ie ne le sçaurois croire,
Puis que ce don passoit par ses infames mains.

PROSE V.

LEs Empires & la faueur des Princes peuuét-ils rendre vn homme puissant? pourquoy non, quand leur felicité est constante. Ouy : mais nous auons dans les siecles de nos Peres, & dans celuy où nous viuons, les exemples de quelques Roys, qui ont changé leurs Couronnes aux incómoditez d'vne pauure fortune. O que ceste puissance est peu considerable, qui ne sçait pas se conseruer elle mesme! Que si la possession d'vn Royaume est source de bon heur, ne doit-on pas accorder ayant quelques defauts, qu'elle a aussi quelques miseres. Pour grande que soit l'estenduë d'vne Monarchie, chaque Roy est respecté d'vn seul peuple, & mesconneu de plusieurs:& de ce costé-là luy viennent ses desplaisirs, comme il tiroit sa ioye de sa puissance. D'où l'on peut conclure, que la part

que les Princes ont aux infortunes, est plus grande que celle qu'ils prennent aux prosperitez. Ce Tyran n'auoit pas mauuaise grace, qui representoit les inquietudes du Roy par les craintes qu'vne espée soustenuë d'vn filet sur sa teste, luy causeroit. Qu'elle puissance est celle, qui ne se peut seulement garantir des mauuaises imaginations? Et neantmoins ceux qui ne sçauroiét auoir le repos, qu'ils desirent, font vanité de leur grandeur. Dis-moy, crois tu celuy là puissant, qui souhaite ce qu'il ne peut posseder? Estimes tu celuy là puissant, qui a vn grand nombre d'estaffiers à son costé, qui craint ceux qu'il fait trembler, & qui ne peut paroistre redoutable que par la misere de ses esclaues. Que me reste-t'il à dire des fauoris des Princes, puis que eux mémes n'ont pas ce qu'on attend de leur bienveillance, & que leur authorité les a souuét abessez par vne soudaine disgrace, & abbatus de sa propre ruine. Toute la faueur que Neron fit a son Maistre Seneque fut de luy laisser le choix de sa mort. Antonin exposa Papinian aux espees de ses Soldats, quoy qu'il eut possedé tout seul vne partie des caresses de la Cour. Il est vray que l'vn &

l

l'autre meditoit de quiter sa dignité, & mesme que Seneque tacha de ceder ses biẽs à Neron, & de chercher du repos hors du commerce du grand monde : mais le malheur qui les trainoit au precipice, ne leur permit pas d'acheuer ce dessein. Quelle opinion as tu donc d'vne puissance, qui est redoutable à celuy, qui la possede, & dont on ne sçauroit se desfaire quand on le desire ? Peut-estre que ces Amis de la Fortune & nõ pas de la vertu, peuuẽt seruir d'appuy qui ne sçait que le mal-heur, nous fait des aduersaires de ceux que la prosperité nous rendroit Amis : & qu'elle peste nous peut d'auantage nuire qu'vn Amy dissimulé.

POESIE V.

CEluy qui cherche la puissance
Doit moderer la passion,
Que donne vne iniustice licence,
Et regler son ambition
Dessus les Loix de l'innocence.

Encore que nostre domaine
Allât du Coucher au Leuant.
Notre puissance se ravaine
Si nous n'auons auparauant
Le cœur exempt de toute peine.

POESIE VI.

PROSE VI.

POur le regard de la gloire, qui peut ignorer, que souuent elle est vaine, & mesme quelque fois honteuses. Et partant le Tragique a bonne raison de s'écrier. O gloire, ô gloire! que ton pouuoir est admirable d'enfler mille petits hommes à vne grandeur demesuree. Plusieurs n'ont ils pas acquis vne bõne reputation pat les iniustes loüanges du Peuple? est-il rien plus digne de blâme puis que celuy qu'on loüe par complaisance, doit rougir de ses loüanges par raison. Que si les vertus exigent ceste recommandation, quel aduantage en retire le sage, qui ne mesure pas son merite à la fausse opinion du peuple, mais au veritable témoignage de sa conscience. Si c'est vne bonne & loüable action d'auoir estẽdu la gloire de son nom: c'est vn iuste reproche de ne l'auoir pas fait. Mais cõme il y a plusieurs Natiõs, (selon ma remarque de tantost) qui pour la distance des lieux, ne peuuent cõnoistre la renõmée d'vne personne, il arriue que celuy qui te paroist plein de gloire & de splendeur n'estant pas veu de la moitié du monde, est estimé sans éclat,

Et quant cela ne seroit point, ie ne sçaurois faire cas d'vne reputation qui n'est pas appuyee sur le iugement du merite, & qui ne se peut conseruer par la renommée. Qui peut ignorer à moins que d'estre ou stupide ou aueugle combien la Noblesse est vaine ? Si l'on considere son éclat, elle est d'autruy, puis que la noblesse à proprement parler, n'est autre chose qu'vne loüange que nos Ancestres ont acquise par leur valeur. Que si elle consiste en la recõmandation, sans doute les vicieux mémes paroistront nobles, si la flatterie leur fait des Eloges. Et partant si tu n'és recommandable de toy mesme, ie ne crois pas que la splendeur d'autruy te puisse rédre illustre. Que si la noblesse d'vne bonne race est en quelque façon vtile, ie crois que c'est par l'estroite obligation qu'elle laisse de ne pas degenerer de la vertu des Ancestres.

POESIE VI.

De tout le genre humain la naissance est égale,
Il n'est qu'vn Createur:
Celuy qui nous nourrit est celuy qui regale
Les moindres animaux, Dieu est nostre Pasteur.

Le Soleil tient de luy ceste grande lumiere
Qui le fait Roy du iour:
La Lune à ses rayons de la source premiere
Que nous ouure sans fin, son incroyable amour.

C'est luy qui a donné tãt d'hõmes à la Terre,
Et tant d'Astres aux cieux:
Luy qui fait la prison, où apres il reserre
Ces Esprits immortels, qui sont de petits Dieux

C'est donc iniustement qu'on vante la fumee
De quelque vieux tableaux
Le plus grãd des Geants, n'a rien sur le Pigmee:
Leur principe est égal, égal est leur Tombeau.

Vn homme est roturier souffrant que la ma-
Gourmande sa raison (lice,
S'il se defend tousiours des attaintes du vice
On doit croire qu'il sort d'vne bonne maison.

PROSE VII.

QVe diray-je des voluptez, dont le desir est plein d'inquietude, & la ioüissance de repentir. Qui pourra conçeuoir de combien de douleurs & de maladies elles vsent le corps, qu'elles semblent flatter C'est le seul fruict que l'on retire de l'vsage

des plaisirs. Quiconque voudra seulemẽt se souuenir de la fin de ses débauches, connoistra de combien d'amertumes la volupté est meslée. Et puis si les plaisirs peuuét rendre heureux, ie ne voy pas pourquoy les Bestes ne seront pas heureuses aussi bien que l'Hõme, puis que toutes leurs inclinations & leurs sentimens s'vnissent à la iouissance des voluptez: là où ceux d'vne Creature raisonnable ne se sçauroient tous recueillir à vn commerce si brutal. Le contentement qu'on reçoit d'vne femme & d'vne famille est raisonnable, mais il n'est que trop vray (au sentiment de quelqu'vn) que la Nature donne des Bourreaux aux Peres en leur donnant des Enfans. Ce seroit vn soin superflu de te vouloir donner d'autres connoissances, que celles que tu tiens de ta propre experience. Ie ne sçaurois reietter la belle parole d'Euripide sur ce suiet, quand il a dit, que celuy qui n'auoit point d'enfans, estoit heureux par son propre mal-heur.

POESIE VII.

Semblable à ces petits voleurs,
Qui dérobent aux fleurs

Leur douce mane,
Le plaisir profane
Offrant ses attraits
Laisse tous ses traits
Dedans l'ame,
Qu'il enflame,
Et pour vn peu de miel
Dont il flatte ces cœurs, il les remplit de fiel.

PROSE VIII.

IL ne faut point douter que ces choses dont nous auons discouru jusques à maintenant, ne soient des detours pour arriuer à la vraye felicité, où elles ne conduiront pourtant iamais, quoy qu'elles le promettent. Ie te veux monstrer en peu de mots combien de peines les accompagnét. Ton dessein est d'amasser de l'argent? il faut le rauir d'entre les mains d'autruy : tu veux auoir des dignitez? il faut faire l'esclaue deuant celuy qui les donne : & pour deuancer les autres en honneur, il se faut abaisser à vne infinité de laches & honteuses humiliations. La puissance te donne t'elle du desir? tu seras exposé aux perfidies & aux trahisons de tes suiets : recherches tu la gloire? tu pers ton repos. Ton inclination

se porte à la iouïssance des sales voluptez ? qui sera assez lache pour ne point mespriser de rendre des seruices si honteux à sa chair. Pour le regard de ceux qui prisent les biens du corps ; il est euident que leur appuy est foible. Pourrez vous point surpasser les Elephans en grandeur ; les Toreaux en force ? Peut-estre que vostre legereté deuancera celle des Tygres. Regardez l'estenduë, la fermeté & la vitesse du Ciel, & cessez d'admirer les choses basses. Si les beautez qui touchét vos yeux, vous paroissent plus agreables que celles de ce grand ouurage, vous estes au moins obligez d'en admirer la conduite. Laissant ceste prouidence à vostre consideration, il faut que ie m'arreste vn peu aux charmes de ceste beauté, que vous aymez si sottemen. Ah ! qu'elle est inconstante, & que les fleurs du Printemps luy sont semblables, en ce qu'elles paroissent belles, & s'effacent quasi en vn mesme moment. Si nous auions des yeux de Lynx (comme disoit Aristote) pour passer dans les obiects, ce corps d'Acibiades dont l'exterieur est si rauissant, ne paroistroit-il pas hydeux ? Ce n'est donc pas ta perfection qui te rend beau, mais la foi-

blesse des yeux, qui te regardent. Il n'importe neantmoins, ie permets que vous estimiez la beauté des visages, pourueu que vous m'accordiez que tous ces attraits, qui font le suiet de vos rauissemens, peuuent estre flaittris par vne fievre de trois iours. De ce discours, il faut inferer que tout ce qui ne peut donner la satisfaction qu'il promet, & qui a des defauts & des manquemens qu'il couure, n'a pas le pouuoir de conduire l'Homme à la iouïssance de la beatitude, ny de rédre quelqu'vn heureux.

POESIE VIII.

LAs! que profonde est l'ignorance
Qui nous oste la connoissance:
Cherchez vous de tresors dans le fort des buissons
Et des perles dessus la vigne:
Tendez vous vos filets, peschez vous à la ligne
Sur les Monts sourcilleux, pour prendre des poissons.

Le Dain ne chreche pas la plaine
Dedans la plage Thireene:
L'Homme n'ignore pas les cachots de la Mer,
Il sçait où la perle se cache
Et où l'on peut treuuer la precieuse tache,

Qui rougit nos habits pour les faire estimer.

Mesme son sçauoir luy exprime
Qu'elles costes du grand abisme.
Nourrissent ces poissons, dont les corps sont vnis,
D'où viennent ceux qui se herissent
De piquans équillons, & qui se garantissent
Des mōstres de la Mer, quoy qu'ils soiēt infinis.

Mais ! ô malheur inconsolable
Ce bien qui leur est souhaitable
Ne penetre iamais son noir aueuglement,
Son esprit fort peu moins que l'Ange.
Estāt touiours chargé & de poudre & de fange
Demeure enseuely, dans ce bas element.

Quel vœu feray-ie pour ces ames
Qui sont stupides & infames
Sinon que leur esprit connoisse les vrais biens
Apres que leur ame opprimée,
Du mensonge du bien, contre soy animée,
Maudira son erreur, sans briser ses liens.

PROSE IX.

C'Est assez de t'auoir de peint l'image de la fausse beatitude, il ne reste plus que de te monstrer l'idée de la veritable. B.

Ie reconnois que la satisfaction ne se treuue pas dans les richesses ; la puissance, dans la royauté : la reuerence, dans les dignitez la reputation dans la gloire : ny les vrais plaisirs, dans la volupté. P. Sçais tu pourquoy cela ne peut estre. B. I'ay quelques petites lumieres, qui me le font entreuoir, ie voudrois neantmoins bien l'entendre plus parfaitement de vos instructions. P. La raison n'en n'est pas fort cachée: toute la tromperie vient de ce que la foiblesse de vos esprits diuise ce qui est simple en sa nature, & le separant de la verité, elle l'attribuë au mensonge. Crois tu que celuy qui n'a aucune necessité, ait quelque defaut de puissance? B. Nenny. P. Voila qui va bië, d'autant que s'il est quelque force moins accomplie, elle recherche en son besoin le secours d'autruy. B. Cela est veritable. P. Döc se passer de tout appuy estranger & estre puissant c'est la mesme chose; & le pouuoir & la suffisance n'ont qu'vne nature. Qui seroit de cette condition seroit-il digne de mespris ou de reuerence. B. Ie ne vois pas qu'il y ait raison de douter en cecy. P. Adioustons à la suffisance & au pouuoir le respect, & de ces trois choses n'en faisons

qu'vne, il faut ainsi conçeuoir la felicité si nous voulons en auoir vne parfaicte expression. Croiras tu maintenant que cela soit digne d'estime ou de mespris? prend garde de ne point accorder que ce que nous auons conséty estre au dessus de toutes les necessitez; estre puissant & plein d'honneur, ait besoin d'vn esclat qu'il ne puisse receuoir de soy-mesme, & ainsi qu'il ne soit contemptible de ce costé-là. B. Ie ne le sçaurois iuger que tres-glorieux comme il est. P. Ceste consequence est donc necessaire, que la recommandation n'est pas separée de ces trois choses. B. Ie l'aduouë. P. Donc ce qui n'a aucun besoin de l'autruy, ce qui peut tout faire de ses propres forces, ce qui est honorable, est aussi remply de ioye. B. Ie ne sçay pas d'où il pourroit arriuer des tristesses à celuy qui seroit fait de la sorte. P. Il est donc necessaire d'aduouër que rien ne manque à ses contentemens, mais il n'est pas moins veritable que l'abondance, le pouuoir, le respect & la ioye n'ont que la mesme nature, bien qu'ils ayent des noms fort differens. B. Cela est certain. P. C'est ceste vnité indiuisible que l'ignorance des hommes partage, en

quoy ils aydent à se tromper: car diuisant en parties ce qui n'en à point, ce n'est pas de merueille, s'ils ne rencontrent pas ny ceste portion de bien, qui n'est point, ny ce tout, qu'ils ne connoissent pas. B. Comment cela arriue t'il? P. Quiconque desire les richesses, pour fuir la pauureté, ne se met pas en peine de la grandeur, & mesme il retranche les plus innocens plaisirs de la Nature, aymant mieux perdre beaucoup de sa gloire, qu'vn peu de cét argent qu'il a acquis, & ainsi celuy que la force abandõne, que les douleurs affligent, que la bassesse tient dans les mespris, que l'obscurité cache dans la poussiere, ne peut estre content. Au contraire celuy qui a tous ses desirs pour la puissance, dissipe ses biens, mesprise les voluptez, & se soucie fort peu d'vn honneur, qui en est separé. Tu vois assez combien de choses manquent à vne personne de cette inclination, puis que biẽ souuent elle n'a pas les necessaires, & qu'vne infinité de soins la déchirent; d'où il arriue que ne pouuant se défaire de ces importunitez, elle cesse d'estre puissante, ce que principalement elle cherchoit. On peut facillement discourir des honneurs,

de la gloire, & des plaisirs : car toutes ces choses ayant vne simple nature, quiconque voudra les partager, ne touchera pas mesme celle qu'il poursuit. Si quelqu'vn les desire toutes à la fois, desire t'il la vraye felicité? & s'il les peut acquerir separement, trouuera t'il en elle vn bien qu'elles ne sçauroient garantir. B. Nenny P. Ce n'est donc pas dans leur iouïssance qu'il faut chercher le bon-heur. B. La verité ne sçauroit mieux parler. P. Tu connois maintenant l'idée & les causes de la fausse beatitude, iette seulement les yeux d'autre costé, & il te sera aisé d'apperçeuoir celle qui luy est contraire. B. I'estime qu'il faudroit estre aueugle, pour ne la point voir, & que vous l'auez prou declarée par l'opposition que vous auez faicte. Si ie ne me trompe la vraye felicité est celle qui rend vn homme content, honorable, puissant & ioyeux ; & afin que vous connoissiez que i'ay compris ce que vous m'auez enseigné, ie tiens, puis que toutes ces choses ne sont pas separées, que celuy qui en possedera vne, si ceste chose est capable de rendre vn homme cõtent, qu'il aura la felicité toute entiere. P. Tu es sage (mon cher nourrisson) d'auoir

adiousté cefte limitation. B. Et quelle limitation ? P. Crois tu qu'il y ait quelque chose parmy les corruptibles, capable de rendre vne personne heureuse. B. Vous m'auez si bien instruict qu'il est impossible d'auoir de si fausses opinions. P. Il est donc indubitable, que les Creatures n'ont rien qu'vne vaine image de beatitude & des biens qui ne le sont qu'en monstre. B. I'ay les mesmes sentimens que vous. P. Puis que tu connois la parfaite felicité, & que l'apparence ne peut plus te tromper, il est à propos de te monstrer maintenant comme quoy tu pourras estre heureux. B. C'est ce que i'ay souhaité il y a long temps. P. Mais si tu n'ignores point ce que nostre Platon dit dans son Timée, qu'aux moindres entreprises, il faut implorer l'assistance des Dieux, que iuges tu que nous deuions faire afin de trouuer l'endroit de ce souuerain bien ? B. Sans doute il faut auoir recours au Pere de toutes choses, sans qui rien ne se commence à propos. P. Voila qui va bien : presentons luy nos vœux.

POESIE IX.

Toy qui d'vn soin égal gouuernes ce
grand Monde :

Toy qui as fait sortir d'vne source infeconde
Et la terre & les Cieux : toy qui regles nos
iours
Dés ce commencement, qui commence leur
cours.
Toy qui dans ton repos tout à fait immobile
Ne treuue iamais rien, qui ne te soit facile,
Et qui sans te bouger donne les mouuemens
A tout ce que l'on voit dās les quatre Elemēs.
Toy qui pour faire tout, n'vses que de toy-
mesme.
Et qui n'as pour motif que ton amour extréme,
Sans que rien au dehors force ta volonté
De nous communiquer l'effect de sa bonté.
C'est toy qui pour patron de tant de belles choses
As l'essence d'vn Dieu, où elles sont encloses.
Tu formes nos beautez sur tes diuins attraits,
Tous nos charmes sōt pris de tes rauissans traits
Ton esprit est de tout la matrice feconde,
Dōt la productiō n'est riē moins, que le Monde,
Tout parfait, tu parfais ces membres si diuers
Qui de leur vnion composent l'Vniuers,
Tu fais les amitiez des Elemens faciles
A tousiours commencer des guerres inciuiles :
Afin d'attemperer le froid à la chaleur
Et le liquide au sec, crainte que par malheur,
La plus pure moitié du feu que la matiere

Retient comme l'Auteur de sa viue lumiere,
Ou que le pesant faix du plus bas élement
Le fit de tous costez vn égal fondement
A ce cristal coulant, qui diuise la terre.
C'est ta puissāte main qui contraint & resserre
Cét immortel Esprit, qui dans tout l'Uniuers.
Anime également tant de membres diuers.
Esprit qui partagé en deux globes spheriques
De qui le mouuement fait ses retours obliques,
Ioignant le mesme endroit, d'où il estoit party
Et retournant en soy sans en estre sorty,
Medite tous les soins de ceste Ame profonde,
Qui est bien au dessous de la masse du Monde
Immitant dedans soy le mesme mouuement
Que les feux étoillez ont dans le firmament.
Les plus nobles Esprits & les Ames cōmunes
Reçoiuent de ta main, leurs diuerses fortunes:
C'est toy dont le pouuoir a peuplé tous les Cieux
Et qui conioins aux corps ces Esprits glorieux
Comme à des chariots, qu'vne flame diuine
R'appelle deuers toy, qui és leur origine.
Grand Pere des Mortels accorde à nos desirs,
De treuuer dans le Ciel la source des plaisirs,
Et qu'ayant pour obiet cette beauté connuë
Ie puisse constamment y arrester ma veuë.
Dissipe nos erreurs, afin que nous voyons,
La pompeuse clarté de tes propres rayons,

Puis que nostre bonheur est dans la iouïssance
De tes hautes grandeurs & dãs ta cõnoissãce :
Que tu és le chemin, le conducteur, le lieu
Mon principe, ma fin, mon Monarque & mon Dieu.

PROSE X.

AYant reconu l'essence du bien veritable & de l'apparent, il est à propos de declarer en quoy consiste sa perfection. Pour faire vn discours dont les fondemens soyent solides ; il faut sçauoir premierement, s'il y a quelque bien de cette qualité en la Nature, de peur que nostre imagination ne se perde dans ses propres feintes. De moy, ie suis de l'opinion de ceux qui l'asseurent, & ie croy à moins que d'estre stupide, qu'on ne peut nier ceste source de tous les autres biens : puis qu'vn bien n'est imparfait que par la diminution qu'il a de celuy qui est accomply. D'où l'on doit recueillir, que s'il y a quelque bonté dans vn ordre, il faut en reconnoistre vne dans le mesme ordre, qui n'ayt aucun defaut, autrement il est impossible (ne presupposant point de perfection) de conceuoir comme quoy vn bien est imparfait. La raison de

cecy est que la Nature n'a pas commencé par ses moindres ouurages, mais conduisãt ses desseins d'vn beau commencement à vne fin toute contraire, elle a comme lassée, terminé ses productiõs dans les moindres effects de sa puissance. Et partant si les biens perissables donnent quelque beatitude commencée & imparfaite, on est contraint d'en reconnoistre vne à qui rien ne manque. B. Ceste suite est tres-iudicieuse P. Regarde maintenant où ceste felicité se retreuue. La croyance des Esprits raisõnables, est que Dieu seul est le principe de tout bien. Car si on ne peut rien conceuoir de meilleur que Dieu, & que Dieu ait tout le bien qu'on peut conceuoir, la raison est aussi euidente, qu'elle est necessaire, qu'il a en soy le vray bien, & s'il estoit autrement, Il ne seroit pas le souuerain Monarque du Monde, d'autant que quelque chose le deuanceroit & en perfection de bonté & en ordre de temps, puis que le parfaict, precede tousiours ce qui ne l'est pas. Et ainsi pour releuer nostre esprit de la peine de faire vn raisonnement infiny, on doit aduoüer que Dieu est plein de biens & de perfections, & en suite qu'il est la souue-

raine felicité. B. Ce discours ne sçauroit souffrir d'opposition. P. Mais afin que ton consentement ne soit suiet à aucun soupçō de legereté, ie te prie de cōsiderer en quel sens i'ay dit qu'il possedoit tous les biens. Garde toy de penser que Dieu reçoiue ce bien de dehors, comme si la nature de la felicité possedée estoit autre que celuy qui la possede. Par ce que si Dieu empruntoit ses biens de quelqu'vn, celuy qui les donneroit, auroit quelque aduantage sur celuy qui seroit obligé de receuoir ; & ainsi nos discours se contrediroient, puis que nous ne reconnoissons rien de plus excellent que Dieu. Et si Dieu & la beatitude n'ont point d'autre distinction que celle que nostre esprit y met, ie laisse à deuiner à qui voudra celuy qui les a conioincts. En outre ce qui est different d'vn autre, n'est pas la mesme chose, dont il differe, & partant ce qui est different du vray bien, n'est pas le vray bien, ce qu'on ne sçauroit penser de Dieu sans blaspheme. La raison de cecy est, que rien ne peut estre plus parfaict que son principe, & ainsi, si ie cōfesse qu'vne chose soit la cause de toutes les autres, il faudra pareillemẽt aduouër qu'elle sera la souue-

raine felicité. B. Il est certain P. nous auons pareillement monstré, que Dieu estoit le souuerain bien, & partát il est la beatitude. Voyons maintenant si l'incompossibilité de deux biens souuerains, qui ont de l'opposition n'affermira point ceste verité. On ne peut douter que les biens qui ont de la contrarieté, ne soyent pas les mesmes; dõc il en est quelqu'vn de ceste nature, il ne sera pas parfaict, puisque la perfection qui luy rend l'autre dissemblable luy manque. S'il n'est point parfait il n'est pas le souuerain bien, s'il est souuerain bien, aucune chose ne luy sera contraire, par la difference d'vn merite qu'il n'a pas. Nous auons fait voir que Dieu & la felicité estoient le souuerain bien, donc la souueraine beatitude, n'est pas autre chose que la souueraine Diuinité. B. On ne sçauroit mieux éclarcir la verité, ny traitter Dieu auec plus de respect, qu'en deferant cét aduantage à sa grandeur. P. Ie veux me comporter en ton endroit comme les Geometres, qui adioustent tousiours quelques choses par dessus leurs demonstrations. Les Hommes sont heureux par l'acquisition de la beatitude: la beatitude n'est autre chose que la Diui-

nité, donc les hommes sont heureux par l'acquisition de la Diuinité. Mais comme la Sagesse faict les sages, la Iustice les iustes, pour la mesme raison la Diuinité fait les Dieux. Donc celuy qui est heureux est Dieu, car encore bien qu'il n'y en ait qu'vn par essence, rien n'empesche qu'il n'y en ait plusieurs par participation. Voila cét excellent trait, qu'il falloit adiouster, ie crois qu'il n'est rien de plus rauissant que ce qui se peut encore raisonnablemét ioindre à ce que nous auons dit. Puis qu'il y a beaucoup de parties, qui composét la perfection de cette felicité, c'est vne doute qui se peut former, s'il en est quelqu'vne qui particulierement en soit l'essence, & à qui toutes les autres se rapportent comme proprietez. Nous auons montré que la beatitude estoit le souuerain bien; dites moy maintenant vne suffisance sans defaut, vn pouuoir sans foiblesse, vn respect sans mépris, vne gloire sans deshonneur, vn contentement sans déplaisir, n'est-ce pas la beatitude? Vous semble t'il point que cela en soit plutost les parties que le tout. Ie veux me faire comprendre: si toutes ces choses estoient des portions de la felicité,

ſans doute elles auroient quelque diſtinction entre elles, puis que la nature d'vn corps eſt de reçeuoir ſon acheuement de pluſieurs pieces differentes êntre elles. L'abondance, le pouuoir, la reuerence, la gloire & la volupté ne peuuent donc eſtre parties de la beatitude, puis qu'elles en ont toute la nature. B. Voſtre diſcours me donne de la ſatisfaction, mais ſa ſuite ne me laiſſe pas ſans deſir. P. A moins que de reietter la verité, vous ne ſçauriez nier que la puiſſance, l'honneur & toutes les autres choſes ne ſe faſſent deſirer qu'en conſideration du bien que nous croyons eſtre en elles. Le bien eſt donc la ſource de tous les deſirs, & certes il n'eſt pas poſſible de ſouhaiter ce qui n'en poſſede pas le merite; au contraire ce qui n'en a meſme que l'apparence ſe faict aymer, d'où il faut conclure, que la bonté eſt la racine de tout ce que l'on recherche; & comme les choſes qui en rendent d'autres deſirables par la bonté qu'elles leur communiquent, il faut accorder qu'elles ont le pouuoir de ſe faire principalement ſouhaiter. De meſme que ſi quelqu'vn veut aller à Cheual pour la ſanté, il ne cherche pas tant le mouuement du

Cheual, que l'effect de son agitation. Donc toutes choses estant souhaitables pour le bien qui est, ou que l'on feint en elles, ce qui leur donne les motifs du desir, ne peut qu'il ne soit desirable. Il n'y a point d'apparence de contredire cette verité, & i'estime que chacun consent volontiers, que le bien & la beatitude ont vne mesme essence : & partant puis que Dieu & la beatitude ne sont qu'vne chose, l'on doit croire que la nature de Dieu est dans le vray bien.

POESIE X.

Vous qui gemissez sous le faix
Du cruel ioug qui vous opprime,
Et qui hazardez vostre paix,
Pour un souhait illegitime:
C'est icy où tous vos desirs
Auront leurs innocens plaisirs:
C'est icy où le cœur se peut rendre immobile,
Où tous vos vœux auront leur port
Et vos ennuis du reconfort,
Et où les mal-heureux trouueront vn azile.

Le Tage où l'Auare a treuué
Les riches flots de l'or potable,

L'Herme qu'on a tant esleué
Ne donnent rien de souhaitable:
L'Inde qui est si prés du iour
Qu'on croiroit qu'il luy fait l'amour,
Quoy qu'à ses Diamens, il mesle l'Emeraude
Ne sçauroit recreer nos yeux,
Qu'il ne les rende chaßieux,
Aueuglãt nos esprits par ceste iniuste fraude

Ce bien qui surprend nostre cœur
Naist, & se cache sous l'abisme,
Et quoy qu'il soit nostre vainqueur
Il ne merite aucune estime:
Mais les tresors du Firmament
Ne sçauroient causer de tourment,
A ses heureux Esprits qui en ont connoissance:
Quiconque à le bien de les voir
Adorant leur iuste pouuoir,
Auoüra que nos biens n'ont aucune puissance.

PROSE XI

TOut ce que vous auez dit est si solidement appuyé qu'il m'est impossible de n'y point consentir. P. Qu'elle opiniõ auras tu de ma courtoisie, si ie te descouure la nature de ce vray bien. B. A n'en point mentir mon ressentiment sera infiny, s'il

est raisonnable, puis que ie ne sçaurois le connoistre sans connoistre Dieu. P. Presupposant tousiours ce que nous auons dit, il me sera facile de le monstrer. N'ay-ie pas assez clairement fait voir que ces choses pour qui les hommes ont tant de desirs, ne sont pas des biens veritables, d'autant qu'elles ont de la contrarieté entre elles, & que la bonté de l'vne, n'estant pas celle de l'autre, leur perfection n'est pas accomplie. De ce discours il a esté assez facile de conclure, que le solide bien ne se fait que par le concours & l'vnion de toutes leurs bontez, & que si toutes ces choses ne se ramassent en vne, elles n'ont pas assez de merite pour estre desirées. De ceste connoissance on tire ceste verité; qu'il n'est point bien dans la diuision, & que tout se faisant vn par l'vnion, il se rend bon dans l'vnité. Et comme rien ne se conserue que par l'vniõ, aussi rien ne se ruine que par la diuision. Nous voyons vne image de cecy dãs la nature d'vn animal, qui ne subsiste que par l'alliance de la forme & de la matiere, qui ne sont pas plustot separées, que ceste nature est corrompuë. Le mesme se peut encore remarquer dans la figure du corps hu-

main,

main, qui n'a de la beauté que dans l'assẽblage de plusieurs parties, qui ne sont pas diuisées, qu'elles ne sont plus ce qu'elles estoient. Quiconque prendra la peine de raisonner ainsi des autres choses, treuuera qu'elles se maintiennent dans l'vnité & se perdent par la multitude. Cela estant, crois tu que le desir de n'estre plus soit naturel? Certes si l'on a esgard à l'inclination de ces animaux, qui ont en quelque sens, de la volonté, il faut aduoüer qu'il n'en est aucun, qui ne desire sa conseruation, puis que chacun fuit & s'esloigne de tout son pouuoir de sa ruine. Quant aux herbes & aux plãtes, il n'y a point de raison d'en douter voyant naistre chacune d'elles dãs les lieux où leur nourriture est plus facile, & où la flaistrisseure est moins à craindre. Quelques vnes germent au milieu des champs, les autres ne peuuent viure que sur les montagnes. Celles-cy croissent dans les Lacs, celles-là suçent leur vie des rochers. Quelques-vnes sont la feconde production des sablons steriles. Que si quelqu'vn les veut transplanter, ce sera pour les voir bien tost secher. C'est ainsi que la Nature imprime les desirs de se conseruer à tous les Estres.

Diray-ie que les racines attirent comme des bouches cachées en terre, la vigueur dans les branches & dans l'écorce. Parleray-ie de l'artifice de la Nature qui enferme au milieu du tronc la mouëlle, comme plus delicate, & estend l'écorce au dehors, comme plus capable de souffrir les iniures de l'air. Adioustez à cecy le soin qu'elle apporte à multiplier les plantes par l'abondance de leurs graines, d'où il est aisé de conçeuoir, que son dessein n'est pas seulement de les faire viure pour vn temps, mais bien de les rendre immortelles, par vne succession tousiours continuée. Passez maintenant aux choses qui n'ont point de vie, & vous verrez qu'elles ne sont pas sans souhait. Pourquoy la flamme tend-elle tousiours en haut par sa legereté; pourquoy la pesanteur de la terre la precipite-t'elle en bas, si ce n'est que ces lieux & ces mouuemens sont comme leurs desirs naturels. Personne ne peut nier que chaque chose ne prenne sa conseruation de ce qui luy est conforme, comme leur ruine vient seulement de ce qui luy est contraire. Les pierres mesmes ne sont pas insensibles au soin de se conseruer, puis que toutes leurs parties s'at-

tachent indiſſolublement les vnes aux autres, l'air & l'eau ſe laiſſent diuiſer ſans reſiſtance, mais ils ſe reüniſſent ſans difficulté. Pour le feu, il eſt encore à naiſtre qui l'ait peu coupper. Ie ne parle point icy des mouuemens raiſonnables de l'homme, qui ſe reglent par le diſcours, mais ſeulement des neceſſaires, qui n'ont point d'autre conduite que l'impreſſion violente de la Nature. Comme de la nourriture, qui ſe faict en nous ſans noſtre raiſon, & du dormir, qui ne demande pas noſtre connoiſſance. D'autant que le deſir d'eſtre touſiours, ne vient pas aux Animaux de la volõté qu'ils n'ont pas, mais ſeulement des principes de leur eſtre: puis que nous voyons aſſez ordinairement que le diſcours nous fait agreer la mort, que noſtre inclination fuit, & au contraire la volonté modere aſſez ſouuent ces plaiſirs que la nature cherche touſiours, comme le ſeul moyen de ſe rendre immortelle. Apres tant de veritez éclaircies, il me ſemble qu'on ne peut plus douter que la prouidence de Dieu n'ait donné tous ces inſtincts aux Creatures. Or en cela meſme que toutes choſes deſirent de ſe perpetuer, elles deſirent l'vnité, puis que

rien ne peut subsister par la diuision. Te souuiens tu que i'ay monstré que ce qui est vn, est cela mesme qui est bon. Donc chaque chose cherchant l'vnité, cherche le biẽ; d'où l'on peut tirer ceste difinition du biẽ si l'on dit que c'est, ce que toutes les Creatures recherchent. B. On ne sçauroit discourir auec plus de iugement, puis que sans ceste liaison qu'elles treuuent dãs l'vnité, elles retourneroient dans le neant, d'où elles sont sorties. Que si elles tendent à quelque fin, c'est à ce bien souuerain duquel vous m'auez parlé. P. Ie me resioüis mon cher Disciple, de ce que tu commences à connoistre la verité: en ce que tu aduouës ton instruction, tu confesses l'ignorãce que tu auois de nostre derniere fin. Tiens ferme dans ceste croyance: que tout ce que le monde desire, c'est leur derniere fin, & parce qu'il n'en est point d'autre que la beatitude, il faut tenir pour asseuré que ceste derniere fin est le souuerain bien.

POESIE XI.

CEluy qui par les soins d'vne recherche
Poursuit le bien caché, (extreme

Tournant les yeux sur soy, treuuera dans soy
Ce qu'il auoit cherché. (mesme

Il verra que son sein est la feconde mine
D'où luy venoit son or,
Et que son petit cœur est la grande origine
D'où coule son thresor.

Il verra clairement qu'il possede en son ame
Ses vrais contentemens,
Et que le Ciel n'a point de plus brillante flame
Que sont ses sentimens.

La masse de la chair ne sçauroit faire obstacle
A toutes nos clartez:
On les peut rallumer & sans aucun miracle
En renoir les beautez.

Car d'où pourroient sortir ses subites rẽpõces
Qu'on haste de venir.
Quand nous sommes contraints par d'honnestes
De nous entretenir. (semonces.

Mais quoy si nous n'auons au lieu de la
[Comme a voulu Platon] (science,
Que les foibles rayons d'vne ressouuenance
Qu'on reprend à taton.

PROSE XII.

I'Appreuue fort ce ſentiment de Platon, dont vous me faites reſſouuenir pour la ſeconde fois, & duquel la peſanteur de mõ corps & celle de mes triſteſſes m'oſtoient la connoiſſance. P. Si tu nas point oublié les propoſitions que tu m'as accordées, tu ne ſeras point beaucoup eſloigné de ce que tu as confeſſé ne ſçauoir pas. Dis moy ie te prie, qui gouuerne ce grand monde? B. C'eſt ce que i'ay ſouhaitté d'apprendre de vous. P. Ne m'as tu pas auoüé qu'il eſt conduit par la ſeule prouidence de Dieu? B. Ie n'en ay iamais douté; & s'il vous plaiſt, ie produiray briéuement les raiſons qui mõt donné ceſte croyance. Sans doute le grand Monde n'euſt peu aſſembler tant de parties differentes en vn ſeul corps, ſi quelque puiſſance ſouueraine n'eut vny tant de cõtrarietez, & la diuerſité de tant de Creatures diſſoudroit ceſte vnion, ſi celuy qui les a alliées ne les maintenoit dans l'accord, qu'il leur a donné. Veritablement l'ordre de la Nature ne ſeroit pas ſi aiuſté, ſes mouuemens ſi compoſez, & la ſuitte des ſaiſons ſi conſtante, s'il n'y auoit quel-

qu'vn qui disposât ces vicissitudes, & qui reglât ces changemens sans estre changé. Ceste puissance qui a de si beaux effects, s'appelle Dieu chez toutes les Nations; bien que peut estre elles ne s'accordẽt pas toutes en la connoissance de sa nature. P. Puis que tu as de si saines opinions, il ne me reste que fort peu de choses à faire pour te mettre dans la ioüissãce de la felicité, & t'acheminer vers ta veritable Patrie. Mais arrestons nostre pensée au suiet que nous traittons. Tu sçais bien que nous auons compris la suffisance dans la beatitude. Il est donc euident qu'il n'a pas besoin d'vn secours estranger, pour gouuerner le Monde, autrement il n'auroit pas ceste suffisance, que nous luy auons attribuée. Donc Dieu conduit le Monde par soy mesme, & comme Dieu est le vray bien, c'est le bien qui gouuerne toutes choses. Voila le neud qui lie tous les Estres. Voila le gouuernail, qui les manie. B. I'attendois bien que vous me feriez ce discours, & tout ignorant que ie suis, i'auois au moins des soupçons de ce que i'apprens à ceste heure. P. Ie vois bien que tu commences de n'estre plus aueugle: mais ce qui suit ne seruira pas de peu à te

faire découurir la verité. Dieu se seruant de sa bonté comme d'vn gouuernail en la conduite du monde, & toutes choses estās poussees par l'instinct naturel à rechercher le bien, on ne sçauroit douter que leur conduite ne soit raisonnable, & que l'obeïssance ne les soubmette aux iustes volontez de leur Gouuerneur, sans aucune tyrannie. Tu connois bien cecy, autrement ce seroit plustost vne confusion qu'vne conduite legitime. Que si quelqu'vn se vouloit dispenser de ses Loix, que pourroit-il contre celuy qui pour estre bien-heureux est tout puissant? rien sans doute, puis que le pouuoir ne suit pas en cecy la mauuaise volonté. C'est donc le souuerain bien, qui regist toutes choses auec force & douceur. B. A dire la verité, tant de belles raisons ne me persuadent pas seulement, mais vos paroles sont si agreables, qu'il faut que l'ignorance ait honte de les auoir contredites. P. Il n'est pas que les Fables ne t'ayét appris de quels supplices la temerité des Geās fut chastieé, veux tu que nous comparions les bonnes raisons auec les mauuaises ? peut-estre que la verité naistra de leur opposition. B. Ie ne sçaurois desappreuuer vn seul de vos des-

ſeins. P. Perſonne de ceux qui ont l'eſprit bien fait, ne peut nier que toutes choſes ne ſoient en la puiſſance de Dieu, ſans doute rien ne luy eſt impoſſible. B. Peut-il faire le mal. P. Nenny de vray, & partant le mal n'eſt rien, puis que celuy qui peut tout ne le peut faire. B. Ie crois que vous prenez plaiſir de m'engager dans vn labyrinte de belles raiſons. Maintenant vous entrez dans vne difficulté par le meſme endroit, par où vous en eſtiez ſortie. Eſt-il ainſi permis de tourner le cercle des perfections diuines, & de multiplier en tant de ſortes, ce qui eſt ſimple de toutes façons. Tantoſt commençant par la beatitude, vous diſiez qu'elle eſtoit le ſouuerain biẽ, duquel vous mettiez la perfection en Dieu, & puis comme ſi vous fuſſiez retournee ſur vos pas vous aſſeuriez que Dieu eſtoit le ſouuerain bien & la parfaite felicité; d'où vous tiriez ceſte conſequence, que perſonne ne pouuoit eſtre heureux, qu'il ne fût Dieu. Vous adiouſtiez à cecy que la nature de Dieu eſtoit l'eſſence de la beatitude, & que le bien n'eſtoit pas different de ceſte vnité, à qui tous les deſirs des Creatures ſe rapportent. En outre que Dieu ſe ſeruoit de ſa

bonté comme de rénes pour conduire le Monde, que toutes choses ont vne obeïssance qui n'est pas contrainte, & que le mal n'est rien. Pour monstrer que les preuues de ces veritez vous estoiét faciles, sansvous épancher au dehors, vous les prenez dans leur nature mesme, en establissant vne sur la fermeté de l'autre. P. Mon desir n'a pas esté de te tromper, mais de t'instruire. Nous voila par la grace de Dieu au bout d'vn dessein, qui nous auoit fait implorer le secours de sa bonté. C'est le propre de l'essẽce diuine de ne sortir point dans les choses exterieures, & de ne rien receuoir d'estranger mais de tourner en soy mesme cõme vn cercle selon la pensée de Parmenides. Que si ie me suis aydée des raisons qui sont naturelles au suiet que ie traitte, & que ie ne les aye pas empruntées de dehors, il ne faut pas t'en estonner, puis que tu as pû apprẽdre de Platon, que les discours qui nous declarent la nature des choses, doiuent estre leurs parens, & auoir quelque consanguinité auec elles.

POESIE XII.

HEureux est l'homme qui arriue
A la viue source du bien,
Et qui peut rompre le lien,
Qui tenoit son ame captiue:
Orphée ayant par ses accords
Donné des pieds à ces grands corps,
Que mille mains colent à terre:
Quand pour escouter ses chansons
Le Ciel fit taire le tonnerre
Et que tout l'Uniuers fut charmé de ses sons.

Quand par vn estrange miracle,
Le lievre treuua son salut,
Dans les doux attraicts de ce luz,
Quand le Cerf sans aucune obstacle,
Vit les cruautez du Lion
Appaiser leur rebellion,
Et que le maistre de ces charmes,
Qui pouuoient amollir du fer,
Ne put commander à ses larmes,
Il quitta les desers pour décendre en Enfer.

Là parlant des doigts à sa Lyre
Il l'oblige de dire aux Morts,
Auec ses plus pesans accords

La cruauté de son martyre:
L'amour ne laisse pas vn ton,
Qui puisse contraindre Pluton,
Et les autres Maistres des ombres,
De luy accorder la faueur,
Que sortant de leurs cachots sombres,
Il en puisse sortir en Mary & Sauueur.

Le triple gosier de Cerbere
Deuient muet d'estonnement
Et monstre par son heurlement,
Qu'il est touché de sa misere:
Celle qui preside aux douleurs,
Semble se distiller en pleurs,
Quoy que la soif brule Tantale
Il n'a plus de tentation,
La roüe cruelle & fatale
Donne vn entier repos aux peines d'Ixion.

Le Vautour remply d'harmonie
Pour se rendre plus attentif,
Demeure sur son cœur pensif,
Donnant tréue à son agonie:
Pluton touché de la pitié
De ceste innocente amitié,
Voulut aussi rendre des marques,
Qu'il n'estoit pas sans sentiment,

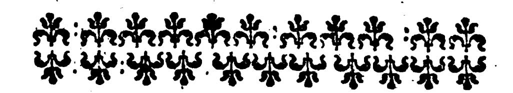
Et quoy qu'il fut le Dieu des Parques
Qu'il pouuoit s'adoucir aux plaintes d'vn
Amant.

Consentons (dit il) qu'Euridice,
Reuoye les clartez du iour;
On ne peut nier à l'amour
De luy rendre ceste iustice,
Puis qu'il nous offre en ce doux son
Vne raisonnable rançon:
Qu'il reprenne sa chere fame,
Pourueu que sortant de ces lieux,
Il ait ce pouuoir sur son ame,
De n'y point arrester le regard de ses yeux.

Mais qu'elle Loy sçauroit contraindre
Vne ame en qui l'affection
Faict triompher sa paßion:
Ce Chantre ne pouuoit attaindre
L'endroit qu'on luy auoit marquè,
Que son bien-faict fut reuoqué.
Il voit, il perd son Euridice,
Et ce present si precieux
Retombe dans le precipice,
D'où il estoit sorty par la faueur des Dieux.

Ceste Histoire n'est qu'vne fable,
Pour donner de l'instruction,

A ceux de qui l'ambition
Recherche le bien veritable:
Car si quelqu'vn voit la beauté
De ceste diuine clarté,
Que le Ciel cache à nostre veuë
Et puis abaissant ses regars
Qu'il les rapporte sous la nüe,
Ce qu'il auoit acquis court les mesmes hazars.



LIVRE QVATRIESME

PROSE I.



Omme la Sageſſe eut finy cét agreable concert auec vne maieſté qui ne diminuoit de rien la douceur de ſon viſage, ſans que ma triſteſſe fût encore tout à faict diſſipée, ie preuins en ces termes le deſſein qu'elle auoit de continuer ſon diſcours. A vray dire ma bonne Maiſtreſſe tout ce que vous auez aduancé eſclatte ſes propres lumieres, & s'appuye ſi ſolidement de vos fortes raiſons, qu'il n'eſt pas moins difficile de l'ignorer, que de le contredire. Ie ne puis diſſimuler que le reſſentiment d'vne

iniure toute fraiſche, m'auoit oſté la memoire de ces belles maximes, quoy qu'il ne m'en eût pas oſté toute la connoiſſance. Afin de ne vous rien cacher de ce qui me touche, voicy la principale cauſe de mon ennuy. Le Gouuerneur du Monde eſtant equitable, d'où vient que nous y voyons des maux, ou ſi ſon extreme bonté les veut ſouffrir, pourquoy ſa Iuſtice les laiſſe-t'elle impunis? Iugez vous meſme qu'elle admiration merite ceſte conduite. Mais voicy bien vn plus raiſonnable ſuiet d'eſtonnement. Lors que la malice triomphe, la pauure vertu n'eſt pas ſeulement priuée des recompenſes de ſon merite, mais encore les Scelerats la foulent aux pieds, & comme ſi leurs crimes eſtoient inſoluables, on la réd caution des ſupplices qu'ils deuroiẽt ſouffrir. Voir ces deſordres dans l'Eſtat de celuy qui voit tout, de celuy dont le pouuoir eſt infiny, de celuy qui ne peut vouloir que le bien, c'eſt vn malheur que perſonne ne ſçauroit ny aſſez plaindre, ny aſſez admirer.

P. A la verité s'il eſtoit ainſi que tu le dis, les hommes n'auroient point encore veu de ſemblable prodige: ſeroit-il poſſible que dans la maiſon d'vn ſi ſage Pere de famille,

les plus chetifs vases tinsent le rang des plus precieux meubles. Il n'en va pas ainsi, car si les veritez que nous auons establies demeurent fermes dans ton esprit, tu connoistras à la faueur de ce grand Roy de qui nous parlons, que les Bons sont tousiours puissans & les Meschans foibles; que les vertus ne sont iamais sans recompense ny les crimes sans chastiment; que le bon-heur caresse tousiours les gens de bien, là où les Meschans ne reçoiuent que des disgraces de la fortune. Tu connoistras beaucoup d'autres choses, qui te monstrerõt l'iniustice de tes plaintes, & qui adouciront l'aigreur. Et parce que mes instructions t'ont faict voir la vraye beatitude, & le lieu ou elle est logée, retranchant tout ce qui n'est pas necessaire, ie te veux marquer le chemin, qui te menera sans detours dās ta maison, & pour te rendre le voyage plus aisé, ie veux donner des ailes à ton esprit, afin que tu me deferes toute la gloire de t'auoir remené dans ta douce Patrie.

POESIE I.

CAr qui ne sçait que i'ay des ailes,
Qui d'vn essor ambitieux,
Pour voir des beautez eternelles,
Par fois me rauissent aux Cieux:
Alors mon ame glorieuse
Braue ce dernier Element,
Et d'vne œillade dedaigneuse,
Voit l'air dessous mes pieds s'abaisser humblement.

Et puis passant sur ceste flame,
De qui l innocente chaleur,
Ne souffre pas mesme le blame,
De changer au Ciel sa couleur,
Elle marche dans l'Eclyptique,
Et suiuant les pas du Soleil,
Elle faict voir que cét vnique
Quoy que Pere du Iour n'est plus le nompareil.

Ou bien se ioignant à cét astre,
Qui tout pensif semble réuer,
A nous chercher quelque desastre,
Au premier poinct de son leuer,
Elle suit ces belles brunettes
Qui sans exciter aucun bruit,
Tachent auecque les Planettes

De dißiper l'horreur de la plus noire nuict.

Aprés cét innocent commerce,
Elle reuient comme vn éclair
Au dernier Ciel qu'elle trauerse,
Pour s'arrester au haut de l'air:
Là contemplant ce puissant Maistre
Qui a pour Esclaue des Roys,
Elle commence de connoistre,
Que c'est sa volonté, qui nous donne nos Loix.

Si ton esprit peut auoir place
Sur le haut de cét Element,
En tournant vers le Ciel ta face,
Tu en feras ce iugement:
C'est bien vne lourde ignorance
De souhaiter vn autre lieu,
Ie dois auoir la souuenance,
Que ie n'ay pour pays, que le pays de Dieu,

Que si tu veux reuoir la Terre
Le triste seiour de la nuict,
Où le seul éclat du tonnerre
Fait vn peu de iour & de bruit,
Tu verras ces superbes Princes,
Qu'on sert par des soins infinis,
Dans le milieu de leurs Prouinces

Estre quoyqu'ils soyent Rois, Esclaues & Bannis.

PROSE II.

O Dieu que vos promesses sont magnifiques ! ie ne doute pas pourtant, que vous ne le puissiez degager, ie vous prie de ne point faire languir vn desir que vous auez éueillé en moy. P. Tu dois premierement reconnoistre que iamais les Bons ne sont foibles, ny les Scelerats puissans, ce qui suit l'vn de l'autre. La raison de cecy se prẽd de la contrarieté du bien & du mal: si l'on peut mõstrer le pouuoir du biẽ, la foiblesse du mal est aussi-tost reconnuë; si l'impuissance du mal est euidente, la fermeté du bien paroist incontinent. Mais afin que ceste verité ne soit point soupçonnée de paradoxe, ie veux establir ma proposition. Deux choses concourrent ordinairement aux actions, la volonté & le pouuoir, mais ils sont tellement conioints que iamais vn effet n'est produit du premier, que par le secours du second. On n'entreprend iamais ce que l'on ne desire pas, & si le pouuoir manque, la volonté est inutile. D'où tu pourras apprendre vn defaut

de puissance, en celuy qui n'obtient pas ce qu'il desire, & si tu vois qu'vn autre ait fait quelque chose, ne doute point qu'il ne l'ait voulu faire. D'où il est euident que l'on est puissant en ce qu'on peut quelque chose, & foible quand on ne la peut pas. Te souuiens tu que i'ay montré que les inclinations des volōtez humaines quelques differentes qu'elles soient, se portent toutes à la beatitude? Te souuiens tu que la beatitude ne peut consister que dans le bien, & partant qu'il est impossible de souhaiter l'vn sans desirer l'autre. Tu ne sçaurois pareillement ignorer, que les Bons & les Meschans ne sont pas contraires dans le dessein d'estre heureux, bien qu'ils le soiēt en leur façon de vie. Mais voicy vne difference qui est entre-eux, c'est que les Bons sont rendus meilleurs par la iouïssance du bien, qu'ils cherchent, & les Meschans ne l'estant pas, ne peuuent posseder le vray bien. On pourroit treuuer estrange que les vns & les autres ayāt les mesmes pretentions ils n'ayēt pas le mesme succez: d'où vient cela? de ce que les vns sont foibles & les autres puissans. B. Quiconque ne penetre pas ces veritez, ignore la nature

des Estres & ne sçait pas ce que vaut vne raison. P. Si deux hommes auoient vne mesme fin, & que l'vn d'eux vint à l'obtenir par vne action naturelle, & l'autre seulement par imitation, lequel estimerois-tu le plus puissant;pour te donner ma pensee, ie veux me seruir de ceste comparaison.La puissance de marcher est naturelle à l'homme,faisons que quelqu'vn se serue de ses pieds,& qu'vn autre n'en ayant pas l'vsage libre, employe ses mains à courir, lequel des deux sera le plus robuste,ie veux croire que tu as assez bon esprit pour preferer la nature à l'artifice? Il n'est point d'homme si pesant & si engourdy,qui ne se porte au desir du bien,les vns le cherchent dans l'exercice de la vertu,les autres dans les dereglemens de leur conuoitise,qui ne sont pas les moyens propres pour y arriuer. B. Ie comprends bien vostre discours,& certes il suit des propositions que i'ay accordées que les Bons sont puissans, & les vicieux foibles. P. Quand le Medecin commence d'esperer c'est vn signe que la Nature s'ayde:puis que t'on esprit se fortifie,& que les difficultez d'vne verité embroüillée ne l'arrestét pas,ie te veux marquer tout plein

de raiſons. Ne connois tu pas l'impuiſſance des hommes vicieux, en ce qu'ils ne peuuent arriuer où l'inclination les pouſſe, que ſeroit-ce s'ils eſtoient priuez de ceſte ayde naturelle, qui les contraint quaſi d'eſtre heureux. Conſidere maintenant combien la foibleſſe des Meſchans eſt extreme. Ce n'eſt pas en des choſes de peu que leur impuiſſance ſe rend remarquable, mais dans l'acquiſition des vrais biẽs, en quoy le pouuoir des Bons paroiſt auec éclat. Car ſi quelqu'vn eſtoit allé ſi auant qu'il n'y eut plus de terre pour faire de nouuelles démarches, ne croirois tu pas qu'il auroit bon pied? fais le meſme iugement de celuy qui n'a plus rien à deſirer, puis qu'il poſſede tout. Ceſte conſideration deſcouure clairement, que ceux qui ont des vices n'ont point de puiſſance. Car ie vous prie pourquoy les Meſchans laiſſent-ils la vertu pour vice? cela ne vien-il point de l'ignorance du bien, eſt-il rien de plus foible? Peut-eſtre qu'ils cõnoiſſent ce qui merite leur recherche, mais que leur inclination les en deſtourne. Vn choix libre ne les porte-t'il point à la débauche? Certainement en ce cas là le vice ne fait pas ſeulement qu'ils

ne soient pas puissans, mais qu'ils ne soient point du tout, puis qu'il est veritable que tous ceux qui se destournent de la fin de toutes les creatures cessent d'estre de leur nombre. Ce qui semblera peut-estre extrauagant à quelqu'vn, de dire que les vicieux qui excedent de beaucoup les gens de biē, ne sont point du tout: & neantmoins il est vray. Ie ne dispute point que les Meschans ne soient en quelque façon, mais qu'ils soient à parler dans la proprieté des termes c'est ce que ie ne sçaurois accorder. Comme on appelle vn Cadaure vn hōme mort, & non pas simplement vn homme, de mesme ie souffriray bien que les Meschans soient, mais non pas qu'ils soient absolument & sans limitation. Ce qui ne s'esloigne pas de sa nature, est à precisément parler, & ce qui s'en détourne n'est pas. On me dira que les Scelerats ont de la puissance, ie l'aduouë, mais elle vient de la foiblesse, puis que tout leur pouuoir ne s'estend qu'au mal, que leur lacheté ne sçauroit euiter. Si le mal n'est rien comme nous auons preuué, les vicieux ne pouuant que du mal, ne peuuent rien, & partant leur vertu faict voir leur defaut. Pour te donner

vne

vne expreſſion plus nette de ceſte verité, ne te ſouuient-il point, que i'ay fait voir qu'il n'y a rien de ſi fort que le ſouuerain bien : il ne peut pas neãtmoins faire le mal, que les Meſchans font auec trop de facilité. Donc puis qu'il n'y a que les gens de bien qui puiſſent tout, il eſt euident que ceux qui peuuent ſeulement le mal, ne peuuent rien. De là vient que i'ay monſtré que la puiſſance eſtoit entre les choſes ſouhaitables, & que tout ce qui merite du deſir, ſe rapporte au vray bien. Il n'eſt point d'eſprit aſſez brutal pour croire que la puiſſance de faire vn crime ſoit vn bien, elle n'eſt donc pas object d'vn ſouhait raiſonnable. Reprenez maintenant ce diſcours: Toute puiſſance eſt à deſirer, celle du vice ne l'eſt pas, donc ce n'eſt pas vn pouuoir. Voicy vne belle parole de Platon : la ſeule ſageſſe peut ce qu'elle deſire: la malice pratique ce qui luy eſt aisé, mais elle ne vient pas à bout de tout ce qu'elle entreprend. Les Meſchans font de vray ce qui les flatte dans le deſſein de ſe procurer du bien, neãtmoins ils ne l'obtiendront iamais, puis que les crimes ne peuuent eſtre heureux.

POESIE II.

DEpoüille ces grands Rois que tu vois dãs l'yuoire
Receuoir les respects que l'on doit à la gloire
Qui les faict Maiestez:
Eloigne ces Soldats, qui entournent leurs sieges:
L'Escarlate & l'argẽt ne sõt plus que des pieges
Qui en parãt leurs corps, forcẽt leurs libertez.

Aussi tost que l'éclat, qui nous les rendoit braues
Cõmence à s'éclipser, ils deuiennent Esclaues,
Et leurs desirs Tyrans:
L'infame paßion qui est toute de flames
Se saisit de leur cœur & échauffe leurs Ames
Des funestes ardeurs de ces feux deuorans.

La colere éleuant les boüillons de sa rage,
Fait faire à leur raison vn funeste naufrage
Sous ces flots bilieux:
Et ceste noire humeur, qui fait mourir la ioye,
Les ris & le plaisir, donne leur cœur en proye
Aux funestes obiets, qui s'offrent à leurs yeux.

L'espoir leur promettant toutes choses prosperes

Entretient leurs souhaits des grotesques chime-
De ses illusions : (res
Qui dõc de tous les Rois se flatte d'vn Empire,
Puis qu'il se voit suiet & mesme qu'il soupire
Sous les iniustes loix de tant de paßions.

PROSE III.

NE vois tu pas maintenant la honte du vice & la gloire de la vertu ? n'apprens tu pas de là que le merite n'est iamais sans recompense, ny les crimes sans supplice. De toutes les choses que l'on entreprend, la fin en est tousiours le prix, ainsi la couronne est le motif & la recompense de la course. Nous auons monstré que la felicité est le seul bien pour qui toutes les actions des hommes se font : le mesme bien est donc le prix de ces actions. Il est certain que le bien ne peut estre separé des Bons, puis que leur bonté ne se prend que de l'vnion qu'ils ont auec luy : donc les bõnes mœurs ne manquent iamais de la reconnoissance que la iustice leur doit. Que les orages & les tempestes battent tant qu'elles voudront la teste du Sage, il leur sera tousiours impossible d'abbatre ou de flaitrir sa courõne : puis qu'il est certain que la malice d'autruy ne peut nuire à sa vertu.

Que s'il prenoit ses contentemens d'vn bien estranger, sans doute celuy la mesme qui luy en auroit donné la ioüissance, luy en pourroit causer la perte. Mais puis qu'vn homme de bien n'est heureux que par ses propres vertus, il commencera seulement de ne l'estre plus, quand il commencera d'estre vicieux. Et outre, si vne recompense est seulement desirable par ce qu'on l'estime vn bien peut-on croire que celuy qui possede le Souuerain, soit sans recompense. Souuiens toy que le bien estant la beatitude, celuy qui est bon est Bien-heureux: mais de quelle felicité? de celle qui le fait Dieu. Le prix de la vertu est donc de ceste nature, que les siecles ne le consomment pas, qu'vne puissance ennemie ne l'amoindrit en rien, & que la malice ne l'altere point du tout. Cela estant, vn Sage ne peut ignorer les supplices de ceux qui ne le sont pas, puis que le bien & le mal estans contraires, ils doiuent estre opposez en leurs effects, qui sont les recompenses & les peines; & partant comme la bonté est le prix des Bons, la malice est le salaire des Meschans. Et ainsi s'ils veulent auoir des pensees raisonnables de ce qu'ils sont, peuuent-

ils s'estimer exempts de peine, puis que l'iniquité, qui est le plus cruel de tous les supplices, ne les inquiete pas seulement, mais encore les accable. Tu pourras encore reconnoistre leur misere par le bon-heur des gens de bien. I'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui se faict est vn, & que tout ce qui est vn, est bon : d'où l'on peut tirer par vne consequence necessaire, que tout ce qui se faict est bon. Et ainsi tout ce qui degenere du bien, commence de n'estre point ; ce qui monstre clairement que les Meschans ne sont plus ce qu'ils estoiẽt. & quoy que l'exterieur les fasse encore paroistre hommes, la malice leur en oste la nature. Il te sera facile de conceuoir cecy, si tu consideres que la seule vertu estant capable d'esleuer l'homme au dessus de sa condition, si la malice le fait chãger d'estat ce n'est que pour le mettre dans vn piré que celuy qui luy est naturel. Il arriue dõc que celuy que les vices ont changé, n'est plus homme. Vn Auare brusle d'enuie de rauir l'autruy, n'est-ce pas vn Loup? Sa bouche ne prononce que des paroles de querelles, sa comparaison estant prise d'vn Chien, n'est-elle pas nayue ? Il se flatte

pour auoir trompé finement, les Renards ne sont-ils pas le mesme ? La colere luy oste le discours, vn Lyon a t'il plus de cruauté ? La crainte luy faict apprehender les choses les plus seures: n'a t'il pas le courage d'vn Cerf ? La paresse le faict languir, mene-t'il vne autre vie que l'Asne? La legereté change ses desseins de moment en momẽt, est-il dissemblable aux Oyseaux? La volupté le tient tousiours dans la bouë, les Pourceaux font-ils dauãtage ? Et voila comme quoy celuy qui méprise d'estre homme ne pouuant attaindre à la condition des Dieux est raualé à celle des Bestes sauuages.

POESIE III.

Le sage Prince de Nerite
Agité du vent & de l'eau,
Qui sans respect de son merite,
Tachoient d'abismer son vaisseau,
Vint enfin choisir son azile
Au bord de ceste charmante Isle,
Où Circé mesle son poison
Aux tristes mots d'vne Elegie,
Qui par l'effort de sa magie
Renuerse le bon sens & trouble la raison.
Apres que ceste main sçauante

A dreßé ses enchantemens,
Celuy qu'vne forme riante
Cachoit sous ses lineamens,
Emprunte la hure sauuage
D'vn Sanglier écumant de rage;
L'vn se vient en Lyon mouler
Cet autre prend d'vn Loup la forme,
Et sous ceste figure enorme
Tâchant de discourir il commence à hurler.

Cestuy-cy sous la peau tanée
D'vn Tigre rodant la maison,
Commence vne autre destinée
Sans murmurer de sa prison:
Vn autre se tourne en Panthere
Et voulant plorer sa misere,
Treuue quoy qu'il ait des malheurs,
Que la puissance de ces charmes
Tarit la source de ses larmes,
Sans pouuoir d'vn soupir soulager ses douleurs.

Mais quoy que le grand Dieu Mercure
Deliure Vlysse de ces maux,
Empeschant quelqu'autre figure
De l'adiouster aux animaux:
Des-ja les Soldats de sa troupe
Se sont changez en ceste coupe,

Rien d'eux ne leur demeure plus,
Que ce mble esprit qui deplore
Le Monstre qui les des honore,
Mais ces iustes soupirs deuiennent superflus.

Ceste vertu n'est pas entiere,
Qui ne transforme que le corps,
Nous auons vne autre sorciere
Qui va plus loin, que le dehors,
C'est nostre paßion brutale,
Qui d'vne puissance fatale,
Change nos cœurs & nos esprits,
Et fait que la raison soupire
Sous l'iniustice d'vn Empire,
Qui merite de nous, seulement du mespris.

PROSE IV.

C'Est sans iniustice qu'on peut croire que les Meschans sont des bestes sauuages : quoy qu'ils paroissent hommes au visages ils sont brutes en leurs deportemẽs. Mais il seroit à desirer que la malice leur ayant donné la cruauté des animaux, elle leur eut laissé l'impuissance de nuire aux gens de bien P. Aussi n'en ont ils pas le pouuoir, comme ie feray voir autre-part: & si l'on auoit osté aux Meschans ce qui sem-

ble leur dõner la liberté de mal faire, leurs peines seroient plus de moitié soulagées. Car il est certain (quoy que le sens commũ ait de la peine de s'accorder à ceste verité) qu'ils sont plus miserables, par le succez de leurs mauuaises volontez, que par l'impuissance de les produire. Parce que si c'est vne grande misere de vouloir vn mal, s'en est vne extreme de le pouuoir, puis que sãs la puissance, vn mal ne seroit qu'vne mauuaise pensee. D'où tu peux recueillir (chaque mal trainant son infortune) que ceux qui desirent pouuoir faire vn crime, ont trois differentes miseres. B. Vostre opinion est la mienne, mais afin de les voir desliurez de ces malheurs, ie les voudrois bien voir sans ceste deplorable puissance de faire des crimes. P. Peut-estre que cela leur arriuera plustost que tu ne voudrois, & qu'ils n'esperent. Il n'est rien parmy tous ces Estres, qui finiront vn iour, qui doiue paroistre de longue durée à vne ame immortelle. Ces grandes pensees & ces desseins presques infinis s'euanoüissent en vn moment, ce qui soulage la condition des Meschans en mettãt des termes à leur malices. Car s'il est veritable que la malice

rende l'homme miserable, celuy là le sera dauantage, qui sera plus longtemps vicieux. Et de moy i'estimerois leur malheur extreme si la mort n'en apportoit au moins le remede. Si le raisonnement que nous auons faict de l'infortune du vice est veritable, il est euident que ceste misere, que nous aduoüons estre, est pareillement infinie. Ceste consequence ne te doit pas sembler estrange, la verité te forçāt d'aduoüer certaines propositions, qui ōt vne connexité necessaire auec elle : autrement reiettans ce que ie conclus, il ne faut pas receuoir ce qui appuye ma consequence. Ce qui me reste ne semblera pas moins digne d'admiration, comme il n'est pas moins necessaire dans la suite. Croiras tu que les Meschans, qui souffrent la peine de leurs crimes, soient plus heureux, que ceux qui pechent impunément ? Ce n'est pas mon dessein de prendre des preuues communes à tout le monde : comme de monstrer que la vengeance punit les mauuaises mœurs : que la crainte des supplices les corrige, & que leur chastiment nous instruit de ce qui est équitable. Ie pensé que les Meschans sōt miserables d'vne autre sorte, lors qu'ils

demeurent impunis, quoy qu'on n'ait aucun égard à leur correction, ny à l'exemple qu'ils nous laisseroient. N'auons nous pas monstré que les gens de bien estoient heureux, & que les vicieux ne l'estoient pas? Dis moy ie te prie, n'est-il pas veritable que celuy qui a vne misere meslee de quelque bien, est plus heureux que celuy dont le malheur est tout pur? Et si l'on adiouste encore quelque misere à l'infortune de celuy qui ne possede aucun bien, ne doit on pas l'estimer plus malheureux que celuy dont les maux sont amoindris par la participation de quelque bien? Si cela est, les Meschans ont quelque bien conioint à leur mal, lors qu'ils souffrent, puis que la vengeance d'vn crime est vn bien de Iustice; comme ceux qui pechent sans chastiment, sont rendus plus miserables, par l'impunité, qui est vn des mauuais effects de son contraire. Le vice est donc plus heureux dans les peines, qui le chastient sans pitié, que dans les douceurs, qui le flattent auec complaisāce. Si tout ce qui est iuste, est bon, tout ce qui n'est pas équitable, mauuais, le chastiment des crimes est vn bien, & leur impunité vn mal. B.

Ce discours a vne tres bonne suite, mais ie vous coniure de me dire, si les Ames ne treuuent point de supplices apres que la mort les a desliées de leurs corps. P. Ouy certes il y en a, dont la difference est notable, d'autant que les vns ne cherchent que la peine des criminels, par la cruauté de leurs gesnes, & les autres les purifient dans le doux Purgatoire de leurs tourmēs: mais mon dessein ne m'arreste pas à ce discours. Ie t'ay faict voir iusqu'à maintenāt que la puissance des Meschans n'est pas iniuste, puis qu'elle n'est point du tout, & que les vices que tu estimois impunis, ne sont iamais sans supplices. Tu as appris que l'iniuste licence dont tu demandois la ruine auec tant de vœux, n'est pas de longue durée, & qu'elle estoit miserable, si elle duroit long-temps, & tres mal-heureuse si elle ne finissoit iamais. En suite tu as reconnu qu'vn vice iustement puny, a quelque mélange de bien, & au contraire qu'vne faute impunie est vne misere toute pure: d'où il faut necessairement recueillir: que les vicieux sont beaucoup plus seuerement chatiez, par des impunitez criminelles, que par des supplices raisonnables. B.

Vos raisons sont pleines de lumiere : mais de vray, si ie considere le iugement des hõmes, ie ne les treuue pas seulement indisposez à les croire, mais encore à les oüir. P. Ie ne m'estonne pas que les aueugles ne voyent goutte, & qu'il est de certains oyseaux qui n'ont point d'autres tenebres que la lumiere, ny d'autre iour que la nuict. Leur pensee regardant leur affection & nõ pas la nature des choses, ce n'est pas merueille, s'ils estiment que l'impunité des crimes soit vn bon-heur. Pour toy, considere ce que la Loy eternelle ordonne. Si ton iugement s'arreste au bien, n'attends pas ton salaire de la semence d'vn Iuge ; le choix que tu as faict du plus equitable party, te sert de recompense ; si tu fais le contraire, ne cherche point d'autre vengeance que ton erreur ; tu te cõdamnes toy-mesme à la misere. De mesme que si tu retires ta veuë du Ciel pour l'arrester en terre, tantost ta pensee sera dans les Astres & maintenant dans la bouë. Le peuple ne faict pas ces belles reflexions, deuons-nous pourtant aiuster nostre iugement aux brutales passions de ceux, qui ne doiuent passer que pour bestes. Si quelqu'vn ayant perdu les

yeux, oublioit mesme d'auoir veu clair, & qu'il crut neantmoins posseder toutes les perfections de l'homme, ne iugeriez vous pas qu'il n'en auroit pas mesme la partie raisonnable. Ie suis asseuré qu'on ne m'accordera pas, qu'il vaut mieux souffrir vne iniure, que la faire, & toutesfois ceste verité doit estre sans opposition. Ie veux te le faire aduoüer. N'est-il pas certain que celuy qui est vicieux est digne de quelque peine? n'est-ce pas vne chose asseurée que les Meschans sont miserables: il faut donc aduoüer que ceux qui sont coupables de quelque peine sōt malheureux. Or dis moy maintenant si tu estois Iuge, ordōnerois-tu des chastimens à celuy qui seroit autheur de l'offence, ou bien au suiet de l'iniure? sās doute tu chercherois la satisfactiō de l'outrage dans la douleur de celuy qui l'auroit faicte. Donc celuy qui faict vne iniure est plus miserable dans ton opinion que celuy qui la reçoit, & l'iniustice est le malheur de celuy qui le fait & non pas de celuy qui la souffre. Il est vray que les Orateurs tachent de donner de la pitié aux Iuges, par le recit des outrages que l'ignorance reçoit: bien que ceux qui en sont la cause soient plus

dignes de compassion que ceux qui en ont porté les incômoditez. Et certes les Accusateurs ne deuroient conduire les criminels aux Iuges, que comme des maladies qui se doiuent guerir par des chastimens; & ainsi leur accusation les defendroit. Veritablement si les Meschans auoient encore assez de lumiere pour apperceuoir la vertu, ils verroient que le seul moyen d'effacer les laideurs du vice, ce seroit d'en receuoir la peine, qu'ils n'auroiët garde d'estimer vne misere. Et ainsi la defence d'vn Aduocat les offenceroit, ils s'abandonneroient aux Accusateurs, & toute la faueur qu'ils attédroient des Iuges, seroit la seuerité de leurs Arrests. D'où tu peux apprendre, que les Sages n'ont point de haine, car qui peut haïr les bons à moins que de se declarer fou; pour les Meschans, ie ne voy pas que l'auersion qu'on a d'eux soit raisonnable; puis que la malice est vne maladie de l'esprit, comme la langueur est vne infirmité du corps. Vn homme de iugement ne se fache iamais contre la fievre, mais il tache de la guerir: ainsi doit-on auoir de la compassion pour les Meschans, & ne se pas tant depiter contre leurs defauts.

POESIE IV.

A Quoy bon de chercher le fond des preci-
Et les rigueurs du sort? (pices
Si vous voulez mourir, vous les aurez propices
Sans courir à la mort.

La mort vient en son temps, elle approche nostre
Et nous mene au trépas: (heure,
Au lieu de nous fascher de sa longue demeure
Elle auance ses pas.

Les Lyons & les Ours nous font sentir la rage
De leurs rebellions:
Nous appellons pourtant & le fer & l'outrage
Au secours des Lyons,

Vn differẽt de mœurs & de façons de faire
Nous met le fer en main:
Quoy faut-il pour si peu l'vn l'autre se defaire
D'vn courage inhumain:

Veux tu suiure la Loy d'vne iuste Police,
Ayme les gens de bien:
Souffre auecque pitié l'effort de la malice
Et ne l'irrite en rien.

PROSE V.

DV merite des bons & des Meschans, ie reconnois leur felicité & leur misere : mais ou ie me trompe, où la Fortune a quelques biens meslez à ses maux. Et en verité ie ne me sçaurois persuader, qu'il y ait vn homme sage si mal-aduisé, que d'aymer mieux estre banny, pauure, & chargé de mespris, que d'auoir de grandes richesses, d'estre puissant & honoré dans son propre pays : puis qu'il est certain qu'vne heureuse sagesse est plus vtile & se deriue mieux à ceux qui sont sous sa conduite, qu'vne vertu qui est foible & necessiteuse. Et puis les prisons n'ont-elles pas esté basties pour les crimes ? les loix & les supplices n'ont-ils pas esté ordonnez contre les Meschans? Le vice rauit la recompense des vertus, & la vertu souffre les supplices du vice. A vray dire, ie ne sçaurois assez admirer de voir vn changement si deraisonnable, en ignorant la cause, ie desirerois l'apprendre de vous. Mon estonnement seroit moindre si ie pouuois me persuader que le hazart gouuernât le Monde; mais ce Dieu, qui fait du bien aux Bons & du mal aux

Meſchans, & le plus ſouuent du mal aux Bons, & du bien aux Meſchans, eſtãt celuy qui le conduit, mon eſprit ne peut treuuer la difference qu'il y a de ſa prouidence au rencontre de la Fortune. P. Ce n'eſt pas de merueille ignorant l'ordre du monde, que tu l'eſtimes confus: neantmoins tu dois cõmander à ton eſprit de croire que le Gouuerneur du Monde eſtant bon: la conduitte n'en peut eſtre mauuaiſe.

POESIE V.

SI quelqu'vn ignoroit que les aſtres de l'Ourſe
Sont attachez au Pole, & commencent leur courſe
A ce point où le Ciel n'a point de mouuement
Et pourquoy ce Cocher, qui ſuit toujours la piſte
De la belle Caliſte
Semble conter ſes pas, & va ſi lentement,
Qu'il eſt tout le dernier à ſe plonger dãs lõde,
Bien qu'il ſoit des premiers à ſe monſtrer au monde;
Sans faillir celuy là n'aura iamais compris
Que Dieu les a appris.

Que la Lune pamant, ſe cache de ſes voiles

Que luy preste la nuict, qu'elle rẽde aux étoiles
L'eclatante beauté, qui fait que nous voyons,
Le vulgaire s'emeut, & croit par ignorance
Qu'en cette defaillance
Ce bel astre se meurt & qu'il prend ses rayons:
Leurs mains battent l'airain, & par des cris funebres,
Leur bouche iniustement accuse les tenebres
D'enseuelir le iour de ce rare flambeau,
Dans l'horreur du tombeau.
C'est sans estre surpris que nous voyons l'orage.
D'vn vent impetueux amener au riuage
Ces mõtagnes de flots, qui menaçent les Cieux:
C'est sans nous estõner que la neige & la glace
Perdent toute leur masse
Alors que le Soleil les approche des yeux:
La cause d'vn effect se laissant reconnoistre,
Ne produira plus rien, qui ne puisse paroistre
Sans exciter en nous ces transpors innocens
Qui rauissent nos sens.

Ostez la rareté, il n'y a rien d'estrange:
Que l'ambre soit commun, ce sera de la fange,
La pureté de l'or ne seroit plus de pris
Si la profusion de l'aueugle Fortune
Nous la rendoit commune:
Ce qui se voit souuent, vient enfin à mépris:

Qu'õ ignore plus rien il n'y a plus d'Oracles,
Ces sublimes discours, qu'on passoit pour miracles
Deuenant trop publics, lassent nos sentimens
De leurs rauissemens.

PROSE VI.

IL est ainsi, neantmoins puis que c'est à vous de decouurir les raisons qui nous sont cachées, ie desire que vous me declariez les causes de ce grand miracle. Vous ne m'engagez pas à vne petite entreprise (reprit la Sagesse en souriant) le cõbat d'Hercule contre l'Hydre n'estoit pas plus penible, à peine auray-je satisfait à vne difficulté, que la mesme matiere nous presentera vn grand nombre de questions qu'il sera impossible de resoudre qu'a l'aide d'vn fort & puissant genie. Il ne s'agit icy que de la Prouidence, de l'ordre, du hazard, des euenemens impreueus, de la connoissance de la predestination diuine & de la franchise de nostre volonté. Tu vois l'importance de ce discours. Quoy que le temps nous presse, ie veux pourtant te decouurir quelques veritez, puis que leur connoissance fait vne partie de ta guerison. Que si

la douceur d'vn air de Musique te flatte, il faut vn peu en differer le plaisir pour te rẽdre attentif à celle de la raison. Tout ce qui reçoit la vie par la naissance & par la suite des generations, & tout ce qui a du mouuement a ses causes, son ordre & son reglement de la constante fermeté de Dieu. C'est de sa simplicité recueillie en ellemesme, que toutes choses prennent leur branle & nous appellons ce soin consideré dans Dieu, Prouidence, & si nous le rapportons aux effets, qui sortent hors de luy, les Anciens le nomment Destin. Ces deux choses paroitront differentes à tous ceux qui connoitront leur nature, d'autant que la Prouidence dans Dieu : n'est rien que la raison diuine, qui conduit les Creatures: & le Destin est la disposition que la Prouidence met dans l'ordre de leurs actions. La Prouidence embrasse toutes choses quelques differentes & infinies qu'elles soient: mais le destin marque les mouuemens particuliers des Estres, les dispose en leur rãg, leur donne leur forme & leur durée ? de sorte que ceste disposition rapportée à la connoissance de Dieu n'est que ce que nous appellons Prouidence, mais conside-

rée dans le cours des temps, & dans la suite qu'elles ont entre-elles, nous la nommons Destin. Quoy que ces deux choses soient differentes, l'vne dépend de l'autre : par ce que l'ordre du Destin est vn effect de la Prouidence. Car comme vn Architecte conceuant l'idee d'vn ouurage le faict en quelque façon tout à la fois, & par apres il le digere dans l'execution: de mesme Dieu prend les desseins de tout, par sa Prouidence, & le manie exterieuremẽt par le Destin. Soit donc que le Destin reçoiue ses mouuemens de quelque Diuinité, soit qu'il prenne ses impressions de l'Ame, ou de toute la Nature, de la force des Anges, & de l'artifice des Demons, où de l'influẽce des Astres, soit que toutes ces choses concourrent à cét ordre, il est euident que la simple & constante Idée de tout ce qui est à faire, n'est rien que la Prouidence de Dieu, & que le Destin est comme la main de ceste Prouidence, qui mét les choses faisables dans la suite successiue des temps, ou bien elle est cõme le nœud tousiours coulant des Creatures. De là vient que rien n'est soustrait à la prouidence, non pas mesme le Destin, qui ne s'estend pas à tous

ce qui est conduit de la Prouidence, d'autát qu'il est des choses, qui pour estre vnies à l'essence immobile de Dieu, sont au dessus du branle du Destin. Ceste cõparaison te rédra ma pẽsee intelligible. De plusieurs globes, qui se tournent sur vn mesme gõd, celuy qui s'approche le plus du milieu, est comme le centre de tous les autres, à l'entour duquel, ils se tournent: celuy-la au cõtraire qui a plus de circonference faict vn plus grand detour. Que si quelque chose s'vnit à ce milieu, il se ramasse & se retreint sans s'épancher au dehors. Ainsi d'autant plus que quelque chose se separe de la premiere Intelligence, d'autant plus est-elle soubmise au Destin, & celle-là est d'autãt moins sujete à sa dispositiõ, qu'elle est plus vnie à ceste base de toutes choses, par ce que la fermeté de ce premier Estre l'esleue au dessus des necessitez du Destin. Dõc ce que le raisonnement est à la puissance de discourir; ce qui est engendré, à ce qui produit, le tẽps à l'eternité, le cercle à son cẽtre, le mesme se retreuue dãs les chãgemẽs du Destin referez à l'estre simple de la Prouidẽce: C'est ce Destin qui cõduit les Astres, & qui branle le Ciel; c'est luy qui lie les

Elemens, & qui par des vicissitudes continuelles, les faict changer de face & de nature: c'est luy qui continuë & conserue les especes par la suite des generations, & la production des graines: c'est luy pareillement qui manie toutes les fortunes des hômes, & qui met l'ordre dans leurs actions, lesquelles prenant leur conduite de ceste Prouidence que nous auons dit estre immobile, sont par vne suite necessaire exẽptes des changemens. Et ainsi les Estres sont tres-bien gouuernez, s'ils ne se retirent de ceste Prouidence, à qui seule appartient de mettre l'ordre & le rang inuiolable entre les causes, qui maintiennent toutes choses par sa propre immutabilité. De la vient que vostre esprit ne pouuant penetrer les liaisons de cét ordre, vous l'estimez plein de confusion, quoy qu'il n'y ait rien de mieux reglé, & que chaque creature tende au bien par sa seule direction. La raison de cecy est, que les Meschans mesme ne cherchent le mal que sous l'exterieur du bien: & partant s'il arriue que quelqu'vn se destourne du bon chemin, c'est son erreur qui le trompe, & non pas cét ordre, qui le faict faillir. Mais que plus grand dereglement

(me

(me diras-tu) que de voir ſes Bons & les Scelerats partager également les biens & les maux, & viure tantoſt dans vne bonne fortune, & tantoſt en ſouffrir vne mauuaiſe ? I'attendois ceſte obiection. Quoy l'eſprit des hommes s'en fait-il tant accroire, qu'ils eſtiment que les Bons & les Meſchans ne doiuent point auoir d'autre fortune, que celle qui leur ſemblera equitable? Les ſentimens des hommes ne s'accordent pas en ce point, puis que ceux qui meritent des recompenſes au iugement de quelques-vns, ſont dignes de ſupplices dās l'opinion des autres. Poſons neantmoins le cas que la diſtinction des gens de bien d'auec ceux qui ne le ſont pas, ſoit facile: peut-eſtre que l'on pourra penetrer dans le ſecret de leur genie, qui eſt comme le temperament de l'eſprit. Ce n'eſt pas vne petite connoiſſance, de ſçauoir pourquoy les douceurs ſont fades à quelques vns, & que d'autres treuuent les amertumes agreables. Pourquoy certains malades ne ſe gueriſſent que par des remedes doux, là où les autres ne peuuent eſtre ſoulagez que par des violens. Le Medecin, à qui ceſte connoiſſance appartient n'a point d'admiratiō

pour ces cõtrarietez. Les ames n'ont point d'autres ſanté que les bonnes mœurs, ny d'autres maladies que les vices, auſſi n'y a t'il que Dieu qui puiſſe conſeruer les premiers, & guerir les ſeconds. Car eſtant cõme dans vne échaquette d'où ſa Prouidẽce découure toutes les plus ſecrettes neceſſitez des Creatures, il les ſoulage, donnant à chacune, ce qui luy eſt propre. Et voila d'où naiſt cette miraculeuſe entreſuitte de toutes choſes, qui ſe fait admirer de l'ignorance, & aymer de ceux qui en cõnoiſſent la veritable cauſe. Et afin que ie ramaſſe en peu de mots, ce que noſtre raiſon peut cõprendre de la profonde ſciẽce de Dieu? ce que ton erreur croit eſtre tres-iuſte ne l'eſt pas dans l'eſtime de cette Prouidence qui ſçait tout. Lucain noſtre bon amy n'a-il pas laiſſé par eſcrit; Que les Dieux & Caton ne s'eſtoient pas accordez à vn meſme party dãs la guerre de Pharſale, puis qu'ils fauoriſoient celuy qu'il condamnoit. Tu vois donc que tout ce qui ſe fait contre ton iugement ne l'aiſſe pas d'eſtre l'ordre naturel des choſes, bien que dans ta penſée ce n'en ſoit que la confuſion. Ie veux neãtmoins qu'il ſe treuue vn eſprit ſi bien fait,

qu'il n'ait point d'autres iugemens que cõformes à celuy de Dieu. Veritablement la vertu des hommes est si delicate qu'elle est au hazard de quitter l'innocence, si elle ne peut retenir sa fortune. Ne faut-il donc pas que la bonté de Dieu s'accõmode aux foiblesses de ceux que l'aduersité peut changer. Est-il quelqu'vn si parfait que sa vertu le face approcher si prés de Dieu, sa Prouidence toute sage ne permet pas seulement aux maladies de le toucher. Car comme a dit quelqu'vn qui a de plus nobles pensées que moy: Les vertus cõposent le corps d'vn hõme sainct, & en font les parties. De là vient fort souuẽt que l'on defere toute la conduite des affaires aux gens de bien, afin que la malice des Meschãs soit reprimée. Cette mesme Prouidẽce mesle les biens & les maux pour quelques vns: elle souffre que d'autres soiẽt agitez, afin que leur patiẽce se fortifie par l'vsage des choses ameres, & dans des disgraces, de peur qu'vne prosperité trop molle ne les corrõpe. Il se treuue des persõnes qui craignẽt sãs iugemẽt, ce qu'ils peuuẽt supporter sans difficulté: il en est d'autres qui méprisent trop incõsiderémẽt, ce qu'ils ne

sçauroient soustenir, & c'est à ceux cy que Dieu faict reconnoistre leur temerité par l'impatience de leurs miseres. En voicy de tous contraires à ceux-là : on a veu des hommes qui se sont acquis vne belle memoire dans la souuenance de la posterité, par vne genereuse mort. Quelques-vns ont laissé de beaux exemples, & faict paroistre que la douleur ne pouuoit vaincre la vertu. Il n'y a point de raison de douter que tout cela reüssit à l'auantage de ceux qui l'entreprennent, & mesme les Meschans ne reçoiuent leur bõne & mauuaise Fortune que de cette source. Pour les maux, personne ne trouuera qu'ils les souffrent iniustement, puis que leurs peines sont leurs chatimens & nos instructions. Si par fois ils goutent le bien, les Bons peuuent prendre de là vne excellente preuue de la grandeur de la felicité, puis qu'elle se laisse quelquefois posseder aux Criminels. Ie remarque encore vne grande douceur en la conduite de ceste Prouidence ; c'est que pour retirer du vice celuy que la necessité des richesses y pourroit porter, elle luy en donne l'abondance, d'où il arriue que considerant ses vices & ses commoditez, il cõ-

rige ceux-là, de peur de perdre celle-cy: & partant il changera ses mauuaises mœurs, & pour iouïr tousiours de ses biens, il quittera ses crimes. Quelquefois vn trop grand bon-heur pert iustement ceux qui le possedent. Quelquefois on donne la puissance de mal-faire à quelqu'vn, afin qu'il donne de l'exercice aux Bons, & des supplices aux Meschans; par ce qu'il n'y a pas plus d'intelligence entre les vicieux, que de paix entre ceux-cy, & les gens de bien. D'où la Prouidence nous fait voir ce grand miracle, que les Meschans deuiennent Bons, par la haine des vicieux, afin de n'estre pas semblables à ceux qu'ils ne peuuent aymer. Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu d'vser bien du mal, & de le changer en vertu. L'ordre gouuerne tout que si quelque chose se soustrait à sa conduite, ce n'est que pour y retourner d'vne autre façon, afin que le hazard ne s'vsurpe rien dans le domaine de la Prouidence. Il est difficile de comprendre tous les saincts artifices de Dieu, & certes l'homme n'est capable n'y de conceuoir, ny d'expliquer tous les ressors de ceste diuine Sagesse. Nostre curiosité, se doit contenter de sça-

uoir que Dieu conduit toutes choſes au bien, & que le bon ordre qu'il a mis dans le monde, en bannit le mal. Et quoy que nos penſées y en treuuent beaucoup, ſi nous regardons cette Prouidence, nous le condamnerons. Mais ie m'apperçois que tu commences de te laſſer de cette trop longue ſpeculation, & que la force de ce difficile raiſonnement te fait deſirer la douceur de quelques vers, reçois donc ceux-cy pour te preparer au diſcours ſuiuant.

POESIE VI.

Desires-tu que ta ſcience
Penetre les ſecrets reſſors,
Qui entretiennent ces grands corps
Sans obeyr à l'inconſtance?
Arreſte ton eſprit aux Cieux,
Et n'en retire point les yeux.

C'eſt dans ces globes de Porphire
Que la paix regne abſolument,
Sous l'adorable reglement
Que Dieu a mis en ſon empire:
La Lune preſide au ſommeil,
Sans entrepriſe du Soleil.

La brillante estoille de l'Ourse,
Qui traine son char à l'enuers,
Seruant de base à l'Vniuers,
Ne precipite point sa course,
Pour courir aux eaux de la Mer
Que les Astres semblent aymer.

C'est Vesper qui dit aux Estoilles,
Aduancez vostre mouuement
Dans les plaines du Firmament,
Luy qui leur dit prenez vos voiles,
Car voicy reuenir le iour,
Qui se veut monstrer à son tour.

Ainsi l'amour tient son empire
Parmy tous ces Peuples de feux:
Ainsi la guerre parmy eux,
N'y fait pas sentir son martyre,
Les desseins de l'ambition
N'excitant point d'émotion.

L'accord de ceste intelligence,
Assemble en vn mesme vaisseau,
La Terre, l'Air, le Feu & l'Eau,
Rien ne trouble leur alliance,
Pendant que cette aymable loy
Est l'estroit lien de leur foy.

C'est l'amour qui pare la Terre,
De l'émail des plus belles fleurs,
Et qui les nourrit de ses pleurs,
C'est luy qui cause ce catherre,
Qui surprend l'Automne & l'Esté,
Et qui leur oste leur beauté.

Tout ce qui vit & qui respire,
Ce qui naît, & qui voit le iour
N'a point d'autre ame que l'amour,
C'est pareillement son empire,
Qui commande aux rigoureux sort
De conduire tout à la mort.

Cependant l'Arbitre du monde,
Soustient tout ce grand Vniuers
Dans des mouuemens si diuers,
Luy seul entretient ceste ronde,
Qui nous ramene les saisons,
Iusqu'au milieu de nos maisons,

Sans le soin de sa Prouidence,
Et le ferme appuy de sa main,
On ne reuerroit pas demain,
Ceste admirable intelligence,
C'est sur luy que le mouuement,
A son asseuré fondement.

Nous n'auons point d'autre conduite,
Que les sainctes loix de ce Dieu,
Son aymable sein est le lieu,
Ou se termine nostre fuite:
Ce doux amour qui nous maintient,
Cherche la source d'où il vient.

PROSE VII.

VOis tu maintenant le dessein de mon discours, & comme quoy toute condition est heureuse, puis que la Fortune, soit qu'elle soit fauorable, soit qu'elle soit facheuse, n'a point d'autre fin, que de corriger ou de punir les Meschans, ou bien de recompẽser & d'exercer les Bons, en quoy elle est ou equitable ou vtile. B. A n'en point mentir, vostre raisonnement est si asseuré qu'on ne le peut contredire, & si ie tourne ma pensee à ceste Prouidence, & à ce Destin que vous m'auez declaré, ie ne puis ignorer la cause de sa fermeté. Si faut-il pourtant aduoüer que ces veritez ne sont pas dans le sens commun, d'autant que l'opinion ordinaire des hommes, est qu'il a vne mauuaise Fortune. P. Ie suis cõtente de m'accõmoder à leur humeur, de peur que ma Philosophie ne semble ou

cruelle, ou inhumaine. Ne m'accordes-tu pas que tout ce qui est vtile est bon? Tu ne le peux nier, ce qui corrige les vices, ou qui accroist les vertus est profitable, il ne peut donc estre mauuais. Certes la Fortune de ceux qui cherchent les innocentes voluptez de la vertu, & qui tachent d'en treuuer le bon chemin, ayant ces qualitez ne peut estre estimée facheuse par le peuple? ne sera ce point la condition des vicieux que l'on croit miserables, puis que son exercice est de chastier les Meschans? Prends garde de n'auoir point de si mauuaises pensees: nous auons fait voir clairement que la fortune de ceux qui sont ou dans la recherche ou dans la iouyssance de la vertu, est tousiours bonne, & que celle des vicieux ne sçauroit estre que mauuaise, si elle continuë dans l'iniustice. Et partant vn homme sage ne doit pas treuuer plus estrange de se voir trauaillé par les aduersitez, qu'vn courageux d'entendre les cris & le bruit d'vne Armée; d'autant que la difficulté des souffrances sert de matiere à la gloire de l'vn, & à la sagesse de l'autre. Et de fait la vertu ne tire son nom que du courage, dont elle

surmonte toutes les choses facheuses ; par ce que le dessein de ceux qui font cas de la vertu n'est pas de s'amollir dans les delices, mais bien de se fortifier dans les attaques de l'aduersité. Et partant afin que les caresses d'vne bône fortune ne vous corrompent point, ou que les incommoditez de la mauuaise ne vous renuersent pas : tenez vous fermes au milieu, parce que tout ce qui est aux extremitez n'a que l'apparence du bon-heur, & non pas le prix du trauail. Il est en vostre pouuoir de faire vos fortunes, puis que celle-là mesme qui semble desagreable, exerce la vertu, corrige ou punit les vices.

POESIE VII.

Ce grand Roy qui vengea l'opprobre de son Frere,
En faisant d'Ilion vn triste cimetiere
Ne pust monter sur l'eau,
Qu'il n'eust donné le sang de son Iphigenie
A vn cruel genie,
Dõt la mauuaise humeur retenoit sõ vaisseau.

Vlisse ne vit point sans vne horreur extreme
Les sanglans appetits du Geant Polipheme,
Ny son brutal repas,

Mais en fin le bō-hœur qui cōduisoit ses armes
Vengea ses iustes larmes
Et paya ce banquet d'vn funeste trepas.

Les glorieux trauaux de l'indōptable Alcide
Esleuent son renom, & l'humeur homicide
Qui poursuiuoit sa mort,
A seulement seruy pour marquer son histoire
Au temple de sa gloire,
Et pour nous faire voir que Hercule estoit fort.

Les hōmes my-cheuaux ont senty sa Massue,
La pourpre de ce Roy deuoit estre tissue
De la peau d'vn Lyon:
Les Oyseaux dās le Ciel n'ont pu fuir sa fléche
Et luy seul à fait breche
Au tresor du serpent qui faisoit faction.

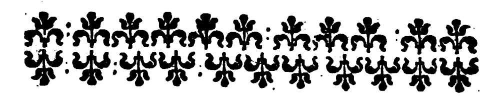
Ses mains ont attaché les gosiers de Cerbere,
Diomede a seruy par sa iuste colere,
D'auoine à ses Cheuaux:
Ce fut luy qui couppa la teste renaissante:
C'est sa force constante
Qui ioint Achelons à ses douze trauaux.

Celuy qui prend son nom, du nom de la malice

Et qui pour se couurir de la honte du vice
D'vn infame Larron,
Semble fermer au vol la porte de son antre
Lors mesme qu'il y entre,
N'est-il pas vn de ceux qu'il offrit à Caron.

Le Sanglier écumant & le subtil Antee
N'ont-ils point veu sous luy leur fureur arre-
Et le robuste Athlas (stee,
N'a-t'il pas déchargé le Ciel sur ton échine,
Sans qu'on put à sa mine,
Iuger de son fardeau, ny mesme qu'il fut las.

Mortels oyez la voix de ces nobles exemples
Qui tiennent icy bas au milieu de nos temple
Vn rang tres glorieux :
En surmontant les maux, qui sont dessus la
Pour vous faire la guerre, (Terre,
Vous meritez le Ciel & vous faictes des
Dieux.



LIVRE CINQVIESME

PROSE I.



A Philosophie ayant ainsi discouru, comme i'apperçeus, qu'elle tournoit ses pensées à quelque autre dessein, ie luy dis: vrayement vostre discours est asseuré, & tres-conforme à la dignité de vostre personne: mais certes ie reconnois en effect que la questiõ de la Prouidence est enueloppée de beaucoup d'autres difficultez. En premier lieu, ie desirerois sçauoir de vous s'il y a vn hazard & ce que c'est. P. Ie ne veux pas rebutter vn seul de tes souhaits, ie m'en vais te contenter: la connoissance que tu desires n'est pas esloignée de l'vtilité, bien

qu'elle le ſoit de noſtre deſſein, ie pourrois craindre que prenant vn ſi long détour tu n'euſſes pas aſſez de force pour le bon chemin. B. Vous ne deuez pas apprehender cela, ce m'eſt vn repos que d'apprendre les choſes qui m'agreent: & puis ſi vous eſtabliſſez ſolidement ce qui a de la connexité auec le principal ſuiet de voſtre diſcours, il n'y aura plus à douter en la ſuite. P. Ie te veux obeïr. Quelqu'vn pourra d'écrire le hazard: vn éuenement qui arriue ſans aucune conduite, & qui n'a point de cauſes neceſſaires, de ſon exiſtence, Mais ie veux que tu ſçaches que le hazard n'eſt rien qu'vn mot ſans ſignificatiõ. Car y a t'il apparence qu'il ſe faſſe quelque choſe par rencontre dans vn ordre, qui eſt eſtably de la main de Dieu. Il y a lõgtemps que ceſte verité n'eſt plus debatuë de perſonne: qu'aucune choſe ne ſe faict de rien. Combien que ceſte propoſition s'explique communément de la matiere, & non pas du principe effectif, neantmoins il faudroit aduoüer que ſi quelque choſe naiſſoit du rien, qu'elle n'auroit point de cauſe. Que ſi cela eſt impoſſible, ie conclus raiſonnablement qu'il n'y a point de

hazard. Quoy n'y a t'il donc rien de fortuit, ne se fait-il aucune chose par auenture ; n'y a t'il rien parmy la production de tāt d'Estres, à qui ses noms soyent propres? Aristote a donné la veritable reponce à cette demande dans sa Rhysique. Quand l'on fait quelque chose (dit-il) pour vne fin, & qu'il en reüssit vne autre contre l'intention de celuy qui agit, on appelle cela hazard ; comme si quelqu'vn trauailloit dans son champ à dessein de le semer, & qu'il treuuât vn tresor, voila ce qu'on appelle fortuit, cela pourtant ne se fait pas de rien ; d'autant qu'il a des causes qui pour nous estre inconnuës, ne laissent pas d'estre veritables. Et vrayement si le Laboureur n'eut point trauaillé dans son champ , & que l'Auare n'y eut pas caché son tresor, on ne l'eut pas treuué. Le hazard n'est donc rien autre chose ; que ce qui se fait par le rencontre de plusieurs causes, qui agissent, sans le dessein de l'ouurier. Et certes celuy qui auoit caché son argent n'auoit pas dessein de le faire treuuer, ny celuy qui labouroit sa terre , n'en auoit pas la recherche pour fin. Le hazard est donc l'effet de deux causes qui concourrent à vne action, non

pas tumultuairement, mais par vne secrette conduite de cette sage Prouidence, qui a estably le bel ordre que nous admirons dans la Nature.

POESIE I.

Le Tygre se confond dans les eaux de
l'Euphrate,
Où le Soldat s'enfuit, quãd il veut surmõter:
Et puis il se dilate
Retournant dans le lit qu'il venoit de quitter.

Si leurs eaux par apres font nouuel' alliãce,
Les charges qu'ils trainoient font les mesmes
Et le batteau s'auance (détours
Dans l'ordre & le dessein, que Dieu met en
leurs cours.

De mesme le hazard, qui fait nos auãtures,
Quoy que nous le iugions se conduire sans loix,
A dans ses procedures,
Le secret des projets du Monarque des Roys.

PROSE II.

IE commence de conceuoir que ce que vous dites est veritable, mais ie vous prie de m'apprendre si dans cette liaison, des

causes, l'homme conserue la franchise de sa liberté, ou bien si les mouuemens de sa volonté demeurent contraints sous cette fatale chaine. P. Vne creature raisonnable est tousiours libre, & Dieu ne luy a donné l'vsage du franc-arbitre, que pour luy faire reconnoistre ce qui se doit, ou desirer ou fuir. Sa volonté choisit ce qui est souhaitable, & s'esloigne de ce qui ne l'est pas : & ainsi ceux qui ont du discours, ont le pouuoir de l'election. Mais cette puissance de vouloir n'est pas dans toutes les Creatures. Dans les Essences toutes pures & celestes, qui n'ont point d'alliance auec la matiere, le iugemēt est éclairé la volōté incorrompable, & le pouuoir d'accōplir leurs desirs inuiolables. Quāt aux ames raisonnables, il est impossible de leur oster cette frāchise, particulierемēt lors qu'elles se tiennēt dans la contemplation du premier & souuerain Estre: Elles sont moins libres, quād elles s'abaissent aux choses sēsibles, moins encore quand elles ont vnion auec les corps: mais de verité elles sont entieremēt esclaues, lors qu'elles obeissent à ses mauuaises inclinatiōs, & qu'elles laissent l'empire de la raison. Car elles n'ont pas plutôt

retiré leurs yeux de la vraye & souueraine lumiere, qu'aussi-tost elles sont aueuglées. Et ainsi leur volonté mesme cause sa seruitude, & leur franchise n'est libre qu'en ce point, qu'elle veut estre esclaue. Ce que Dieu qui voit tout dés l'éternité, connoist dans les veuës de sa Prouidence, & le dispose selon les proiets de ses diuins conseils.

Il voit tout, il entend tout.

POESIE II.

Homere nomme le soleil
Le Createur de la lumiere
Le Tout voyant, le nompareil,
Quoy qu'il n'ouure point sa paupiere,
Ny sous la Terre, ny sous l'eau,
Où l'on ne vit iamais les feux de son flambeau.

Mais le grand Dieu de l'Vniuers
Deuant qui tout est fait de verre,
Porte ses regards à trauers
Du corps solide de la Terre:
La nuict ne voile point ses eux
Bien que de sa noirceur, elle éclipse les Cieux.

Ce qui est, qui fut, qui sera,
Est present à sa connoissance,
Et iamais rien ne bornera
Son eternelle intelligence:
Son œil passe de bout en bout,
C'est donc le vray Soleil qui luit & qui voit tout.

PROSE III.

IE me sens engagé dans de nouuelles difficultez, & il m'est difficile de cõprendre l'accord de la prescience de Dieu, & de nostre liberté. Car s'il est vray que sa Prouidence voit les choses dans l'aduenir: & qu'elle ne puisse estre trompée, il semble que ceste prescience les rend necessaires. Et ainsi Dieu ayant veu de toute eternité, non seulement les actions des hommes, mais encore leurs conseils & les plus secrettes volontez de leur cœur, ie ne connois point de liberté; puis que ceste science qui ne peut estre trõpée les a preueües. Autrement si l'euenement pouuoit estre changé, ce ne seroit plus vne prescience asseurée des choses futures, mais vne coniecture incertaine des euenemens possibles. Ce qu'on ne peut penser de Dieu. De moy

ie ne puis receuoir vne respõce par laquel-
le on tache de se demesler de cette diffi-
culté: quand on dit que rien ne se fait par
ce que Dieu le preuoit, mais plustost qu'il
le voit, parce qu'il ne peut rien ignorer; &
ainsi s'il y a de la necessité elle regarde la
connoissance & non pas son objet, parce
qu'il n'est pas necessaire qu'vne chose pre-
ueuë arriue, mais il n'est pas libre que ce
qui doit arriuer ne soit preueu. Cõme si on
estoit en peine de sçauoir si la presciẽce est
cause de la necessité des choses futures, ou
si la necessité des choses futures est cause
de la prescięce. Pour moy ie veux mõstrer
quelque ordre qu'il y ait dans les causes, la
necessité des euenemẽs preueus, quoy que
cette prescience leur laisse vne liberté tou-
te entiere. Ie me sers d'vne comparaison
assez familiere. Si quelqu'vn est assis, le iu-
gemét qui se forme de ce repos, est neces-
sairement veritable; & reciproquement, si
cette croyance est vraye, il est aussi neces-
saire qu'il soit assis. Il y a donc de la neces-
sité en tous les deux, en l'vn d'estre assis, en
l'autre d'estre veritable: Il n'est pas neant-
moins vray qu'il soit assis, pource que l'on
l'estime, mais on le croit, parce qu'il l'est

veritablemẽt: & ainsi quoy que l'vn soit la cause particuliere de la verité de l'autre, il semble neãtmoins qu'il y ait vne necessité commune entre ces deux choses. On peut faire le mesme discours de la Prouidence & des choses futures. Car encore bien que l'euenement soit cause de la prescience, & nõ pas la prescience de l'euenement: neãtmoins il est necessaire que ces choses futures soient preueués de Dieu, & qu'elles arriuent cõme elles ont esté preueuës, ce qui paroist suffire à la ruine de la liberté. Voyons maintenãt combien il est peu raisonnable de dire que l'euenemẽt des choses qui se font dans le temps, soit cause de la connoissance eternelle de Dieu. Et de grace vouloir que Dieu preuoye le futur, parce qu'il doit arriuer, n'est-ce pas le mesme que de croire que les choses passées, sõt la cause de cette souueraine Prouidence. Mais comme il est necessaire qu'vne chose soit, quãd ie sçay qu'elle est, aussi quand ie preuois vne chose, il n'est pas libre qu'elle ne soit pas future, d'où ie cõclus que l'euenemẽt d'vne chose preueuë n'est pas éuitable. De plus, si quelqu'vn prẽd vne opiniõ de quoy que ce soit, autrement qu'il n'est

ce n'est pas vne connoissance asseurée, mais vne croyance incertaine, qui est fort esloignée de la nature de la science. Et partant si vne chose est future en sorte que son euenement ne soit pas necessaire, qui pourra sçauoir qu'elle doit arriuer. Car comme la science n'est point meslée de faußeté ny d'incertitude, außi ne peut-il estre autrement qu'elle est conçeuë. Voila d'où vient que la science est sans mensonge, d'autant qu'il est necessaire que chaque chose soit comme la science iuge qu'elle est. Comme quoy donc ce peut-il faire que Dieu preuoye le futur s'il est incertain : Car si ce qu'il preuoit deuoir infailliblement arriuer, peut ne pas arriuer, il se trompe, ce qu'on ne peut dire ny mesme penser à moins que de se rendre coupable de blaspheme. Que s'il preuoit seulement qu'il peut estre & ne pas estre, quelle connoissance est-ce là qui n'a rien de certain ny d'asseuré, & en quoy est-elle dissemblable à cét oracle ridicule de Tiresias. *Tout ce que ie diray sera, ou ne sera pas.* Quel auantage auroit außi ceste prescience sur l'opinion des hommes, s'il iugeoit de l'euenement des choses incertaines, comme eux.

Que

Que s'il ne peut y auoir aucune doute dans la ſcience de Dieu, il faut aduouër que l'euenement de ce qu'il preuoit eſt neceſſaire. Et partant il n'y a point de liberté dans les conſeils, & les actions de l'hõme, que Dieu a ainſi arreſtées à la neceſſité de l'euenement. Si nous receuons vne fois ceſte penſée (reprit la Philoſophie) comme il ſemble que ce diſcours nous la doiue donner, quel deſordre mettons nous dans noſtre conduitte : En vain on ordonnera des peines & des recompenſes à des actions dans leſquelles la volontez n'interuient point, & ainſi l'impunité des Meſchans & le ſalaire des Bons, qui nous paroiſt iniuſte, nous ſemblera tres-équitable, pour ce que la neceſſité aura contraint les actions des Meſchans par l'infaillible neceſſité du ſuccez, & partant il ne faut plus rechercher de diſtinction entre les vices & les vertus. De ces dangereux principes naiſtroit ceſte mauuaiſe coſequence : l'ordre de toutes choſes venant de la Prouidence de Dieu, ſans que le cõſeil des hommes y contribuë rien du ſien, que tous nos pechez & tous nos maux doiuent eſtre rapportez à l'Autheur de tout

bien. Donc il ne faut plus auoir d'esperance, ny faire des prieres, car ie vous prie, quel besoin de desirer ny demander ce qui est necessaire dans son euenement. Ce qui ruine entierement le commerce des prieres & des desirs entre Dieu & les hommes, puis qu'il n'y a que l'humilité de nos vœux qui nous rende dignes de ses graces, & qui nous approche de ceste lumiere inaccessible. Et ainsi il faudra accorder ce que i'ay tantost reconnu, que l'homme separé de son principe, retombe dans son neant.

POESIE III.

Qvel Destin ennemy, quelle triste auanture
Trouble les doux accors de toute la Nature;
Pourquoy deux veritez
Perdent-elles si tost la bonne intelligence,
Qui faisoit d'elles-deux une sainte alliance
Et qui les maintenoit sans contrarietez?

Peut estre que le vray n'a iamais de querelle,
Et que son amitié est pour tousiours fidelle,
Mais que nostre raison
Ne pouuant penetrer l'estroit nœud qui le lie
Aux autres veritez, une sotte folie
Luy vient persuader, qu'il est sans liaison.

D'où viēt dōc que l'Esprit fait tāt de violence
Pour sonder les obiets & auoir connoissance
De ce qui est caché?
Connoit-il les secrets qu'il tache de connoitre,
S'il ne les connoit pas, ose t'il bien paroistre
Si peu iudicieux que d'y auoir tâche.

Qui a iamais aymé vne chose inconnuë,
Qui la pourroit chercher ne l'ayant iamais
Et quant vn heureux sort [veuë:
Mettroit deuant l'esprit la forme recherchée,
S'il ne la connoist pas elle est tousiours cachée,
Et ainsi tous ses soins ne sōt qu'vn vain effort.

Peut estre que l'Esprit n'ayāt point de cōmerce
A la masse du corps qui maintenant trauerse
Ses nobles mouuemens,
Voyoit les veritez de tant de belles choses
Dans l'essence de Dieu, où elles sont encloses,
Et qu'il perd dans la chair tous ces beaux sen-
timens.

Celuy qui veut sçauoir n'a pas la cōnoissance
Et s'il n'a pas aussi vne entiere ignorance
De ce qu'il veut sçauoir,
Mais réuant à part soy, tout pensif il s'amuse
A regarder les traits d'vne espece confuse
Qui reioint par apres ceux qu'elle doit auoir.

PROSE IV.

VOila (continuë la Sagesse) la vieille querelle, qui a tant trauaillé l'esprit de Ciceron dans ces Liures, qui traittent des Propheties & que tu consideres si curieusement. Neantmoins personne n'en a encore bien treuué le nœud. La cause de ceste ignorance est que tout le discours de la raison humaine n'est pas capables d'atteindre à ceste simple prescience de Dieu: s'il estoit possible de la conçeuoir, il n'y auroit plus de sujet de douter. Ie tacheray de dissiper ces ignorãces aussi tost que i'auray demélé les difficultez, qui te troublent. Ie voudrois biẽ sçauoir en premier lieu, pourquoy tu ne veux pas receuoir la reponce de ceux, qui tiennent que la liberté n'est pas forcée par la prescience des choses, par ce que ceste connoissance ne les rend pas necessaires. Ne sçaurois tu recueillir la necessité des choses futures, d'autre-part si ce n'est par ce que les choses preueuës ne peuuent pas n'arriuer point? S'il est veritable que la preuision n'apporte aucune necessité à l'euenement (comme tu l'as reconnu toy-mesme) pourquoy arresteras tu des

actions libres à la necessité de quelque euenement. Pour reconnoistre cecy; faignōs, qu'il n'y ait point de prescience; sans doute les actions libres ne prendront pas leur necessité d'vne chose qui ne sera point. Faisons maintenant que ceste connoissance les regarde, mais qu'elle ne leur impose aucune necessité, la volōté demeurera entierement libre. Il est vray (me diras-tu) la connoissance de ce qui doit arriuer ne le rēd pas necessaire, mais c'est vn signe qu'il est tel, & ainsi bien qu'il n'y eut point de connoissance anticipée, il seroit neantmoins asseuré que l'euenement des choses futures ne serois pas libre; d'autant qu'vn signe marque seulement ce qui est, & ne le faict pas. C'est pourquoy il faut premierement montrer que rien ne se fait sans necessité, pour dire que ceste prescience en soit le signe. Autrement s'il n'est aucune necessité, il ne peut y en auoir de marque. Or il est euident que la preuue de ceste necessité ne se doit pas prendre du signe, ny de ce qui est exterieur aux choses, mais biē de leur nature. Mais comme quoy se peut-il faire, que ce que la Prouidence preuoit deuoir arriuer, n'arriuē pas? y a t'il appa-

rence que nous doutions de l'euenement de ces choſes, que la preſcience preuoit ? Pourquoy ne croyrions nous pas pluſtoſt, quoy qu'elles arriuent, qu'elles n'ont aucune neceſſité de leur nature. Que ceſte pẽſée te facilite l'intelligence de cecy. Nous voyons aſſez ordinairement l'addreſſe que les Carroſſiers apportent à conduire leurs chariots, (ce que nous pouuons dire des autres choſes) peut-eſtre que nos yeux rendent leur mouuement neceſſaire, par ce que nous le voyons: cela ne peut tomber dans vn ſens raiſonnable, eſtant ſi eſloigné de la verité. Et de fait ſi ces mouuemẽs eſtoiẽt neceſſaires, ie ne vois pas pourquoy l'Art apporteroit tant de ſoin à des effects contraints & forcez. Donc ce qui eſt libre, quãd il ſe fait, n'eſt pas neceſſaire lors qu'il ſe preuoit. Et partant il eſt des choſes qui doiuent arriuer, dont neantmoins l'euenement n'a aucune neceſſité. Ie ne crois pas qu'il ſe treuue perſonne, qui puiſſe dire que ce qui ſe fait à ceſte heure, n'ait autrefois eſté futur. Donc ce qui eſt preueu, ne laiſſe pas d'eſtre libre. Car comme la connoiſſance d'vne action toute preſente, ne luy faict point de neceſſité, ainſi la pre-

uision n'oste pas l'indifference à ce quidoit arriuer. Peut-estre que tu dontes s'il peut y auoir vne prescience des actions libres, par ce qu'il te semble qu'il y ayt de la cõtradiction, & que tu estimes que s'il y a de la preuision, il y a de la necessité, & s'il n'y a point de necessité, qu'il n'y a point de preuision, d'autãt que la science ne regarde que ce qui est infaillible. Que si l'on preuoit les euenemens incertains auec certitude, il est euident que c'est vne erreur de l'opinion, & non pas vne verité de la science. La cause de ceste erreur, vient de ce que l'on croit, que la seule nature des choses opere en la connoissance que nous en auons : ce qui n'est pas veritable, puis qu'õ la doit principalement à la puissance de connoistre. Pour conceuoir cecy auec plus de facilité, prenons vn exemple familier. N'est-il pas vray que l'Oeil comprend la rondeur d'vn corps d'autre façon que le Toucher. Celuy-là quelque esloigné qu'il soit, la voit à la faueur de ses rayons, qui vont prendre en quelque façon ceste connoissance; au contraire la main ne la voit qu'à tatons, & en se glissãt à l'entour de ce corps. C'est vne chose pareillement asseu-

rée que le ſens, l'imagination, l'eſprit & la raiſon, ſont differends en leur maniere de conceuoir l'Homme. Le ſens s'arreſte à la figure de ſon ſuject, & la raiſon conſidere la nature dans l'eſpece generale & abſtraite des particuliers. L'œil de l'intelligence eſt encore plus vif, par ce qu'il ne s'arreſte qu'à la ſimplicité de l'eſſence. En quoy il faut remarquer que la plus noble façon de comprendre a les perfections de la moins parfaicte, ou celle-cy ne peut s'eſleuer à ceſte maniere eminente de cõceuoir, parce que le ſens ne peut rien hors de la matiere, l'imagination regarde les formes en general; la raiſon conſidere ſimplement l'eſſence, mais l'intelligence eſtant comme éleuée au deſſus de tout cela, ſe forme vne image qui luy repreſente tout ce qui eſt au deſſous d'elle, d'autant que dans vne ſimple veuë, elle cõnoiſt l'eſpece de la raiſon, la figure de l'imagination, & ce qui eſt ſenſible, bien qu'elle ne s'aide pas des actions particuliers de ces facultez. De meſme, la raiſon comprend les choſes qui ſe peuuent imaginer. & qui tombent ſous les ſens, biẽ qu'elle ne reçoiue pas le ſecours de ces puiſſances. N'eſt ce pas elle qui definit ainſi

ſon concept vniuerſel : l'hõme eſt vn animal à deux piez, & raiſonnable : quoy que ceſte connoiſſance ſoit generale, elle ne laiſſe pas d'eſtre d'vne choſe ſenſible & ſujette à l'imagination. Nous pouuons dire le meſme de la puiſſance d'imaginer, laquelle (bien que ſes commencemens luy viennent des ſens) ſe peut feindre des phãtômes, qui luy repreſentent les Eſtres ſenſibles, lors meſme que les ſens ſont aſſoupis. Ne vois tu pas maintenãt que les puiſſances vſent plutoſt de leur pouuoir en la connoiſſance de ce qu'elles comprennent que de celuy des choſes, qui ſont cõçeuës? Et à vray dire cela ſemble raiſonnable. Car ſi le iugement eſt en l'acte de celuy qui connoiſt, il eſt abſolument neceſſaire, que chacun accompliſſe ſon action par ſes forces particulieres, & non point par celles qui luy ſont eſtrangeres.

POESIE IV.

L'Ecole de Zenon a eſleué des Sages,
Qui fõt ſortir des corps, de petites images
Qui forment nos eſprits?
De meſme qu'vn papier reçoit les caracteres
D'vn excellent burin, dont les riches myſteres
N'ont point de iuſte pris.

Mais si l'esprit humain n'a rien dãs sa science
Qui vienne de l'effort de sa propre puissance,
S'il ne fait que souffrir,
Et que comme vn cristal, il prenne ces figures
Qui sõt dãs tous les corps de secondes natures.
Que l'air nous vient souffrir.

D'où vient que cét esprit deuine toutes choses,
Qu'il sonde les Agens, qui nous les tiennent
Qu'il va dans l'aduenir, [closes,
Qu'il deméle l'obiet de son estre sensible,
Qu'il diuise & reioint, iusqu'à l'indiuisible
Qu'on ne peut desunir ?

D'où viẽt que cét esprit en vn momẽt s'enuole
Aux points plus écartez de l'vn & l'autre pole
De ce haut Firmament,
Et puis abandonnant ceste maison sublime
Qu'il descend du Zenith iusqu'au fond de
sans aucun mouuement? l'abisme,

D'ou luy peut arriuer que rentrant en soy-
mesme,
Il sçait par le discours, d'vn apparẽt probleme
Tirer la verité ?
L'esprit n'auroit-il rien dans toute sa lumiere
Au dessus du pouuoir d'vne rude matiere,
Qui est si limité.

Ie veux bien aduouër que l'obiet nous réueille
Enuoyant ses rayons aux yeux & à l'oreille,
Et que pour les méler
A ces germes secrets & ces riches semences
Que nous auons en nous de toutes les sciences,
Il les vient appeller.

PROSE V.

QVe si l'esprit se sert seulement de ses forces pour comprendre les corps, quoy que certaines qualitez inuisibles ayēt deuancé, & en quelque façon éueillé son actions; combien plus raisonnablement dirons-nous qu'vne Intelligence tout à fait separée du commerce de la matiere, ne s'ayde pas, pour les connoistre, de leurs especes sensibles: Ainsi voyons nous que la nature a donné aux Creatures diuerses sortes de connoissance. Les Conques & ces poissons, qui sont aussi immobiles que les rochers, où ils sont attachez, n'ont que le sentimēt. Les animaux qui semblent auoir des desirs & des auersions sont pourueus d'imagination. Le discours appartient seulement à la nature humaine, comme l'intelligence est propre de la diuine, mais ce-

ste derniere a toutes les perfections des autres. Que seroit-ce si les sens & l'imagination venoient à contredire la raison en la connoissances des choses vniuerselles & abstraites: pour ce que leur propre obiect n'est pas de ceste condition? Peut estre que l'on estimera le iugement de la raison faux, de conçeuoir ce qui est sensible & particulier, comme vne chose vniuerselle. Le discours ne seroit-il pas raisonnable pour lors, s'il repartoit qu'il voit le sensible & ce qui se peut imaginer dans vne connoissance plus noble & plus releuée, que pour eux, il leur est impossible de passer plus auant que les images & les especes materielles, mais qu'il ne faut pas iuger des forces de l'esprit par les foiblesses du corps. Et nous autres qui sommes doüez de toutes ces puissances nous serions plustost pour la raison que pour les sens. Voila le iugement que nostre petite raison fait de ceste prescience qui regarde l'aduenir, d'autant qu'elle ne voit rien au delà du present, elle croit le mesme de l'intelligence diuine. Voicy ton raisonnemét. Si vne chose n'est necessaire dans son euenemét, elle ne peut estre preueuë asseurement: Il n'est donc

point de prescience, où si nous en reçeuōs vne, il est impossible de reietter vne necessité dans l'euenement de toutes choses. Or si nous estions capables de ceste haute intelligence, comme nous le sommes du discours, sans doute comme nous iugeons equitable que le sens & l'imagination cedent à la raison, ainsi soumettrions nous toute nostre raison à la diuine. Et partant tachons de porter nos pensées iusqu'à ceste souueraine intelligence; nostre raison y verra des veritez que nos lumieres ne découurent pas. Et c'est, que ce qui n'a pas vn euenement necessaire, est pourtant objet d'vne connoissance qui ne peut faillir, & ceste diuine veuë n'est pas vne opinion, mais vne science simple & toute parfaicte.

POESIE V.

QVe de varieté dans toutes les Natures,
Et que les animaux sōt diuers en figures
Les vns courbez en bas marchent de tout leurs Corps,
Les autres plus legeres, prennent tous leurs essors
Dās l'empire des vēts' où d'vn battemēt d'aile
Leur vol imite en l'air, le cours d'vne nacelle.

Ceux-cy plus aiustez mesurent tous leurs pas,
Et ne marchent iamais que comme le compas,
Soit que la liberté les pousse dans la plaine,
Soit que leur appetit, ou la crainte les meine
Dans l'epaisseur des bois,
L'Homme seul toutefois
Porte droite sa veüe
Au dessus de la nüe
Et n'a rien que les Cieux
Pour obiet de ses yeux.
Voulez vous estre sages,
La forme des visages
Apprend à vos Esprits
L'equitable mépris
Et l'innocente guerre
Que l'on doit à la terre.
Portez vos sentimen
Dessus les Elemens;
Ceste noble posture
Dit que vostre nature
Doit s'esleuer aux Cieux,
Puis qu'elle y a ses yeux.

PROSE VI.

PVis que nous auons preuué, que tout ce qui se connoit, est connu par la faculté naturelle de ceux qui conçoiuent, &

non point par vne vertu propre aux obiets de la connoissance, tachons (autant que nostre foiblesse le permet) de comprendre la nature diuine afin, que ceste science nous conduise à celle dont il connoit les choses. Tous ceux qui ont eu des pensees raisonnables de Dieu, disent qu'il est eternel. Entrons dans la consideration de ceste éternité; Par elle nous connoistrons son essence & son sçauoir. L'Eternité est la parfaicte & entiere iouïssance d'vne vie qui est toute à la fois, sans fin sans commencemēt & sans partage: cecy s'éclaircira par la comparaison du temps? d'autant que tout ce qui vit dans son estēduë, va du passé par le present, au futur, & il n'est rien de ce qui subsiste dans son flux & dans sa succession, qui possede sa vie toute à la fois, mais il attend le lendemain, pendant qu'il laisse couler sa veille. Et mesme du iour present Vous ne tenez qu'vn moment. Donc ce qui est suiet à la suite du temps, quoy qu'il n'ait ny fin n'y cōmmencement, comme Aristote l'a estimé du monde, & mesme que sa durée s'estēde à l'infinité des siecles, neantmoins, on ne peut dire qu'il soit eternel d'autant que sa durrée n'est pas recueil-

lie & ramassée à vn seul point, & qu'il n'a pas le futur present. Ce qui iouït pleinement de son Estre, à qui rien de l'aduenir ne defaut & à qui le passé n'échappe point est à proprement parler eternel, & il est necessaire que rien ne luy manque hors de luy & qu'il ait tous les momens des siecles presens. De là il est aisé de conclure que ceux là se trompent qui estiment auec Platon. que le monde n'a point de commencemẽt ny de fin, & partant qu'il est de mesme âge auec Dieu, & qu'il luy est coëternel. Il y a bien de la difference de posseder vne vie, qui n'ait point de bornes, ce que Platon accorde au Monde, & en auoir vne dont la durée soit toute presente ce qui n'est propre que de Dieu. Dieu ne nous doit pas sembler plus ancien que ses Creatures, par le nombre des années, mais par les propres qualitez de son Estre tres simple: d'autant que la suite des temps imite l'estat de ceste vie immobile, & toute presente, & ne pouuant se mesurer à luy, elle degenere de l'immobilité dans le mouuement, & de la simplicité d'vne vie toute presente, aux écoulemens d'vn aage, qui s'échappe tousiours. Et ne pouuant iouïr de sa vie toute

entiere en ce qu'elle ne finit point, elle semble imiter par ses retours ce qu'elle ne sçauroit posseder tout à la fois. Et cela se fait s'attachant à des instans, qui fuïent sans se iamais reposer dans vn terme. Ainsi le temps est vne image de l'eternité : mais comme ceste vie ne s'arreste point, elle s'épanche vers l'infinité des temps, & ainsi il arriue qu'elle continuë en coulát, ce qu'elle ne sçauroit posseder en subsistant. Et à n'en mentir point si nous voulons proprement nommer les choses, nous dirons auec Platon, que Dieu est eternel, & le Monde perpetuel. Donc puis que la façon de conceuoir suit les conditions de l'Estre où elle se retreuue, Dieu estát eternel, simple sans vicissitude ny changement sa connoissance l'est pareillement : de sorte que sans estre suiette à la succession, elle ramasse le passé, le présent, & le futur dans ce moment simple & eternel qui luy represente tout. Et partant si nous voulós cósiderer la prescience, nous ne l'appellerons pas vne preuision de l'aduenir, mais bien vne simple veuë de ce qui est tousiours present D'où nous pouuons recueillir que le nom de preuoyance luy est moins propre

que celuy de prouidence, d'autant que le premier insinuë vn rapport au futur, & le second marque seulement de la distance entre ce qui connoit, & l'obiect qui est connu. Et ainsi la Prouidence est comme vn grād oeil posé sur les plus hautes extremitez de l'Vniuers, qui estend ses regars sur tout ce qui luy est inferieur. Quoy voudrois tu peut-estre que la connoissance de Dieu le rendit necessaire, par ce qu'elle le voit? celle des hommes n'a pas ceste imperfection. Dis moy ie te prie, quand tu regardes quelque chose, cesse t'elle d'estre libre? Ie ne me sçaurois faire croire que tu ayes de si mauuaises pensees. Si tes yeux n'apportent point necessité à ce qui se fait dans le temps, dis le mesme (si l'on peut vser de comparaison) de celles qui se considerent dans l'eternité. C'est pourquoy ceste diuine veuë n'altere rien de l'essence, ny des qualitez des Creatures, puis que Dieu les a deuant soy, comme elles seront dans l'aduenir. Ce qui se fait sans cōfondre ny mesler les iugemens qu'il fait & des choses libres, & de celles qui ne le sōt pas. Comme vous autres, en voyant le Soleil, qui roule dans le Ciel, & vn homme

qui marche sur la Terre, vous iugez le mouuement de celuy-là necessaire, & la promenade de celuy-cy libre, sans que ces deux pensées se confondent. De mesme la veuë de Dieu ne change pas la nature des choses, qui luy sont presentes, quoy que rapportées & comme arrestées à la difference des temps, elles soiét futures. Si vous me dites qu'il est impossible que ce que Dieu preuoit n'arriue pas, & ainsi que l'euenement en est necessaire: ie t'aduouëray vne verité, dont tous les Esprits ne sont pas capables, & qui ne se laisse comprendre que de ceux dont la profonde speculation penetre Dieu. C'est que les choses futures sont necessaires & libres, necessaires si elles sont considerées auec rapport à ceste connoissance diuine : libres, si l'on les prend en leur nature. Cecy est assez facile, si tu te souuiens qu'il est de deux sortes de necessitez, l'vne absoluë, l'autre de supposition. Qu'il soit necessaire que tous les hommes meurent, cela n'a point de restrinction : que quelqu'vn marche, quand tu le sçais il ne peut estre autremẽt, mais ceste circonstance ne luy peut dõner vne necessité simple & absoluë, par ce

que ce n'est pas la nature de ceste action qui la porte, mais le rencontre de la condition. L'œil ne faict pas marcher necessairement les pieds qu'il voit se remuer auec liberté, quoy qu'il ne leur soit, pas libre de ne se point remuer, tandis que leur action durera. Ainsi quand Dieu voit vne chose presente, il faut necessairement qu'elle soit, bien que son estre ne soit pas simplement necessaire. Or il est certain que tout ce que l'homme doit faire de libre dans l'aduenir est present à Dieu. Donc les choses futures sont necessaires par ceste circonstance de la preuision de Dieu, quoy que dans les proprietez de leurs natures, elles soient pleinement libres. Tous les euenemens que Dieu preuoit arriuent donc necessairement, quoy que deuant leur existence, ils puisse ne pas arriuer. Mais que leur sert d'estre de ceste nature, puis que la seule cōnoissance de Dieu leur vaut toutes les necessitez que l'on sçauroit imaginer. Le voicy : le mouuement du Soleil & celuy de l'homme sont necessaires, tandis qu'ils se font, mais auec ceste difference que celuy du Soleil ne pouuoit pas ne point arriuer, là où celuy de l'hom-

me estoit libre. Ainsi ce qui est present à Dieu, est necessairement, quoy que ceste existance soit de la liberté de leurs causes. Ce n'est donc pas sans raison que i'ay dit que ces choses estoient necessaires rapportées à la connoissance de Dieu, & libres si l'on les considere dans leur nature. De mesme que tout ce qui est sensible dans l'ordre qu'il a auec la raison est vniuersel, quoy qu'en soy, il soit particulier. Mais quoy (me diras-tu) s'il est en ma puissance de changer mes volontez, ie pourray faire mentir ceste prouidence, en changeãt l'objet qu'elle cõnoist? A cela ie responds, que tu peux prendre de nouueles resolution, mais par ce que ceste Prouidence voit bien que tu le peux, & que tu le fais, elle ne peut faillir : comme il t'est impossible de te couurir à vn œil, qui te considere, quoy que librement tu prennes mille differentes postures. Et quoy ceste prescience se changera t'elle selon mon caprice, & Dieu sera t'il obligé de prendre de nouuelles pensees, autant de fois que ie formeray de nouueaux desseins? Nenny, pour ce que l'intelligence diuine regarde tout le futur à la fois, sans aucune vicissitude

ny succession de connoissance, mais d'vne seule veuë, elle preuient tous tes changemens sans se changer. Ce qu'elle tient de la simplicité de son Estre, & non pas de la nature des choses futures. D'où tu pourras soudre la difficulté que tu faisois tătost sur ce qu'il te sébloit indigne que nos euenemens fussent cause de la connoissance de Dieu. Car la vertu de ceste science ramassant tout dans sa notion presente, donne l'ordre à toutes choses, sans rien prédre de leur suite. Cela estăt ainsi, la liberté de l'homme demeure toute entiere, & les Loix ne sont pas iniustes en la disposition des peines & des recompenses. Et Dieu nous regardăt du Ciel cõme d'vne échauguette, & accordant sa veüe eternelle auec l'euenement de nos actions, rend le salaire à la vertu, & les supplices aux crimes. Ainsi la confiance que nous prenons de sa bonté, & les prieres que nous luy adressons, ne peuuent estre inutiles, quand elles sont equitables. Et partant fuïez le vice, aymez la vertu, releuez vos pensees à des choses hautes, abaissez seulement vostre courage à l'humilité des prieres:

VOVS AVEZ VNE ESTROITE OBLIGATION DE BIEN FAIRE (SI VOVS NE VOVLEZ MALICIEVSEMENT FEINDRE DE L'IGNORANCE) PVIS QVE VOVS FAITES TOVTES VOS ACTIONS DEVANT LES YEVX D'VN IVGE QVI VOIT TOVT.

FIN.

